

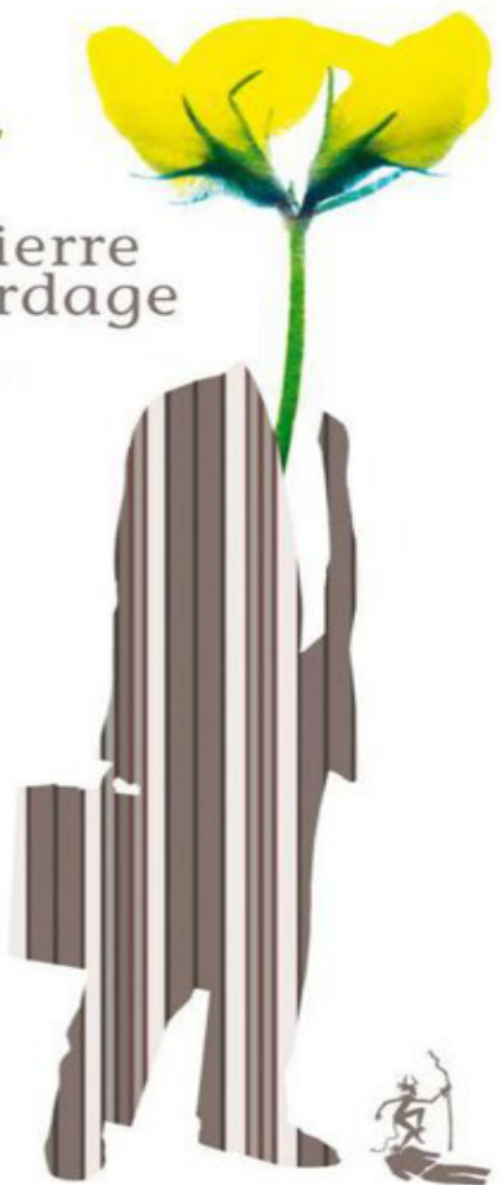
Mort d'un clone

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MORT
D'UN Pierre
CLONE Bordage



Petit employé du siècle dernier, la quarantaine aigrie, mal assorti à une femme épaisse et acariâtre et père lointain d'une progéniture maussade, Martial Bonneteau est un médiocre qui enfouit entre routine et mépris de soi les frustrations d'une vie de clone parmi les clones. Mais un matin, pour un retard au bureau, le chemin tracé de sa vie va diverger et son univers normé se lézarder... Hystérie familiale, adultères ubuesques, coaching psychologique de groupe : les péripéties se succèdent bientôt sur un rythme de vaudeville, pour tourner à la franche farce.

Un portrait cinglant de nos aliénations ordinaires, par un écrivain qui s'amuse hors des sentiers battus.

Né en 1955 en Vendée, lauréat de nombreux prix dont le Grand Prix de l'Imaginaire, le Prix Tour Eiffel et le Prix Paul Féval de littérature populaire de la Société des gens de lettres, Pierre Bordage est l'un des grands romanciers populaires français d'aujourd'hui.

Pierre Bordage

Mort d'un clone



Table des matières

Chapitre premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Épilogue

Remerciements

Chapitre premier

Depuis quelques siècles, ce n'était pas l'exécrable sonnerie du vieux réveil qui jetait le dénommé Martial Bonneteau hors du sommeil.

Le réveil : monstrueuse anomalie plastifiée vampirisant sans vergogne le faux stuc de la très navrante table de chevet.

Le réveil et la table de chevet : cadeaux de mariage.

Cadeaux de mariage : forme répandue de terrorisme familial.

Un tourbillon de pensées maintenait Martial Bonneteau dans l'éveil toute une partie de la nuit, invisibles, redoutables harpies qui, après avoir planté leurs griffes dans le lard du bonhomme, s'y entendaient à merveille pour l'empêcher de replonger dans l'état qu'il chérissait entre tous : le sommeil.

Le sommeil : bienheureux, sublime oubli de soi-même ou béatitude par contrainte physiologique.

Elles surgissaient de partout nulle part, émergeant, poissons morts, à la surface d'un cerveau pollué par cinq décennies de rouille et d'hémiplégie mentales.

Il pivotait alors sur la gauche, côté cœur, et son tam-tam cardiaque virait au tintamarre. Sur la droite, côté Madame, et la respiration sifflante d'icelle se changeait en ouragan tropical. Sur le dos, côté matelas, et les crampes cannibales lui mangeaient les doigts de pied.

Veillant à ne pas faire d'inextricables nœuds avec les draps.

Se lançant, à son corps défendant, dans d'épouvantables complications géométriques avec ses membres inférieurs et les rayures de son pyjama bagnard.

Pyjama bagnard : cadeau involontairement empoisonné des rejetons Bonneteau.

Évitant surtout, surtout, de réveiller Madame. Faux mouvements, fausses respirations, faux bruits interdits.

Madame son épouse dormait à ses côtés depuis maintenant vingt-quatre ans. Vingt-quatre longues années de trois cent soixante-cinq nuits, soit huit mille sept cent soixante nuits à supporter son ronflement d'autant plus agaçant que léger, susurré, ironique.

Les échantillons de fureur nocturne de Madame avaient poussé Martial Bonneteau à un entraînement drastique en matière de délicatesse matelassière. Et désormais, la touffe de cheveux frisottés blondasses, bouquet éternellement fané posé sur le traversin conjugal, ne bronchait plus jamais.

Cheveux frisottés blondasses :

- a) tentatives obstinées de ressembler à une pouffiasse étalée sur un magazine féminin ;
- b) succession d'escroqueries du coiffeur.

Or donc, depuis quelques siècles, Martial Bonneteau passait une bonne partie de son temps imparti d'oubli nocturne en tête à tête avec lui-même.

Situation inconfortable, ô combien !

L'image renvoyée par son rétroviseur intime n'était pas un carton d'invitation pour les réjouissances.

Image renvoyée par le rétroviseur intime : parlons d'autre chose, si vous le voulez bien...

Les projecteurs effroyablement crus de l'insomnie le révélaient tel qu'en lui-même : Martial Bonneteau, 48 ans, rives de la cinquantaine déjà bien abordées, clone employé d'une société d'emballage familial ou familiale d'emballage, c'est selon. Depuis dix-huit ans, soit six mille cinq cent soixante-dix jours vacances non déduites. Et ce, après dix années d'un premier emploi en province – de celles qu'on dit profondes.

Entré donc dans le cartonnage comme on entre au couvent, sans vocation.

Dix-huit années à remplir les mêmes ignobles bordereaux, les mêmes épouvantables factures, à bouffer la même paperasse administrative, à faire face à la redoutable Germaine-la-comptable, dont le bureau métallique verdâtre narguait, depuis seize ans, le sien, métallique grisâtre – À-Cobal-on-emballe-on-change-de-mobilier-tous-les-vingt-cinq-ans.

Neuf heures trente par jour, À-Cobal-on-emballe-on-ne-tient-pas-compte-des-directives-ministérielles-sur-les-temps-de-travail, à inhaler sans masque l'haleine putride de la vieille jeune fille, ignorante des usages de la brosse à dents et des serviettes hygiéniques jetables.

Neuf heures trente x6 570 à endurer ses lamentations, couinements, grincements, hennissements, chicotis, chicotas.

Le clone Bonneteau avait réussi ce tour de force de ne pas avoir obtenu une seule promotion en dix-huit ans. En revanche, il s'était considérablement amélioré en souplesse dorsale et cervicale à force de courber tête, nuque, échine et cou devant monsieur-Albert-le-patron.

Monsieur-Albert-le-patron : patron à l'ancienne, à poigne et à principes. Défenseur acharné de l'entreprise familiale. À-Cobal-on-emballe-l'ambiance-est-familiale vous comprendrez, je pense, la nécessité de me faire ce petit supplément de travail quotidien que je ne peux pas vous payer mais dont je vous saurai gré, croyez-le bien, monsieur... monsieur... Martial, c'est ça... Mes amitiés à Madame votre épouse...

Et, pendant ce temps béni où Martial Bonneteau était clone employé, il était également clone époux.

Clone époux : devenir époux par stricte obligation, un ovule de Madame et un spermatozoïde étourdi de Monsieur s'étant mutuellement accrochés au cours de leur première tentative d'union charnelle soldée par une éjaculation précoce et un début de grossesse. Les parents : horrifiés.

Catholiques convaincus par la génération précédente, ils avaient décrété le plan-d'urgence-à-disposition-des-parents-horrifiés.

Plan d'urgence : mariage conclu illico presto, noce au pas de charge, passage éclair devant maire et curé, réjouissances ingurgitées en quatorzième vitesse, trognes familiales aussi rougeaudes et nigaudes d'un côté que de l'autre.

Sitôt époux, sitôt père : un petit mâle, un teigneux, un braillard, un petit singe hurleur qui, poussant le mauvais goût jusqu'à ne pas lui ressembler, mais alors pas du tout, manque flagrant de coopération filiale qui avait éveillé, sur la paternité du braillard, des soupçons que les explications légèrement cafouilleuses de Madame n'étaient pas parvenues à dissiper.

Puis un deuxième : ni pire, ni meilleur que l'aîné. Particularités : rouquin et gros fournisseur de selles liquides.

Et enfin, pour faire bonne mesure, une fille, une adorable poupée brunette, avec laquelle, dans les premiers temps, Madame avait catégoriquement refusé de jouer.

Le tout, à coups d'éjaculations précoces et de frustrations mal dissimulées, une banqueroute frauduleuse et sexuelle à laquelle, par un sombre soir de Toussaint, Madame avait vigoureusement et unilatéralement mis un terme :

« À partir de maintenant, on arrête !

— On arrête... Quoi ?

— Le... la... enfin, tu me comprends...

— Oui... Mais...

— Y-a-pas-de-mais ! »

Madame, tirant la couverture catholique à elle, farouche adversaire de la pilule-passeque-le-Pape-y-veut-pas et de tout autre moyen de contraception, avait donc rangé le devoir conjugal dans le placard de son entêtement et en avait avalé la clé.

Martial Bonneteau, mari malgré tout, culpabilisé par ce qu'il considérait comme des échecs répétés, brûlant de prouver qu'il pouvait faire mieux, avait argumenté, plaidé, supplié, allant même jusqu'à proposer de vêtir son membre, viril malgré tout, de quelque hideux manteau de caoutchouc translucide.

Inflexible, Madame avait rétorqué que, comme tous ces salauds d'hommes qui ne-pensent-qu'à-ça, il ne pensait qu'à ça, qu'il y avait bien mieux à faire dans la vie, que, puisqu'elle s'en passerait, elle, il s'en passerait, lui, et vlan, la porte !

Ainsi repoussé comme une mouche à merde par son épouse, Monsieur, tarauté par de brusques flambées au niveau de l'entrejambe, retrouvant ses troubles sensations de branleur perturbé, s'était soulagé en solitaire. Le désir s'était peu à peu englué dans le marécage nébuleux de sa conscience. N'en subsistaient que de violents accès de voyeurisme, brefs et méchants soubresauts d'une sexualité agonisante, surtout aux premières chaleurs, quand les jupes se haussaient jusqu'au ras des fesses et que les chemisiers s'échancraient jusqu'aux aréoles des seins.

Et, mon Dieu, les enfants avaient grandi.

Croissance jugée sans problème.

Sans problème : rythmée normalement par Noël, vacances, anniversaires, déménagements, hurlements, biberons, purées, diarrhées, rougeoles, varicelles, oreillons, morves, écoles, punitions, conneries, notes, convocations des parents, boutons, masturbations. Ils étaient devenus sans crier gare adolescents, acnéiques, affamés, renfermés, violents et banlieusards de la banlieue de Paris. Sous la poigne de-fer-dans-un-gant-d'acier de Madame, la scolarité des garçons s'était, à peu de chose près, normalement déroulée. Le genre de formation vaguement technico-

quelque-chose qui vous balance dans un boulot sûr et sous-payé lequel vous expulse lentement dans une fosse à retraite bien méritée.

La dernière, Laurence, restait à la traîne en dépit des menaces, remontrances, privations, chantages... bref de tout l'arsenal répressif conventionnel à disposition des parents. Rien à faire : une rebelle, une réfractaire, à l'image d'une tignasse noire aux épis batailleurs et d'yeux sombres aux lueurs incendiaires.

Passequ'y-faut-faire-quelque-chose, on l'avait traînée par les mains, par les pieds, par les épis, de collèges en lycées, de bahuts en boîtes, de public en privé, de privé en très privé. Au prix de lourds sacrifices financiers.

Madame, ayant lu quelque chose à ce sujet chez son coiffeur –l'escroc favori du ménage Bonneteau–, l'avait collée d'autorité sous le pif de Johanna Mirtul, psy-quelque-chose à ses heures, truffée de diplômes et d'incertitudes qui avait déclaré que, et que, et encore que, bien que... Triomphante, Madame s'était empressée d'asséner à Monsieur le verdict de la psy-quelque-chose : adolescence perturbée par absence de modèle paternel.

« Mais, heu, je suis son père et...

— Toi ! Un père... Pfou... »

À l'issue de longues et fastidieuses négociations entrecoupées d'interminables bouderies, on avait unilatéralement décidé de l'orienter vers... la coiffure.

Stages, écoles spécialisées, on avait mis le paquet.

Et, ma foi, elle semblait être résignée, avoir réintégré cette condition d'enfants-qui-obéissent-aux-parents qui plaît tant aux parents.

Mais son modèle père absent se rendait compte qu'elle restait, au-dedans, tendue, secrète et révoltée. Une énigme vivante que Monsieur, vexé plus qu'il ne voulait se l'avouer par les conclusions de la psy-quelque-chose, avait, de dépit, renoncé à déchiffrer.

Chapitre 2

Chaque nuit donc, sur l'écran gondolé de sa mémoire, se jouait la calamiteuse histoire du clone Martial Bonneteau.

En ces cruelles heures de fièvre mentale, il touchait du doigt le glissement furtif de l'existence, l'inexorable écoulement des grains de sable dans son clone sablier.

Il n'avait rien compris à la règle du Je.

Il avait tout subi : son mariage aux forceps, sa femme, ses gosses, sa libido, ses boulots, ses cravates, ses vacances, son patron, ses collègues, Germaine-la-comptable et les programmes télé. Et, avant, son enfance, ses parents, le père, paysan mélancolique, lointain, agité de brusques accès de gaité débridée, anéanti par une cirrhose ; la mère, fourmi éternellement veuve et noire amassant bouts de fil de fer et clous rouillés, un trésor dérisoire ayant fini, à l'issue de sa silencieuse extinction, dans une décharge publique. L'école communale, à laquelle on accédait par les champs et les mauvais chemins de traverse. Les messes, rasantes, étirées, du dimanche matin. Les vêpres, paresseuses, abruties, du dimanche après-midi. Les curés, vice planqué derrière les verres brillants de leurs bésicles. Les sœurs et les civils de l'institution Sainte-Marie, se partageant les cours de catéchisme et les frustrations individuelles, se rejoignant dans l'hypocrisie dévote et l'hystérie collective.

Et même la Guerre.

Attention, la Vraie, la Grande, l'Unique, qu'il avait vécue entre 0 et 2 ans et dont on lui avait rebattu les oreilles jusqu'à surdité : les privations, les salopards de Boches, les vellétés résistancielles tardives, les fumiers de frisés, les putains de salopes de dégénérées qui avaient couchées avec l'occupant et que « Je te lui ai coupé la tignasse avec le sécateur passequ'j'y ai pas pu couper les couilles à ce cochon de Chleuh, et qu'y fallait bien que j'coupe quèque chose tout de même. »

Martial Bonneteau avait poussé le raffinement jusqu'à subir les souvenirs et désirs d'autrui. Par commodité, par fainéantise, par mollesse, par peur, par modestie, par bonté ou par hasard, il avait fait siennes les règles communément admises, les opinions les plus répandues, les envies du plus grand-nombre. Siens également les événements imprévus, les coups du sort, le destin contraire. Siens le triste appartement de banlieue acheté à crédit, le vide sidéral de Cobal-on-emballe, les vacances obligatoires dans-la-belle-famille-à-la-campagne, les soirées bovines à regarder passer les pubs.

Une gueule hideuse et noire s'ouvrait à l'horizon, l'attirait, elle l'aspirait, et il s'y jetait lentement, goulûment, avec une inconscience béate étayée par toutes ces années d'abandon de lui-même.

Il s'en allait à la mort sans avoir commencé à vivre.

Clone de 48 balais, il réintégrait sa véritable condition de mort-vivant. Pendant quarante-huit ans, il avait préparé, en artiste méconnu, en Maître, la

Grande, la Définitive rémission.

Et les harpies, remuant leurs griffes dans les plaies, le harcelaient sans répit.

Et l'énorme, l'invraisemblable gâchis de ce don suprême qu'était la vie l'écrasait d'un poids qui le suffoquait.

Chapitre 3

6 h 30.

Hurllement de la monstrueuse anomalie de plastique, probablement effrayée par sa propre existence.

Par la grâce de ses insomnies, Martial Bonneteau échappait régulièrement aux coutumières et violentes bourrades conjugales destinées à le virer du lit.

Il s'éjectait tout seul des draps, zébulon atteint de frénésie postinsomnique, yeux chassieux gonflés rougis, doigts gourds tâtonnant à la recherche de l'interrupteur mural.

Il fonçait en quinzième vitesse vers la salle de bain, fuyant lâchement les perfides questions qu'un lever aussi précipité n'eût pas manqué de susciter.

Gâchis, se disait-il, planté devant l'étroit miroir fendu de froid en bas depuis deux éternités.

Gâchis, le lavabo blanchâtre, verdâtre, pissâtre, sur lequel il se penchait pour souder ses lèvres à l'orifice du robinet tendance rouille.

Gâchis, le goût saumâtre de l'eau javellisée.

Il se redressait, perclus de tout ce qui peut perclure et, aux éclats de lumière sale, procédait à un examen complet de son clone reflet.

Ce quasi-quinquagénaire maigrichon et tassé, c'était donc lui.

Cette chevelure grise, sel plus que poivre, grasse et huileuse, ces yeux gris occultés par les paupières fripées, ce front haut et haché de sillons profonds, c'était donc lui.

Lui aussi le ridicule pyjama rayé bagnard, l'embryon de ventre sous les côtes saillantes, le début d'affaissement généralisé, la décomposition avancée, la viande avariée, la dégénérescence accélérée.

Lui, les boutons, les verrues, les angiomes, les dents jaunes, la langue chargée, l'haleine douteuse, la verge endormie d'où jaillissait l'ocre urine matinale et reposant, bébé trop sage, sur un double oreiller testiculaire en délicatesse avec la loi de la pesanteur.

Lui les embarras gastriques, les flatulences vagabondes.

« Qu'esssstas à t'regarder comme ça ? T'es malade ou quoi ? »

Première intervention diurne de Madame, engouffrée à son tour dans la salle de bain.

Madame râlait quelle que fût la saison quelle que fût l'heure. Monsieur ne savait que la fixer de l'air du bœuf qu'on traîne au cul de la vache et qui regrette beaucoup qu'on l'ait pris pour ce qu'il n'est pas. Elle dardait des yeux de boa constrictor qui avalerait bien le bœuf.

Ses bourrelets gonflaient l'étoffe rose et transparente de la chemise de nuit.

La chemise de nuit : cadeau imprévoyant de Monsieur et des rejetons à l'occasion d'une quelconque fête des Mères. Laurence avait exigé, en tant que

future femme, de choisir la chose toute seule. Elle avait dû imaginer, dans sa petite tête, qu'une taille serrée pousserait discrètement sa génitrice au régime. Manière diplomatique d'affirmer le fond de sa pensée en matière de corpulence maternelle. Las, du supposé effet érotico-pousse-à-la-bagatelle ne restait qu'un vague sentiment de naufrage.

« Pousse-toi donc ! Et allez ! Et tire la chasse d'eau quand tu pisses ! Et aère quand tu pètes ! Et combien de fois est-ce que je devrai te le répéter ! »

Et ses bourrelets emmaillotés tremblaient d'indignation sous la salve des vitupérations.

Et l'une de ses mains rose charcutier grattait furieusement sa fesse droite qui en rougissait d'aise sous le tissu diaphane et les centimètres carrés de cellulite.

Le premier réflexe de Monsieur, réflexe on-ne-peut-plus-pavlovien, eût été, en temps de guerre larvée ordinaire, d'abandonner séance tenante l'espace ainsi réquisitionné, si possible en ânonnant des sons :

« Mmmmmoui, mmmoui, chérimmmoui... »

Mmmmmouimmmmmouiiii... mais voilà, il y avait cette image, inlassablement renvoyée par le maigre miroir fendu, cette insupportable image de la capitulation, de la soumission, de la résignation. Or donc, ce matin-là, Martial Bonneteau se lança dans le Je de la vie :

« Hé bien, non ! »

Il s'entendit déclarer, comme dans un rêve :

« Pour une fois, t'attendras que j'aie fini. T'as qu'à aller préparer le petit déjeuner ! »

Tête extrêmement ahurie de Madame dont les cheveux, frisés par les forces conjointes du coiffeur escroc, du sèche-cheveux, des bigoudis et des cauchemars, se redressèrent de stupéfaction.

La foudre venait de la frapper.

Au réveil.

Pétrifiée, anéantie, estoubasourdie, bras ballants, bourrelets vacants, bouche crispée d'où aucune insulte ne saillait. Et les yeux, des boules de billard, des iris rétractés au point de sembler microscopiques, fientes de mouches sur globes laiteux.

Madame se reprit vite. Ravala tout à la fois salive, surprise et bile. Sa main un temps suspendue tortura derechef la chair replète de la fesse droite avant de s'abattre sans ménagement sur la culotte de cheval de trait de la cuisse gauche. Elle commença, en toute simplicité, par fusiller du regard son crétin de mari. Il résista, le bougre, soutint le feu sans ciller, sans bandeau, en face, debout, héroïque et rayé.

« Qu'esssstas dit ? »

Ébranlé par la virulence de l'attaque, par la précision de la flèche, là, juste en dessous du plexus, Martial Bonneteau vacilla, faillit rompre, s'enfoncer jusqu'au crâne dans le carrelage promotion de la salle de bain. Il se racla la gorge, avala trente litres de salive, transpira d'abondance et répéta, en toute humilité :

« Eh ben, tu n'as qu'à attendre que j'aie fini et aller préparer le petit déjeuner. »

Il refusait d'abdiquer sans combattre. Calme et résolution teintaient son faible filet de voix. La main de Madame se rua de colère sur la fesse gauche, vierge encore de toute exploration digimatinale.

« Qu'esssqui t'prend, cracha l'estomaquée blême. Tu t'sens pas bien ou quoi ? »

L'ordre de passage dans la salle de bain constituait un privilège, un accord unilatéralement et définitivement scellé depuis le matin de leur triste nuit de noces, au cours de laquelle Monsieur n'avait pas eu le temps d'atteindre l'intimité de Madame pour souiller les draps encore froids.

C'était donc bel et bien un début de révolution qu'elle allait devoir mater.

« Je me sens pas très bien, contre-attaqua Monsieur. Alors, je te le répète pour la troisième fois : va préparer le petit déjeuner en attendant que j'aie fini ! »

Prise au dépourvu par cette résistance défiant l'imagination, Madame amorça un début de retraite. Cependant, l'air vachard, vicelard, revanchard, qui tombait sur ses traits bouffis, annonçait au séditieux que les représailles seraient, pour le moins, éprouvantes.

« Bon, ben, bon, ben, alors dépêche-toi, alors ! » ajouta-t-elle, certainement pour ajouter quelque chose.

Cette jacquerie subite titillait prodigieusement les nerfs de la Dame, cette remise en question d'une coutume millénaire lui hérissait le poil frisé blondasse, mais, comme elle se trouvait momentanément à court de munitions, elle optait pour une piteuse stratégie de repli.

Elle sortit donc en grognemelant, claqua la porte si brutalement que deux draps de bain, suspendus à une patère branlante imitation fer forgé, dégringolèrent sur le carrelage promotion, suivis de près par la patère elle-même, arrachée au faux bois.

Vainqueur fragile de l'escarmouche, Martial Bonneteau sourit à son clone reflet, pas un sourire éclatant, triomphal, certes, une manière de sourire timide et frais fendu par la blessure du miroir.

Un sourire de contentement, de renaissance.

Toutefois, le duel moucheté du matin allait se transformer en une terrible guerre de tranchées, en un siège long et douloureux d'où il ne sortirait victorieux qu'en faisant preuve de la plus farouche des résolutions, de la plus inoxydable des volontés, du plus quotidien des héroïsmes.

Il avait franchi le Rubicon.

Sur l'autre rive, un territoire inconnu, un sol probablement miné, des murailles infranchissables, des miradors et tout un tas de monstres prêts à le dévorer.

Il se débarrassa lentement de ses rayures de zèbre vertical.

De son maillot de corps.

Alea jacta est.

Il ne put s'empêcher de penser qu'il avait fait une belle connerie.

Chapitre 4

Il entra, rasé, propre, habillé, dans la cuisine.

Habillé : assemblage faussement cohérent d'une chemise blanche à rayures, d'une cravate bleue à rayures et d'un costume gris à rayures.

Rayures : confirmation diurne du zèbre bagnard nocturne.

Elle était attablée devant un bol rouge à pois blancs, mâchouillant un bout de pain rassis et récalcitrant sur lequel beurre et confiture éprouvaient, à leur image, les pires difficultés à conserver leur équilibre matrimonial.

Elle lui lança un regard nucléaire, le genre de regard non conventionnel qui, en temps de guerre larvée ordinaire, l'eût écrapitouillé pendant six bons mois.

Il riposta en lui décochant son plus laid sourire niais. Selon les us et coutumes de la tribu Bonneteau, il aurait dû, en cet instant précis, se trouver en lieu et place de Madame, assis devant son-bol-à-lui-bleu-à-pois-jaunes, cheveux éparpillés, yeux pochés, mine chiffonnée, intellect dérouté.

Une bonne odeur de café, tiens elle faisait bien le café, flânait dans la pièce terriblement verte et exiguë.

Elle avait revêtu sa tenue de camouflage combat : une robe de chambre ayant appartenu à sept générations de grands-mères, tellement usée, tellement portée qu'elle l'enlaidissait au-delà du supportable. Cette serpillière à manches était le signe extérieur, le message adressé à la tribu, que la guerre larvée ordinaire était provisoirement rompue, qu'on entrait dans un temps de guerre sans merci extraordinaire. La robe de chambre des sept mères-grand ne réintégrerait l'endroit-d'où-elle-n'aurait-jamais-dû-sortir qu'à la fin des hostilités, scellées par un traité de paix unilatéral.

« Sssssa y est ! Monsieur est satisfait ? Monsieur ne veut pas que j'mange ses tartines pendant qu'on y est ? »

Elle érigeait son camp fortifié, ses palissades, fourbissait ses tortues d'assaut, son bélier, ses machines de guerre et ses insultes.

Il avait pris soin de préparer une défense improvisée : un rempart d'indifférence, bâti de blocs de silence, consolidé par le repli sur soi-même, cimenté par l'impassibilité sur lequel viendraient s'écraser, comme des tomates trop mûres, les boulets verbaux expédiés par la catapulte buccale de son assaillante de femme.

Il ne répondit point, persuadé d'avoir engrangé un stock suffisant de mutisme borné, s'installa, serein, sur un côté de la table formica bleu pétrole, se coupa calmement une tranche de pain, se servit placidement un bol de café, sucra, touilla, beurra, confitura, trempa et mangea, phénoménale démonstration de force tranquille dont le but recherché était de rendre caduque la pugnacité de l'ennemie.

« Dire que j'ai donné les meilleures années de ma vie à un pauvre type ! Un

minable ! Un égoïste ! T'entends ? T'es qu'un sale égoïste ! »

Les boulets des mots ricochèrent lamentablement sur le rempart et retombèrent piteusement sur le carrelage de faux marbre avantageux.

Faux marbre avantageux : la famille Bonneteau a profité d'une hyperpromotion à l'hypermarché du coin. C'est pas tellement cette couleur qu'on voulait – rose hyperanémique –, mais bon, comme c'était avantageux...

« Les plus belles années de ma jeunesse à... à un type... même pas capable de... de me faire jouir une seule fois en plus de vingt ans ! »

Elle ajustait le tir, l'assiégeante. Une brèche significative lézarda la muraille d'indifférence, des éclats de rébellion mal venue voltigèrent dans les yeux de l'assiégé. Monsieur, à l'instar de tous les Messieurs chatouilleux sur le sujet, détestait qu'on le chatouillât, même oralement, sur son reliquat de susceptibilité virile. Elle ne connaissait que trop bien la faille, la vache, elle savait à quel endroit frapper pour briser l'isolement, l'enfermement. Et lorsqu'elle parvenait à se frayer le passage, elle taillait dans les chairs, à vif, cherchant à détruire, à blesser, à écraser, à meurtrir.

« Hé, t'entends c'que j'te dis ? Hein ? Pas une seule fois en vingt ans ! »

Tactique payante. Monsieur, oubliant ses résolutions, rompit le cercle vertueux du silence.

« Pour ça, grommela-t-il avec probablement un peu plus d'alacrité qu'il ne l'aurait fallu, pour ça, j'aurais bien aimé avoir une autre chance... »

Elle jubilait. Retrouvait de sa superbe. Amorçait la destruction systématique du muret dérisoire qu'il avait cru bon d'ériger.

« Mon pauvre ami, tu l'as eue, ta chance ! Et pourquoi que tu crois que j'ai plus voulu, hein ? Tu crois ptête que c'était marrant pour moi ! »

Frustration et colère, ces agents doubles de l'intérieur s'agitaient méchamment en lui, et il ne pouvait les contenir malgré un affreux pressentiment de défaite imminente. Son sang-froid s'écoulait inexorablement par la blessure infligée à sa mâle fierté.

Mâle fierté : chaque mâle est, quelles que soient ses insuffisances, une bête d'amour sous laquelle chaque femme doit se pâmer. Chaque femme qui ne se pâme point n'est qu'une disciple de Lesbos qui ne mérite pas qu'on s'intéresse à elle.

Martial Bonneteau, le mâle blessé, évita la débâcle finale, ce matin-là, par la grâce de l'intrusion intempestive, impromptue et mouvementée des garçons.

Olivier : l'aîné, le blond, le douteux, deuxième année d'iut gestion comptabilité. Olivier : prénom imposé par Madame mère de Madame à cause d'un redoutable feuilleton télé.

Patrick : le cadet, le rouquin, surnommé finement Pat, bac technico quelque chose. Patrick : prénom fortement conseillé par une tante de Madame, en souvenir d'un souvenir.

Ils étaient encore en pyjama, ce que Monsieur leur père trouvait parfaitement ridicule à leur âge, d'autant que les pantalons lâches desdits pyjamas ne dissimulaient qu'imparfaitement leurs superbes érections matinales, de celles qui

avivaient cruellement les remords de Monsieur et attisaient sottement les regrets de Madame.

Les pyjamas des garçons : cadeaux de Madame et, ma foi, les cadeaux de Madame...

Les garçons ne proféraient aucune parole, pas un bonjour-comment-ça-va-moi-j'ai-bien-dormi-et-vous ? Ne se fendaient d'aucun regard, même distrait, en direction des vieux. Se calaient comme ils le pouvaient autour de la table formica bleu pétrole, entre gazinière et frigo blanc hôpital. Dévoraient immédiatement tout, absolument tout ce qui leur tombait sous la main, pain rassis, biscottes récalcitrantes, beurre rance, confiture, miel, sucre, fromage, pétales de maïs, yaourts, lait, café, restes de la veille et de l'avant-veille. Opération commando de destruction massive de nourriture par ingurgitation boulimique. Huns du petit déjeuner n'abandonnant sur leur passage que le bleu pétrole de la table formica jonché de miettes. Contrepoint étourdissant à leur symphonie déglustative, masticatrice, expectoratrice et succionesque, l'horripilant bourdon grésillant de la minuscule radio qu'ils allumaient en toutes circonstances et qui crachouillait en vrac infos, tubes et parasites. La dévastation sonore avait au moins le mérite de couper court à toute conversation inintelligente.

Après avoir soigneusement nettoyé les environs de tout composant alimentaire, les vandales fermaient leur parenthèse torrentielle, bruyante, gesticulante, et s'en retiraient comme ils étaient venus, avec l'espèce de sauvagerie inconsciente qui les caractérisait. Ils jetaient alors leur dévolu sur la salle de bain, occupation abusive qui, en temps de guerre larvée ordinaire, coûtait une bonne demi-heure à leur géniteur (pour le premier, on avait toujours des doutes) et l'obligeait à cavalier pour attraper au vol le rer de 7 h 40.

7 h 40 : horaire raisonnable pour prendre le rer.

Martial Bonneteau avait mis à profit la courte trêve imposée par les vandales pour raffermir ses positions. Surtout, éviter de foncer tête baissée dans les pièges grossiers tendus par l'ennemi. Reconstruire en hâte la muraille en y injectant bonnes et massives doses d'autisme psychopathe, de philosophie stoïque, de mutisme névrotique.

Il ne pouvait s'empêcher, toutefois, de redouter un nouvel affrontement. Le regard nucléaire non conventionnel de l'adversaire, dans lequel se concentrait un incroyable flux haineux, augurait d'une reprise imminente du conflit.

Par bonheur, Laurence la dernière arriva la dernière.

Laurence : prénom timidement suggéré par Monsieur et, en désespoir de cause, accepté par Madame.

Visage en porte à creux, yeux en bagages vides, teint de cire séchée. Recouverte d'un maillot de corps géant noir lui tombant sur les cuisses et tendu par des petits seins pointus comme des clochers. 17 ans. En paraissait beaucoup plus, beaucoup plus.

Elle ne savait plus sourire et encore moins rire. Elle ne prenait la parole que pour les strictes nécessités. Rien ni personne ne semblait susciter en elle un quelconque intérêt, si ce n'était, en cherchant bien, le dessin, la peinture, le

cinéma.

La coiffure, elle l'avait carrément en horreur.

En horreur également ceux qui l'avaient obligée à se vouer corps et âme au système pileux de ses contemporains.

Peut-être était-ce l'explication de la négligence insensée de sa propre tignasse brune, jungle luxuriante qui lui bouffait les deux tiers du visage.

« Tiens, t'es déjà habillé, papa ? »

Constatation : son sens de l'observation est plus développé que celui de ses deux frères.

« Ben, heu, oui. Ça me fait gagner du temps, comme ça », répondit, fort content de lui, Monsieur père.

Visiblement comblée par la pertinence de la réponse, Laurence hocha la tête, mouvement oscillatoire provoquant une impressionnante dérive de masse capillaire.

Elle ne mangeait pas. Elle ne mangeait jamais le matin et pas souvent le soir. Elle se contentait de boire d'un trait un litre de café sans sucre.

« À lui, ça lui fait prêter du temps, grognemela Madame, mais à moi, ça m'en fait perdre ! Passque si tu crois que j'm'amuse ici, hé ben tu te trompes. »

Pressentant l'avènement de la guerre sans merci extraordinaire, Laurence, qui ne prisait que moyennement les prises de bec parentales, se hâta de vider son bol jaune à pois orange, s'allégea d'un long soupir, se leva et abandonna ses mornes vieux à leur triste crêpage de chignons.

Madame pencha la tête, vérifia de visu que la fauteuse de paix se fût suffisamment éloignée et déclencha sans attendre le deuxième affrontement. Elle voulait à tout prix s'assurer un avantage décisif avant la trêve imposée des heures de bureau.

« Pauv'vieux ! Si tu t'voyais ! Pas la peine de s'pomponner pendant des heures et de jouer au vieux beau, si c'est pour être aussi nul à l'horizontale ! »

Ne pas répondre, Martial, ne pas répondre.

Ne pas s'aventurer sur le terrain miné du courroux.

Dieu sait pourtant qu'il avait envie de hurler.

De hurler qu'elle était moche, qu'elle était grosse, qu'elle était tout sauf bandante, que c'était elle la fautive, qu'elle n'était qu'une fosse putride à éjaculations précoces, qu'avec une autre, il aurait peut-être su faire, que, que, que...

Respirer, Martial, respirer.

« Deux allers, un retour et pfuit, plus rien... »

Elle balançait boulet sur boulet, à la va-comme-j'te-balance, ils éclataient sur son mur de silence et libéraient une poix fielleuse et brûlante qui lui rongait les entrailles.

« L'éjaculation précoce, ça s'appelle ! Voilà, j'ai donné ma jeunesse à un éjaculateur précoce ! Tu te rends compte, si nos amis savaient ça... »

Classique et ordurier petit chantage.

Les amis : deux sortes. Les idiots et les prétentieux.

Les idiots : les Jaubert, voisins du dessous. Lui, 3gb – grande gueule gros bide –, membre vantard du fn, grand casseur en paroles de ratons, biques, bougnoules et autres bamboulas, collectionneur d'armes et, accessoirement, agent de sécurité ; elle, petite boulotte à l'œil salace et à la bouche toujours ouverte. Sans enfants.

Les prétentieux : les Colomine, voisins lointains d'une autre banlieue de Paris. Lui, cadre moyen dans une fabrique de yaourts, faux intello de fausse gauche, binoclard et maigrichon et sachant à peu près tout ce qu'il faut savoir. Elle, mince, bronzée, oxygénée, vitaminée, uvatisée, gymnatisée, bodybuldinguée, obsédée par les régimes, les compléments alimentaires et la médecine ayurvédique, adepte forcenée des massages et des stages de développement personnel. Une fille de 15 ans, excessivement brillante et peste.

« Remarque bien : y a des spécialistes. Mais, dans ton cas, pauv'vieux, j'crois bien qu'c'est inutile ! »

Petit sourire mauvais comme la gale pour étayer l'argumentation.

Martial Bonneteau commençait à manquer d'oxygène et regrettait amèrement sa mutinerie matinale.

« M'man, putain ! Elle est où la serviette bleue, putain ? »

Passage éclair et tonnerre de Patrick, dit Pat, dont la touffe rousse et bouclée s'immisçait dans l'entrebâillement de la porte, yeux noisette et ronds hors de la tête.

« Dans le placard ! » répondit vivement M'man, exaspérée d'être ainsi dérangée dans sa vaste entreprise de démolition systématique du conjoint.

Monsieur profita honteusement de la diversion pour lever le camp, fila dare-dare sur les traces du cadet bougonnant, manœuvre lamentable mais hardie qui laissa sa moitié sans réaction, fonça dans la chambre où flottait encore le singulier parfum d'insomnie, farfouilla dans le placard, saisit sa clone mallette de clone employé, s'observa une nouvelle fois dans le miroir déformant vissé sur la face interne de la porte.

Terrain balisé.

Elle n'ignorait plus rien des couches sédimentaires composant sa friable apparence de mari. Elle cognait donc là où la carapace durcie par les années laissait entrevoir des fêlures. Il lui fallait changer de topographie. Surprendre. Dérouter. Là où s'étendait la plaine de passivité, dresser une montagne de volonté. Inonder les déserts de son âme. Assécher les marigots de sa conscience.

Il longea rêveusement le couloir.

Le couloir : espace de dégagement qu'on a cru bon d'affubler de tous les restes de papiers peints des autres pièces.

À côté de la porte d'entrée, Madame attendait, bras croisés sur ses formidables débordements de mamelles, cheveux, yeux et mains en bataille, admirablement campée sur ses poteaux de cellulite, pieds tordus de fureur dans les mules à carreaux – mon-Dieu-ces-carreaux – déformées.

Femme faite animosité.

Il posa résolument sa mâle main sur la poignée de faux laiton, saisit son

imperméable gris blanc beige kaki posé sur le perroquet de fer rouge et, sans un regard pour sa sentinelle de moitié, ouvrit la porte.

Là-bas, à l'autre bout du couloir, garçons et fille se disputaient en toute férocité la salle de bain. Cris, horions, injures, menaces pleuvaient de tous côtés, perforant minces cloisons et fausses portes.

Un autre conflit ordinaire.

Il sortit sur le palier désert.

Madame demeura immobile, gargouille menaçante qu'il s'attendait à tout moment à voir cracher un feu d'Apocalypse. Elle ne lâcha qu'une petite phrase quand il referma la porte :

« Spèce de pauv'type, va ! »

Chapitre 5

Quai du rer : longue plate-forme grise où des grappes humaines éparpillées attendent d'être avalées par un grand boa bleu blanc rouge. Particularités de ce monstre métallique appartenant à la grande famille ératépéienne : prodigieux appétit le matin et le soir, moments inouïs pendant lesquels il tente d'ingurgiter plus de grappes humaines qu'il ne peut en contenir. Nombreuses bouches, situées sur ses flancs, qu'il est capable d'ouvrir toutes en même temps. Recrache ses victimes consentantes, sacrifiées deux fois par jour cinq jours par semaine, dans les différents temples qui lui sont dédiés, appelés stations ou, de manière plus générale, lignes.

Ce matin-là, Martial Bonneteau, habituel sacrifié volontaire de la ligne A, avait décidé de ne pas offrir dans l'immédiat sa modeste contribution à la voracité du grand boa. Le jour s'annonçait radieux, l'un de ces fripons matins de printemps enluminés par le souffle rose du soleil à l'horizon et saoulés de fragrances capiteuses.

Étourdi, à demi affalé sur un banc bleu ratp surmonté d'un dais vert et mauve de lilas, Martial Bonneteau lézardait.

Ratp : organisation puissante et ramifiée qui gère les croyances au sujet du grand boa.

Il jouissait du spectacle auquel, pour une fois, il ne participait pas. Les grappes humaines de pousser, de se contorsionner, d'ahaner ; femmes, hommes, vieux, jeunes, raisins verts ou mûrs, de s'entasser, de se sardiner, de se pilonner, de se comprimer, sans doute pressés d'en finir avec la vie, d'offrir à la ratp reconnaissante les ultimes gouttes de leur jus aigre ou sûr.

Les bouches ventrales se refermaient avec des sifflements menaçants, les noires mâchoires happaient sans distinction jambes, bras, mallettes, sacs et manteaux à la traîne, puis le grand boa s'ébranlait pesamment, bourré jusqu'à la gueule, gavé jusqu'à l'écoeurement.

Martial trouva tant le ballet ripailleux à son goût qu'il laissa passer trois, puis quatre, puis cinq boas. Sa patience de sacrifié récalcitrant fut récompensée par la grande scène de la prise de bec entre deux coquelets aux plumages pareillement étincelants.

Coquelets : jeunes cadres rudement dynamiques, parés de costume prince-de-galles impeccablement coupé, porteurs de reliques noires et rectangulaires, communément appelées attachés-cases. Particularité physiologique rarissime : leurs becs de coquelet sont munis de longues dents de loup.

Ils s'échangèrent insultes et esquisses de coups, aussi rouges et ébouriffés l'un que l'autre, sous les regards goguenards des autres immolés. Rien de tel qu'une pincée de piment pour relever la fadeur du sacrifice quotidien ordinaire.

Lorsque le quai fut pratiquement désert, Martial décida de se livrer à son tour

aux joies extatiques de l'holocauste ératépéen. Il jeta un coup d'œil à la pendule de la station, une fort jolie station, ma foi, pilotis de béton brut sur lac artificiel arrondi et poli où se prélassait un couple de cygnes dédaigneux et amidonnés.

Il s'était mis en retard.

Volontairement en retard.

Pour la première fois en dix-huit années de ponctualité forcenée.

Et c'était bien bon. Comme des bulles de printemps. Comme les flocons aux roses délicats qui effleuraient les arbres, comme les jupes de femmes qui se raccourcissaient au-delà du raisonnable.

Dans l'estomac du grand boa, Martial, pour une fois assis sur un strapontin, clone mallette de clone employé coincée entre ses genoux, faisait face à une jeune et jolie brunette judicieusement moulée dans une minirobe écarlate. De l'étoffe tendue jaillissent deux longues cuisses profilées légèrement ombrées par la trame des bas.

Une vraie merveille de paire de cuisses.

La plupart des regards mâles de la rame s'égarèrent, par mégarde bien sûr, sur ces affriolantes gambettes, qui par en dessous du journal bouquin prétexte, qui par-dessus l'épaule du voisin / le crâne d'un plus petit / la revue dépliée à l'envers. À peine la brunette relevait-elle ses immenses yeux anthracite qu'ils s'égaillaient comme une volée de moineaux, s'absorbant comme par enchantement dans la contemplation féroce du paysage banlieusard, du quotidien sportif ou du vide métaphysique.

Le clone Bonneteau se reconnaissait tellement dans ce modèle standardisé de réaction qu'il avait presque honte à leur place. Costumés, fripés, chauves, frisés, maigrelets, bedonnants, larges d'épaules, hypertrophiés du bulbe, ils étaient frères en comportement pusillanime.

Alors lui, Martial Bonneteau, se proposa de venger le déshonneur de ses semblables, de mourir la tête haute, en samouraï du voyeurisme. Ses yeux se tournèrent franchement vers l'ourlet de la robe rouge et maintinrent le cap jusqu'à découvrir l'île mal abritée de la culotte blanche.

Au bout de quelques minutes de cette tonitruante invasion visuelle, le feu du regard laser de la brune s'en vint lui lécher la face. Mais, résistant héroïquement à la tentation de mettre les voiles, il s'échoua avec une admirable détermination sur l'île culotte blanche et ignora, avec une superbe dont il ne se croyait pas capable, la honte qui incendiait ses joues, son front et ses bulbes capillaires. Elle toisait le franc mateur comme si elle découvrait une molle merde de chien et sa fine chaussure engluée dedans. Il ne céda pas un pouce de terrain conquis, en dépit de manifestations physiologiques violentes – vertige, nausée, transpiration, torsion de boyaux et crampes faciales – et de coliques psychologiques virulentes – culpabilité, religion, infamie, opprobre et régression anale.

Il pouvait maintenant presque palper le mépris suintant de la brune qui, de guerre lasse, changea de position, offrant un nouveau panorama, surface externe de la cuisse droite croisée sur la cuisse gauche, à son concupiscent collègue de sacrifice ératépéen.

Un flot de sacrifiés, venant grossir les rangs parsemés de l'estomac du grand boa, mit fin à l'hallucinante épreuve.

Le samouraï du voyeurisme n'eut guère le temps de savourer son triomphe : déjà se profilait à l'horizon l'ombre d'un autre duel, autrement redoutable, celui-là, pour les consciences torturées. Une petite vieille, déposée par la vague affluente, tassée par les grappes et les ans, l'implorait des yeux de lui céder son strapontin. Rituel ératépéen auquel, d'ordinaire, il n'osait se soustraire, craignant plus que tout la pression effrayante, pousse au suicide, des regards environnants. Les femmes et, en particulier, les femmes enceintes, les femmes âgées et les femmes accusatrices, constituaient la grande terreur ératépéenne de Martial Bonneteau. Pourquoi fallait-il qu'elles sacrifiasent aux mêmes boas que lui, ces dames au bord de l'évanouissement, qu'elles vinssent immanquablement se planter dans sa rangée, qu'elles choquassent leurs hanches contre son épaule, qu'elles collassent leurs fesses sur son nez ? Insupportable, intolérable dénonciation qui l'entraînait à céder le fauteuil chèrement acquis sans combattre.

La petite vieille, percluse de rhumatismes, d'arthrite et de douleurs, guettait son geste et son siège, impitoyable prédateur de la mâle viande assise. S'ajoutèrent à la muette supplique les regards justiciers de deux autres femmes, ni enceintes, ni malades, ni vieilles mais salement solidaires.

Situation : une victime – la vieille percluse – son bourreau – le clone mâle assis – et deux ambassadrices de la légitimité obligalante.

Les temples stations se succédèrent, claquèrent les mâchoires ventrales du grand boa poursuivant sa pénible reptation vers le cœur de la mégapole.

Mégapole : mégacité où croupissent des mégafoules et caractérisée par des mégaembouteillages. Étonnamment, les habitants des mégapoles se montrent mégafiers de vivre dans la mégapollution et les mégaemmerdements.

Martial Bonneteau tint bon.

Assis.

Et merde ! Assis !

Fesses hardiment cramponnées à l'inconfortable strapontin, imperturbable malgré la mare de mépris dans laquelle les deux ambassadrices tentaient de le noyer.

« Si c'est pas malheureux d'avoir ça !

— Les gens, y z'ont plus d'savoir-vivre !

— Dire qu'y en a encore des comme ça !

— Heureusement qu'le mien l'est pas comme ça !

— Y en a qu'ont besoin d'être éducationnés !

— À un gosse, on lui fich'rait une bonne paire de claques ! »

Finaudes, elles lançaient, mine de rien, des miettes de condamnation, faisant comme-si-que-on-s'adressait-pas-à-lui-mais-c'était-quand-même-pour-lui et démontrant comme-si-que-on-le-faisait-pas-exprès toute leur complicité envers l'ancienne, immolée sur l'autel de la muflerie masculine. Elles évacuaient, en fait, leur surplus de rancœur, déversaient leur trop-plein de dépit, dévidaient les longues heures passées debout dans l'estomac du boa sous les regards indifférents

des goujats assis et insensibles à leur féminité obligalante.

Satisfait de cette nouvelle victoire, Martial ne souhaitait pas devenir l'affreux ératépéen type. Donner son siège, pourquoi pas, mais à la condition qu'il l'eût décidé, que ce fût un effet de sa volonté, de sa bonté, un choix, et non une remontée nauséabonde de son cloaque inconscient.

Gare de Lyon.

Gare de Lyon : très grand temple érigé à la gloire de multiples races de boas dont certains, incroyablement rapides, couvrent la distance Paris-Lyon en deux heures.

Martial se leva, toute dignité dehors, raideur affectée de circonstance. La vieille s'abattit promptement sur sa charogne de strapontin avant que d'autres vautours n'eussent l'extrême indélicatesse de le lui piquer. Quant aux ambassadrices, elles avaient tellement pissé de mépris qu'elles en étaient elles-mêmes toutes souillées.

Martial s'enfonça dans la foule engluée sur le quai, puissant soc de charrue fendait la glèbe populacièrè : tremblez, ératépéens, devant l'homme qui ose mater les cuisses et les culottes sans se planquer derrière son journal, qui défie les petites vieilles percluses et leurs milices protectrices. Qui choisit son boa sacrificiel et court, inconscient, au-devant de sacrés emmerdements.

Il grimpa d'un pas allègre les interminables successions d'escaliers, flâna quelque peu devant un kiosque, picora quelques titres guerriers, feuilleta une revue de cul qu'il n'acheta pas au grand dam du balèze mal léché qui trônait sur son royaume de papier imprimé.

Son retard s'accroissait. De banal vraisemblable, il virait à l'exceptionnel impardonnable. Le genre de retard assimilé à une tentative d'extorsion de vacances et qui nécessitait une surproduction d'excuses en béton armé : grève éclair de ces salopards de fouteurs de merde de fonctionnaires trop payés de la ratp, tremblement de terre en Seine-et-Marne, cent cinquante-cinq mille morts dont lui ou, à la rigueur, Troisième Guerre mondiale.

Bah, au diable la pingrerie lambine, la petitesse tardigrade, la chicheté dilatoire. Une fois à l'air libre, il poursuivit son exercice de retardataire appliqué, déployant un certain talent en la matière, ce qui n'était pas sans le surprendre, lui, le vieux serf de la ponctualité.

Air libre : air surchargé d'oxydes de carbone et de plein d'autres vacheries à nom scientifique, et criblé de hautes tours scintillantes comme d'autant de miradors géants.

Il se laissa boire par le tiède et gai soleil de mai que les bancs de nuages ne parvenaient pas à attrister, traînassa, lanterna, lantiponna, sorte de molle méduse citadine bousculée par les épaules frénétiques des passants montés sur ressorts, observa les ouvriers araignées bleu et jaune tissant leurs échafaudages sur les grises parois de béton du nouveau ministère des Finances. Non loin du flambant vert palais omnisports de Bercy, entre gares de Lyon et de Bercy, s'étendait la mer sale des vieilles constructions, des façades lépreuses, des crépis écaillés et noirs, des toitures métalliques rouillées, des volets délabrés, un quartier à l'agonie dissimulant un entrelacs de venelles étriquées et bordées de commerces à

l'abandon, un fourmillement d'immeubles avachis et repoussants de crasse, une faune clochardisée et réfractaire à la lumière du jour. Condamné à la démolition comme les anciennes halles à vin toutes proches. Le terrain libéré serait bientôt ensemené de tours démentielles poussant comme des champignons aux premières ondes électorales.

Tour démentielle : variété de plantes vivaces proliférant en milieu urbain. Particularités : absorbent énormément de soleil et prennent le relais des grands boas dans le cadre d'autres cérémonies sacrificielles.

Chacun, à-Cobal-on-emballe, de verser sa petite larme saurienne sur le vieux Paris d'antan si joli – autrefois-c'était-quelque-chose-pas-comme-maintenant.

Le clone Bonneteau, quant à lui, portait un amour excessivement modéré à ces ruines éternellement parfumées à l'urine, à ce royaume de poubelles éventrées dont les entrailles crevées répandaient à foison leurs fétides largesses.

C'était au beau milieu de cette fosse à merdes de chiens que la société Cobal s'était provisoirement installée.

Provisoirement : depuis sept ans, à la suite d'un premier déménagement pour raisons économiques, la société Cobal espère une expropriation lucrative qui ne vient pas.

Fort heureusement, une bonne grosse pancarte de couleur jaune canari, ligaturée sur un portail métallique vert mal repeint, dévoilait généreusement au passant fourvoyé l'existence de la société Cobal en ces lieux mal famés. Sans elle, qui aurait pu se douter que la courette de ce pavillon mité aux quatre murs tenant par un miracle d'équilibre sans cesse renouvelé abritait une pme performante, pesant ses 70,39 millions de francs, en augmentation de 1,3 % par rapport à l'exercice précédent ce qui, compte tenu de la conjoncture et du marasme, était plutôt un résultat non décourageant, hein ? Qui ?

Les verrières défoncées, abusivement baptisées bureaux, étaient situées face au pavillon principal, à droite dans la cour et devant l'entrepôt.

L'entrepôt : bicoque aux trois quarts métallique, rouillée et à demi branlante, où s'agitent douze heures par jour deux cloportes clones magasiniers au service de Cobal depuis respectivement vingt-neuf et vingt-sept ans.

Martial entra dans la partie de la verrière intitulée comptabilité, guilleret, imprégné de printemps et d'insolence.

Germaine-la-comptable, qui s'arrangeait toujours pour arriver avant tout le monde quelle que fût l'heure, était évidemment assise derrière son bureau métallique verdâtre et devant un Himalaya de paperasses grises.

Un peu plus loin, de l'autre côté d'une porte rose écaillée sur laquelle s'étaient les mots service commercial en gothique défraîchi, résonnait la voix grave de monsieur-Albert-le-patron. Et retentissaient les rires gras des attachés commerciaux, ponctuant les bons mots de leur auguste interlocuteur. Plus loin encore cliquetaillait l'antique machine à écrire martyrisée par Jeanine, la rousse, grasse, gloussante secrétaire maîtresse des heures de bureau de Monsieur Albert.

Elle avait fait des folies de son corps aujourd'hui, Germaine-la-comptable.

Tailleur jaune moutarde, chemisier à pois rouges et verts, nouvelle coiffure chou-fleur rehaussant une laideur qui s'affirmait avec le temps. Crayon de papier en main, elle leva sur lui des yeux interrogateurs, doublement grossis par le double foyer des lorgnons cerclés de fer noir. Redoutable perspective, elle ouvrit la bouche pour parler, libérant à la fois une haleine méphitique et un flot de postillons délétères.

« Hé ben, qu'est-ce qui vous arrive aujourd'hui, Monsieur Martial ? »

Petite voix chevrotante frisant en permanence l'ultrason.

« Y avait grève du rer ou quoi ? »

Martial Bonneteau prit tout son temps pour répondre. Il voulait, avant toute chose, éviter de donner l'impression de se justifier. Il opéra donc un sévère tri dans son vocabulaire :

« Non, non. J'ai un peu flâné en route, voilà tout. »

Quelques mots qui, prononcés sans hâte et avec un beau sourire niais, équivalaient, à Cobal, à l'explosion simultanée de cent tonnes de nitroglycérine.

L'air ahuri de Germaine, ses gestes suspendus, son cloaque buccal béant, sa respiration coupée, son tailleur jaune moutardisé. Soufflée par la déflagration, la comptable, chou-fleur décoloré tout près de se muer en choucroute défraîchie.

« Mais, ha, heu... mais, heu, ha... »

C'est qu'elle n'était pas seulement comptable, la Germaine, elle occupait également le poste de responsable administrative du personnel, un poste à haut risque, nécessitant autorité, réflexes, savant dosage d'attitude répressive et compréhensive, paternelle et maternelle. Seulement, devant l'énormité, l'indécence de la réponse, elle en restait comme deux ronds de flan. En trente-deux ans de métier, jamais elle n'avait ouï termes pareillement choquants.

« Que... Comment... Fl... flâner ? » éructa-t-elle dans un effort surhumain.

Martial enfonça le clou : réel plaisir, jouissance même, que le spectacle de Germaine-la-comptable, celle qu'on était censé redouter le plus au monde après Albert Dieu, échouée sur les rives de la grande déroute intellectuelle.

« Flâner, oui. Comme il fait beau – vous avez vu comme il fait beau ? –, j'ai pris mon temps. Je ne me suis pas pressé, vous comprenez ? »

Tout en prononçant ces détonantes paroles, il s'installa sagement à son bureau, ouvrit sa clone mallette de laquelle il n'y avait jamais rien à sortir et fourragea distraitemment dans l'Everest de paperasses sur son bureau à lui métallique gris.

Germaine ravalait sa salive, qu'il valait mieux pour ses contemporains qu'elle gardât toute pour elle et fît preuve, par là, d'un égoïsme hautement philanthropique, et bredouilla :

« Vous... vous vous sentez bien, Monsieur Bonneteau ? »

Air faussement étonné du susnommé :

« Moi ? Mais oui, pourquoi ? »

À cet instant déboula Jeanine, la secrétaire, précédée de ses nombreux parfums et de sa tignasse de feu. Elle avait accompli un authentique exploit en enfilant sa minuscule robe bleue à motifs géométriques noirs qui surmoulait ses gros seins,

son gros ventre et ses grosses fesses de jument.

Or donc, le bruit courait qu'elle était la maîtresse des heures de bureau de Monsieur Albert et le bruit était probablement fondé car Monsieur Albert courait plus vite que les bruits.

« Ha, bonzour, monzieur Marzial. »

La pointe de sa langue rose se montrait en permanence à la fenêtre de ses lèvres épaisses et fardées.

Lorsqu'elle était entrée dans la boîte, quelque cinq années plus tôt, Martial avait eu la vague, très vague, impression qu'elle lui faisait du gringue. Aux regards lourds de sous-entendus qu'elle lui décochait. Aux frôlements étrangement insistants quand ils venaient à se croiser, y compris dans les passages les plus dégagés. Il n'avait jamais donné suite, d'abord, parce que, pensait-il, il s'agissait sûrement d'une méprise de sa part, ensuite parce qu'il n'aurait jamais osé, de toute façon, même si elle s'était déshabillée devant lui, enfin, à cause de... ce à quoi Madame avait finement fait allusion ce matin, cette absence dramatique de maîtrise au moment crucial, de cette angoisse chevillée au bas-ventre qui interdisait toute tentative de marivaudage extraconjugal – intraconjugal également, d'ailleurs. Le clone Bonneteau, réfrigéré par l'éventualité d'une liaison révélatrice de ses insuffisances, avait donc préféré enterrer définitivement sa sexualité dans la couenne récalcitrante de Madame son épouse, la seule femme qu'il eût jamais connue.

Depuis, Zanine la zecrétaire ne le relançait plus, ayant, selon un fort pourcentage de probabilités, trouvé meilleure chaussure à son large pied.

Elle déposa une nouvelle liasse de paperasses sur le bureau métallique gris et repartit comme elle était venue, remballant ses parfums, ses fesses généreuses et le claquement de ses talons aiguilles sur le parquet pourri.

Silence pesant.

Martial saisit une botte de bordereaux et, mû par des réflexes mécaniques de clone employé, se mit à les classer, avec, toutefois, un manque flagrant d'entrain qui fleurait bon la démission ou la retraite largement anticipée.

Dans la pièce du service commercial, ça rigolait de plus en plus fort, de plus en plus gras, des salves d'applaudissements crépitaient, soulignant d'autres bons mots de Monsieur Albert.

Les yeux de Germaine étaient cloués sur le front du clone Bonneteau, cet ex-employé modèle dont le comportement présentait toute une collection de nouveautés inquiétantes. De l'inattendu dans un monde figé, gelé, prévisible, gérable, comptable.

Lui, ravi en son for intérieur, empilait les bordereaux sur un coin du bureau. Il avait machinalement ouvert un cahier comptable et son crayon de papier impeccablement taillé gambadait entre les colonnes de chiffres. À Cobal, sur proposition absurde de Germaine, on continuait de travailler à l'ancienne mode y-a-que-ça-de-vrai, en parallèle avec le système informatique introduit, non sans mal, lors du dernier déménagement.

Si on avait encore pu graver chiffres et lettres dans la pierre, à Cobal, on

l'aurait fait sans l'ombre d'une hésitation. Martial imagina les hautes pierres polies et plates, dressées dans la cour, lui ceint d'un pagne, torse luisant de sueur, maillet burin en main, Germaine vêtue d'un carré de peau, assise sur le toit agitant un long fouet, Zanine nue, échevelée, convoitée par tous les mâles de la tribu, Martin et Colubet, les magasiniers, croupissant, hirsutes, dans un cul-de-basse-fosse.

Cette badine pensée déclencha un sourire, puis une bulle de joie, aérienne, éclata sur ses lèvres en un rire enfantin, accentuant confusion et ressentiment chez Germaine.

Les premiers instants de surprise passés, elle préparait la riposte, la comptable. Une flamme mauvaise léchait ses iris noirâtres. Un plan revanchard germais dans son esprit retors. Un plan que Martial ne devinait que trop bien : le rapport, dûment circonstancié et exagéré, de l'incident à Monsieur Albert lequel, en chef d'entreprise familiale responsable, saurait adopter bonne et ferme attitude sanctionnant l'inqualifiable écart de conduite et de langage.

D'ailleurs, le voilà, Monsieur Albert, grand, mince, crâne rasé, costume croisé prince-de-galles, visage sévère muni de deux blocs de glace en forme d'yeux, tirant avec onctuosité sur une de ses sempiternelles cigarettes blondes et se délestant de la fumée inhalée avec une élégance toute patricienne.

Flanqué des quatre attachés commerciaux.

Le gros, Sneziack, blondinet frisé et poupard, teint rubicond, ventre en ballon de rugby gonflant une chemise blanche constellée de taches difficiles à identifier. Un vieux de la vieille : vingt-cinq ans de maison et autant de détestables manies. Fanatique de sports sur papier, lecteur indécorable de *L'Équipe*, grand spécialiste devant l'Éternel en blagues salaces et œillades vicieuses. Tous les postérieurs féminins de l'entreprise Cobal avaient reçu, au moins une fois, la visite guidée et gratuite de ses mains, sauf, sans doute, celui de Germaine la comptable.

Delage et Baudoin, dits Bouvard et Pécuchet (Pet-cul-chier, selon Sneziack et sa subtilité légendaire), dits encore Dupont et Dupond ou, pour la race en voie d'extinction des gens cultivés et avides de le démontrer, Castor et Pollux. Les inséparables, les jumeaux : entrés le même jour à Cobal quinze ans plus tôt. Ayant accompli leurs classes ensemble. Prosélytes du célibat à outrance, amateurs de bons pinards et de bons gueuletons. L'un maigre et grisonnant, l'autre plutôt enveloppé et brun. Frères en médiocratie, en anodinité, en inodorité, en incolarité, à l'instar de leurs costards étriqués et de leurs ficelles miteuses en guise de cravates. On ne leur connaissait aucun vice, aucune tare rédhibitoire, aucune maîtresse notoire, aucun giton compromettant. Rien, absolument rien ne suintait de leurs ternes personnes. Ils évoluaient dans une neutralité confinant à la non-existence.

Enfin, venait en dernier, toujours fourré dans les revers de pantalon de Monsieur Albert, Jeurimont, surnommé, avec le sens de l'à-propos qui caractérisait les employés de la société Cobal, le Petit Jeune. Un grand dadai blondasse et fadasse de 24 balais toujours tiré à quatorze épingles, fagoté à la

dernière mode des futurs jeunes cadres dynamiques. Sourire bétonné aux lèvres dont la niaiserie savante camouflait une ambition à la mesure d'une dentition carnivore et acérée. Une terrible envie de botter le cul de ses vieux croûtons de collègues, de les piétiner sauvagement, d'en faire des marchepieds pour grimper au plus vite dans la hiérarchie et dans l'estime de Monsieur Albert. Chouchou de ces dames avec ça. Mais, revers de la médaille, bordé par une petite amie mince, brune et volcanique, qui venait le récupérer tous les soirs à la sortie du bureau. Une tigresse minijupée balançant des regards au napalm sur tout ce qui, dans un rayon de deux kilomètres, osait porter jupon, bas résille et talons hauts.

Pendant qu'ils venaient saluer Martial sans entrain – il-faut-bien-c'est-l'habitude –, poignées de main molles, moites, franches ou fuyantes, Germaine avait entraîné Monsieur Albert à l'écart pour lui narrer l'événement du jour dans un salmigondis de mots et de salive étroitement imbriqués, désignant le félon du menton.

Les blocs de glace en forme d'yeux du patron virèrent à l'électrique et lancèrent des éclairs bleutés. Il se lustra le crâne, qu'il portait déjà fort brillant, signe avant-coureur de dépression orageuse. Mâchoires serrées, auguste front plissé, il s'approcha résolument du bureau du traître à l'entreprise familiale.

« Venez me voir tout de suite à mon bureau », siffla-t-il entre ses dents excellemment blanches et longues. Tous les regards convergèrent vers le clone employé ainsi sommé.

Étrangement, Monsieur Albert n'effrayait pas, en ce jour, son ex-fidèle vassal, lequel soutenait sans ciller les deux blocs de glace patronaux vissés dans les flaqes étales de ses propres yeux gris. Ce qui ressortait, c'était le côté vaguement ridicule de la situation, l'autoritarisme de pacotille, le soupçon de mauvais théâtre de boulevard. Martial, critique improvisé, ne pouvait s'empêcher de juger grossiers les rouages de la pièce, tartignolle la mise en scène et outrancier le jeu des acteurs principaux. Ubiquité salvatrice : le clone Bonneteau, conscient soudain de son minable rôle de comparse, eut très envie de déménager dans une autre pièce, ou, pourquoi pas, de papillonner de pièce en pièce, de rôle en rôle, de théâtre en théâtre.

Il emboîta sereinement le pas de son suzerain, buffle aux naseaux fulminants fonçant dans le couloir, sous les regards interrogateurs des attachés commerciaux qui devinaient qu'il se passait quelque chose de grave, voire d'important, peut-être même d'inhabituel. Ils attendaient, hyènes du fait divers familial, que Germaine-la-comptable se fit un plaisir de leur décortiquer, par le menu, le pourquoi du comment du qui du quoi dont où lequel. Le jeu consisterait simplement à éviter le crachin accompagnant le flot de paroles.

Monsieur Albert, dans la grande scène du patron remontant les bretelles de son clone vassal, se surpassa, se montra grandiose, grandiloquent, grandguignolesque. Statufié derrière son burlingue haute tech, bras croisés, fureur contenue, retenez-moi-sinon-je-le-vire-à-coups-de-pompes-dans-le-cul, cravate moirée tordue comme un serpent sur-la-queue-duquel-on-vient-de-marcher, mâchoires crispées Mel Gibson-à-qui-on-vient-de-buter-sa-nana-pour-la-troisième-fois-de-suite-en-

dix-minutes.

Burlingue haute tech : machin noir et modernissime dont le design high-tech vous en bouche un corner.

« Monsieur Bonneteau », commença-t-il, et il commençait mal car, lorsque tout allait pour le mieux entre son vassal et lui, il l'appelait par son prénom, en homme simple qu'il avait su rester.

« Monsieur Bonneteau... », poursuivit-il sur le même registre.

Il explorait les arcanes de son immense cerveau afin d'y dénicher les mots adéquats, appropriés, les mots flèches, les mots mitraillettes, les mots peloton d'exécution. Il voulait être certain de ne pas rater l'humble serf ayant défié les lois impérissables de l'entreprise à taille humaine.

« Monsieur Bonneteau, déclara-t-il pour la troisième fois, probablement influencé par la trahison de Pierre devant ses soupçonneux interlocuteurs. Ce que vient de me raconter Germaine me surprend. Oui, me surprend. M'étonne même ! M'étonne et m'attriste ! Je vous prenais, encore hier, pour un homme sérieux, Monsieur Bonneteau. Sérieux et consciencieux. Consciencieux et appliqué même. Et voilà que Germaine me dit que vous êtes arrivé en retard ce matin ! »

Pause, reprise de souffle, allumage patricien d'une longue blonde de luxe, nuage bleuté tout d'élégance.

« On peut arriver en retard. C'est une chose que je peux comprendre. Un enfant malade, une grève de transport, que sais-je encore ? Une maladie, la mort peut-être, enfin, il existe des motifs valables, acceptables. Mais, Monsieur Bonneteau... fl... flâner. Oui, flâner (dans sa noble bouche, ce mot se couvrirait d'une tonne de crottes de corniauds), flâner donc, ça, ce n'est pas une raison acceptable ! C'est... c'est tout juste digne de... de gauchistes ! D'émigrés ! De chômeurs ! En tout cas indigne d'une personne sérieuse, Bonneteau. Vous rendez-vous bien compte de la gravité de votre attitude ? »

Martial pinça les lèvres, ouvrit de grands yeux de hibou et dit non de la tête. Un non joyeux, un non inconscient, un non irréal.

Cette dénégation du chef interloqua grandement le chef. Une moue mi-horrorifiée, mi-incrédule, déforma ses traits impériaux et son discours despotique se coïncça dans le tuyau débouchant sur sa fosse buccale entrouverte.

« Non... Non... grommela-t-il. Comment... Non ?

— Eh ben, non, confirma le serf d'un ton badin.

— Ha bon... Ha bon... Ha bon... Ha... Mais ça ne va pas se passer comme ça, Bonneteau ! Ha non ! Non alors ! Alors ça... »

Martial profita du désarroi seigneurial pour enfoncer délicatement le clou.

« Il fait beau aujourd'hui, vous comprenez. C'est tellement agréable de sentir les caresses du soleil.

— Les... caresses du soleil ! Vous ne seriez pas en train de vous foutre de moi, par hasard, Bonneteau ? »

Il expectorait Bonneteau du bout des lèvres, Bonneteau avait du mal à passer entre ses gencives crispées, Bonneteau restait sur son présidentiel estomac, le cas

de Bonneteau, ex-clone employé modèle, s'aggravait à vertigineuse allure. Des mesures d'exception s'imposaient mais, étant donné qu'il ne pouvait décemment fusiller le récalcitrant – époque ramollie –, Monsieur Albert s'orienta rapidement vers une solution diplomatique intermédiaire, le temps de voir comment il pourrait s'arranger avec la législation du travail.

« Heu, bon, écoutez, Monsieur Bonneteau. Vous êtes probablement fatigué. Oui, c'est cela, très fatigué. Surmené même. Oui, surmené. Je vous donne donc un congé. Oui, c'est cela, un congé. Un congé d'une semaine, par exemple. À valoir, bien entendu, sur vos vacances d'été. Allez donc vous reposer et revenez-nous en forme, hein ? Je suis disposé, voyez-vous, à passer l'éponge, eu égard à vos dix-huit ans de bons et loyaux services. »

Déboussolé, Monsieur Albert.

Il avait cru que faire les gros blocs de glace en forme d'yeux et donner de la grosse voix suffiraient à ramener la brebis galeuse au sein du troupeau. La brebis était encore plus galeuse qu'il ne l'avait supposé.

Il lui fallait donc du temps pour appréhender, analyser, décortiquer la nouvelle donne et préparer des représailles adaptées.

« Heu, revenez-nous en forme, Bonneteau, hein. D'accord ? Considérez-vous, disons, en vacances et faites mes amitiés à Madame votre épouse. Au revoir, donc. »

C'était la quatrième fois de la journée que Martial prenait ses adversaires au dépourvu. Un jeu finalement amusant, une stratégie facétieuse qu'il se promit d'affiner, de professionnaliser. Plutôt que de regagner, mû par la faiblesse de l'habitude, la place réservée, la potence favorite, le billot familial, il valait mieux, pour sa distraction personnelle, bouleverser, mouvoir, improviser, pervertir.

Putain, oui, c'était marrant, ça excitait drôlement les neurones et les zygomatiques et, dans les lignes retranchées d'en face, cette dissipation saugrenue créait d'étonnantes paniques, débandades et déroutes.

« Bon, alors, Bonneteau, insista Albert se sentant un poil con devant le clone employé en vacances, planté, rêveur et souriant, devant son auguste Lui. Au revoir...

— Hein ? Ha oui, d'accord, murmura Martial, sans se départir de cette béatitude agaçante pour qui n'est pas béat.

— Bon, eh bien, reposez-vous bien et à bientôt, en pleine forme, hein ! J'insiste ! Ne vous inquiétez pas en ce qui concerne la comptabilité, j'aviserai Germaine. À bientôt. »

Monsieur Albert posa son maître cul sur son papal fauteuil et remit de l'ordre dans sa tenue dérangée, signifiant, par ces gestes empreints du plus haut symbolisme patriarcal, que l'entretien était clos.

Or donc, Martial se rendit à son bureau, où il récupéra mallette et imperméable.

Puis, sans un regard ni une parole pour ses clones collègues en manque d'informations, il sortit.

Chapitre 6

Tout en remontant la rue Saint-Denis, cette rue à cul charriant, de manière assez logique, des scènes putassières entre les innombrables boutiques de vêtements, Martial était envahi de sentiments contradictoires.

D'une part, l'euphorie générée par ses différents combats remportés de haute lutte face à des adversaires redoutables. Un mécanisme s'était déclenché en lui, à l'endroit de son bas-ventre, exactement comme une centrale nucléaire en sommeil depuis des siècles et brusquement réactivée.

Et les turbines de se remettre à tourner lentement, les machines à produire un filet d'énergie, enluminant les néons poussiéreux, dispersant araignées, cafards et scorpions domiciliés dans le bâtiment mort.

D'autre part, l'angoisse qui lui emprisonnait les poumons et la gorge : la chape de béton qui recouvrait son identité profonde s'était fracturée et, en dessous, dans la fosse obscure, grouillaient les monstres qui peuplaient les soubassements de son âme et dont les tentacules, les trompes, les cornes se glissaient lentement par les fissures. Le Martial Bonneteau refoulé à coups de talon éducatifs et destructifs dans les oubliettes de l'inconscient commençait à ressurgir, précédé d'une sarabande fantomatique et effrayante. En décidant de combattre ceux qu'il considérait comme ses ennemis de l'extérieur, Martial se rendait compte qu'il excitait également ses bestiaux de l'intérieur, qu'en sortant des ornières, il ouvrait des brèches pour l'ultime adversaire pressenti, lui-même. Et c'était cet adversaire-là, encore à l'état larvaire, qui lui fichait une trouille carabinée.

Or donc, il avait décidé d'aller voir une prostituée.

Une force irrésistible l'y poussait.

Un féroce besoin de savoir. De connaître une autre dame que Madame son épouse, d'étendre enfin ses connaissances dans le domaine sexuel, de déterminer une bonne fois pour toutes les responsabilités dans le fiasco conjugal.

Une pute pour la première fois de sa vie.

Elles étaient là, petites grappes babillantes devant les portes cochères. Exhibant seins, fesses et cuisses. Blondes, brunes, rousses, noires, métisses, asiatiques. Croqueuses des chalands qui se glissaient, vaguement honteux, hors des sex-shops aux épais rideaux derrière lesquels se devinait une population mâle aux prises avec une libido souffreteuse.

Martial avait pris soin de retirer un peu d'argent liquide, au bureau de poste voisin.

Poste ou ptt : autre religion largement répandue, dont les rites les plus prisés sont l'attente au guichet, l'engueulade avec le(la) préposé(e), la fermeture brutale alors qu'on n'a pas obtenu ce qu'on était venu chercher, colis ou lettre recommandée par exemple. On se doit donc de revenir le lendemain et de subir une nouvelle fois les deux premiers rites.

Par chance, il avait gardé sur lui le chéquier CCP ; Madame lui avait confié la mission périlleuse de le récupérer et il avait, par la suite, complètement oublié de lui remettre.

Madame gérant les comptes de la maison Bonneteau et avait définitivement exclu Monsieur des subtilités financières familiales. Madame, à force d'éplucher les comptes, avait fini par amasser un très beau tas d'épluchures. Martial s'en allait, perplexe, tromper Madame avec les épluchures familiales. Enfin, tromper. Tout dépendrait de l'état de la mécanique virile. Avec une prostituée, une femme de mauvaise vie. À 48 balais, ce qui n'était pas trop tard d'un point de vue strictement physiologique, ce qui paraissait grave, voire impardonnable, d'un point de vue catholique romain responsable adulte.

Les filles, reniflant d'assez loin le chien en maraude, le héraient, clignaient de l'œil, étiraient leurs bouches vermillon en moues plus grossières que suggestives.

Aucune ne lui plaisait pour le moment : trop grasses, trop maigres, trop moches, trop vulgaires. Trop... putes.

Devant les sex-shops, des chasseurs de touristes et de chiens en maraude, le sifflaient, l'apostrophaient :

« Hé, l'amour sur scène !

— Hé, peep-show ! Entièrement à poil !

— Pssitt, des gouines en vrai !

— Ho, un couple hétéro !

— Hé, des toutes jeunes !

— Ho, des mecs entre eux si tu préfères !

— Pssitt, en cabine, tout seul ! »

Il était presque arrivé en haut de la rue. Déjà se dessinait la bouche arrondie de la porte Saint-Denis.

Une pointe de mauvaise conscience lui griffa les entrailles, un sentiment d'écolier pris en faute honteux et penaud.

Pauvre-malade-à-ton-âge-au-lieu-de-travailler-tu-vas-voir-une-pute-avec-les-épluchures-du-ménage...

Une pointe suffisamment douloureuse pour le pousser à passer son chemin, à filer dare-dare la queue basse, une contre-offensive fulgurante s'appuyant sur la double plate-forme du remords et de la peur.

La défroque rapiécée qui servait de personnalité à Martial Bonneteau ne voulait pas quitter le devant de la scène. Les hardes mille fois ravaudées profitaient du fléchissement pour refaire surface, sonnaient le rappel, le tocsin, organisaient la contre-révolution, la réaction, structuraient le dernier carré de la garde. De jubilatoire le pas du clone devint pesant, un bon pas lourd de brave bête de somme. Son dos se voûta, se tassa encore, tandis que ses belles résolutions s'effiloçaient aux souffles du vent contrariant et que les ressacs des vagues de remords lui heurtaient les entrailles.

Qu'est-ce qui t'a pris, ce matin ? Complètement dingue ! Comment justifier une telle aberration comportementale devant Madame ? Que penseront tes enfants de toi, si tant est qu'ils pensent quelque chose ? Et tes collègues ? Et tes

voisins ? Quel frelon t'a donc piqué ? Et tes monstres affamés, assoiffés de ta substance, qui se réveillent, qui déjà te vampirisent, comment les obliger à réintégrer les égouts d'où ils n'auraient jamais dû sortir ?

Déjà s'échafaudaient le plan de sauvetage, le tissu de mensonges justificatifs, les plaidoiries émollientes, l'innocence feinte et l'humilité retrouvée.

Il chercha des yeux la première station de métro.

Métro : frère aîné du grand boa express régional.

Vite, vite, retourner au travail, affronter le mépris tête basse, piétiner le fol orgueil, se liquéfier en plates excuses devant Monsieur Albert et les autres membres du jury. Ce soir, se replonger dans la sombre condition conjugale, se fondre dans la moulure familiale, continuer de couler des jours insipides et malheureux, trouver un moyen, n'importe lequel de reboucher les fissures de la chape intérieure.

Front plissé, au bord des larmes, bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau, il mettait fin à l'aventure.

Son étoffe de héros s'était lamentablement déchirée, son costume de téméraire avait tellement rétréci à l'essorage de son lave-linge sale intérieur qu'il l'empêchait maintenant d'avancer.

Levant une dernière fois la tête à l'angle de la rue Poissonnière, il croisa le regard d'une jeune femme noire. Elle fumait une cigarette, adossée au chambranle d'une porte cochère. Ses seins écartaient les revers de son blouson aviateur, ses interminables jambes de gazelle s'évadaient d'une minijupe bleu roi sculptant ses fesses hautes et rondes.

Elle lui souriait.

Une manière de sourire timide, frais, accueillant.

Un plaisir de sourire, noyé dans les fumées mouvantes qui s'évadaient des coins de sa bouche.

Hésitant, Martial s'approcha d'elle, bouche et gorge sèches, tripes nouées, mains moites, courroie de transmission mentale surchauffée.

Tout lui plaisait en elle, son corps gracieux et son adorable frimousse, ses petits seins sombres et luisants, ses grands yeux charbonneux qui se couvraient d'un léger voile d'amusement.

« Alors, tu te décides ? »

Sa voix, rauque, basse, enveloppa le bas-ventre de Martial.

« C'est... Heu... C'est... euh... »

Elle comprit l'abscons bredouillamini.

« Deux cents habillée, trois cents toute nue. Alors ? »

Martial, cœur chaviré, s'entendit répondre :

« D'accord... euh... toute nue... »

— C'est parti. Suis-moi. »

La gueule du monstre obsédé sexuel saillait à présent hors de la fissure. Bien que Martial ne prît pas le temps de la détailler, il lui sembla qu'elle vomissait une curieuse matière visqueuse, une sorte de glu gélatineuse recouvrant un flot de puissante énergie.

Elle s'engouffra sous la porte cochère, ses fesses et ses jambes dansant un ballet hypnotique.

La cour intérieure de l'immeuble pissait sa saleté grise par toutes ses pierres, ses pavés disloqués, ses poubelles en opération couvercle ouvert.

Il la suivait à deux mètres, distance suffisante, pensa-t-il avec un indécrottable fond de naïveté, pour qu'on le dissociât d'avec la panthère noire qui le précédait en chantonnant. Peine perdue : ils croisèrent un couple qui débouchait d'un sombre corridor et dont l'homme adressa un clin d'œil complice à Martial. Piteux, le clone baissa la tête. L'autre pute, rousse délurée dont les énormes mamelles crevaient le chemisier transparent, lâcha un petit rire de gorge qui cloua l'accablé sur place.

La Noire se retourna et, constatant la gêne de son futur patient, lui sourit une nouvelle fois. Lui tendit la main, même, pour l'aider à franchir l'ultime palier, celui qui sépare le pauvre mâle coincé dans ses désirs inassouvis du pauvre mâle claquant les épluchures familiales chez les putes. Il saisit cette longue main noire, chaude, engageante, amicale.

« Viens, chuchota la fille, viens, tu ne le regretteras pas. »

La chambre : un réduit sordide, meubles terribles des années soixante, rideaux poussiéreux à fleurs pétrifiées, tapisseries typiques d'un certain mauvais goût bien de chez nous, tapis arabo-russo-belges troués au-delà du raisonnable en matière de trous dans un tapis. Dans un renforcement isolé par un paravent crasseux, un lavabo et un bidet couleur sinistrose aiguë.

« Déshabille-toi », psalmodia la pute.

Elle retira elle-même son blouson libérant ses superbes seins aux larges aréoles noires. Martial, nerveux, tremblotant, se mélangea les pinceaux, se tire-bouchonna le costard de clone employé, s'emmêla la chemise, se battit un long moment avec les lacets retors de ses chaussures et avec ses chaussettes.

Le slip de la pute, un amour de petite culotte en soie rose, glissa sur ses fesses bombées, sur ses cuisses longues et finement musclées dévoilant le triangle noir et crêpé de son pubis aux côtés soigneusement taillés, le parfait triangle isocèle dont tout potache a dû, un jour, rêver pour se réconcilier avec les maths.

« Alors, chéri, t'y arrives tout seul ? »

Des traces d'amusement dans sa voix sourde, mais aucune méchanceté.

« Attends, je vais t'aider. »

Ses doigts arachnéens happèrent la ceinture du pantalon de Martial, les boutons de la braguette, l'élastique du slip.

Slip de Martial Bonneteau : monstruosité de coton lâche, destinée à maintenir les balloches du susnommé.

C'est Madame qui achète les slips de Monsieur et elle sait, mieux que lui, ce qui est bon pour ses balloches.

En un tour de main, Martial se retrouva à poil, plantigrade couillon, figé, incapable de faire un geste. Les doigts noirs se refermèrent sur son mollusque.

« Allez viens, petite toilette. Et après, capote ! »

Elle l'entraîna par le mollusque devant le lavabo sinistré, prit un de ces petits

savons parfumés qui font la joie des hôtels sans étoiles, décalotta doucement le gland et lava le tout soigneusement.

Le mélange eau froide et paume tiède réveilla un peu, un peu seulement, l'ardeur érectile de Martial. Une flambée de désir s'engouffra dans le membre ainsi secoué, lavé, essuyé, puis se retira prestement, comme effrayée par sa propre audace.

La pute posa une capote, sagement rangée dans son étui, sur la table de chevet.

Table de chevet : assemblage de planches et de clous, dont la vertu principale est de faire passer le reste pour presque beau.

« Hum, va falloir bosser un peu. Assieds-toi ! »

Docile, idiot, il posa ses flasques fesses sur le bord du lit qui, immédiatement, se mit à grincer de tous ses ressorts imbéciles.

Elle lui écarta les jambes, s'agenouilla et lui caressa lentement la double tête d'autruche vulgairement appelée couilles. Son odeur était forte, épicée, troublante. Elle le masturba avec une délicatesse de chatte. Ses doigts, araignée noire et patiente, allaient et venaient sur le mollusque, dégageant et recouvrant le bonbon rose de son souple manteau de peau.

Et, mon Dieu, voici que la voile se gonflait un peu, que le grand mât se redressait, que la corsaire rigidité gagnait du terrain, que des soubresauts prometteurs agitaient la proue du navire. Et l'araignée de danser en cadence, de pianoter sur le mufle rougissant, de fouiller sous les bourses, de se hasarder sur le territoire du périnée. Le phallus du clone, ainsi délicieusement branlé, retrouvait un début de consistance digne d'un phallus normalement constitué. Mais, en même temps que la raideur montait le plaisir flibustier.

Un plaisir fou, inopportun, goujat, se présentant sans être invité. Martial se crispa, chercha désespérément à refermer ces vannes dont il contrôlait si mal les manettes.

Efforts vains, car le sperme goulé s'était déjà faufile dans le canal séminal, et ce, alors qu'il ne bandait pas encore, qu'il bandouillait, qu'il ne sentait pas la dureté de son bois, qu'il n'éprouvait pas cette mâle fierté de jouer avec la puissance de son levier.

La semence jaillit, se répandit sur les pattes de l'araignée qui se rétracta de surprise.

Martial, ayant farouchement lutté contre cet orgasme non désiré, n'avait rien goûté de son plaisir. Son insuffisance et son désespoir s'étaient arrangés pour le lui confisquer. Comme d'habitude.

La Noire, assise en tailleur, une posture qui exposait parfaitement son sillon vulvaire aux lèvres roses légèrement ourlées de brun, regardait la substance poisseuse couler sur sa main.

« Ha ben, t'aurais pu prévenir ! »

Elle semblait déçue, elle aussi, par l'issue précipitée.

Martial hocha la tête d'un air malheureux.

Elle se releva et ses fabuleuses fesses entamèrent leur affolant ballet jusqu'au lavabo, sur lequel elle se pencha pour se laver les mains.

« T'as des problèmes hein ? »

Martial, anéanti par la brutale confirmation que les avanies sexuelles de son couple venaient bel et bien de lui, ne répondit pas.

« Éjaculation précoce hein ? »

Martial acquiesça les yeux dans le vague.

Le corps de la fille se reflétait dans le miroir piqueté montant la garde sur un côté du bidet. Elle fixait le naufragé échoué sur le bord du lit.

Elle se rhabilla, à gestes secs, précis.

« Bon, écoute, marmonna-t-elle entre ses immenses dents éclatantes. D'habitude j'me s'rais fait payer et j'me s'rais tirée. Et ça t'aurait coûté trois cents balles, même pour une branlette de vingt secondes ! »

Elle emprisonna sa poitrine dans son blouson de cuir.

« J'sais pas pourquoi. Non, j'sais pas, mais j'ai bien envie de t'aider... »

La fraîcheur de la piaule fit frissonner Martial. Précédée de sa fragrance épicée, elle se pencha sur lui.

« Écoute. »

Sa voix était ferme mais toujours amicale.

« J'connais quelqu'un qui pourrait peut-être t'arranger ça. Peut-être, hein, j'te promets rien. Reste là. Moi, j'vais la chercher. Tu restes là, hein ? Tiens, t'as qu'à te mettre au lit. Personne viendra te déranger. Bon, j'y vais. À tout à l'heure. »

Sans lui laisser le temps de répondre, elle sortit, abandonnant derrière elle l'entêtant sillage de son odeur.

Trop abasourdi pour réagir, le clone. Depuis ce matin, heure H du déclenchement des hostilités entre le reste de l'univers et lui, tout se bousculait à une telle vitesse qu'il se trouvait momentanément privé d'énergie, court-circuité, infoutu capable d'émettre la moindre pensée cohérente.

Le monstre coincé dans la fissure se tordait de fureur, la matière visqueuse qu'il régurgitait se transformait en un immonde marécage dans lequel la raison de Martial se diluait.

Il demeura un long moment prostré sur le bord de ce lit cradingue, dans cette turne aux vagues relents de décharge publique, peau émerisée, moral, verge et testicules en berne. Finit par s'allonger, au prix d'un effort démesuré, tira sur lui le drap aux auréoles coupables et la couverture aux carreaux condamnables. Sombra peu à peu dans le marécage qui se propageait dans tout son corps, plongea dans une sorte de boue collante, glaciale, dans une matière de non-vie, cendre de plus en plus froide qui se rétractait jusqu'à l'infiniment petit. Dépression sans fond, où ne subsistait que l'improbable sensation d'un être humain couché dans des draps poisseux.

Cela semblait se situer à la fin du xx^e siècle, et cette drôle de créature, fourvoyée dans un hôtel de passe, plus personne ne savait qui elle était, ni même à quelle espèce elle appartenait.

Chapitre 7

Une pression de la main le tira de son coma.

Coma : forme de béatitude par injection massive de néant.

Il lui fallut une éternité pour émerger et reprendre possession de son enveloppe physique. Les cheveux crépus de la fille noire, penchée sur lui, lui effleuraient la joue.

« Réveille-toi ! »

Le nez de Martial se planta dans le sillon de ses seins. Une énorme femme noire se tenait derrière elle, sapée à l'africaine, boubou orange vif et turban vert acide. Difficile de distinguer, dans la masse, les mamelles du ventre, les fesses des cuisses, le cou du dos.

« J't'ai amené Mamasa ! Mamasa m'a dit qu'elle pourrait peut-être faire quelque chose pour toi. »

Le visage gonflé à l'hélium de la susnommée s'approcha dangereusement de celui, creusé à la pioche, de l'homme blanc.

« Y pawait que t'as des pwooblèmes ? »

Elle roulait à la fois les r et ses yeux ronds et jaunes. Un regard de batracien défoncé.

« Ouais, il a du mal à bander et il a pas encore eu le temps de bander que les petits oiseaux sont déjà sortis, expliqua la pute en un saisissant raccourci scientifique.

— Mmmm, mmmm », grogna Mamasa.

L'espace d'un instant, Martial se demanda si elles n'étaient pas tout simplement en train de se foutre de sa gueule. De l'arnaquer, peut-être. Leur complicité évidente, palpable, mère fille, allumait des braises soupçonneuses dans son âtre engourdi.

« Mmmm, fais voiw... »

Mamasa tira drap et couverture d'un coup sec, dévoilant le corps maigrelet du quasi-quinquagénaire. Ses grosses paluches s'abattirent sans sommation sur le râble de Martial, palpèrent, tâtèrent, soupesèrent, fouillèrent, pétrirent et jouèrent un long moment au yo-yo avec ses boules de famille. Saisi d'une crainte soudaine pour son intégrité physique, il n'osa pas bouger de peur de commettre le fatal, l'irréparable geste.

Mamasa, presque à quatre pattes sur lui, le parcourait maintenant de ses membres troncs hystériques, mante religieuse orange et vert salivant sur son blanc mâle blême avant la curée. Son odeur forte l'enveloppait comme une épice avant la cuisson.

« Mmmm, mmmm... »

Elle abandonna sa proie terrorisée, fit deux fois le tour du lit, moitié en courant, moitié en dansant, puis ses yeux de batracien défoncé se fichèrent

comme des sagaies dans ceux de Martial.

« Je peux quelque chose pour toi. C'est surtout parce que Félicité me l'a demandé, hein. Je vais demander aux mauvais esprits envoûtant ton pinipini de pawtiw. »

La fille, légèrement en retrait, ajouta :

« T'as de la chance, Mamasa se déplace pratiquement jamais. D'habitude, ce sont les gens qui viennent la voir. Et parfois, de très loin... »

— J'peux bien refuser à Félicité. Elle est comme ma fille. »

Mamasa farfouilla dans son boubou, en tira d'étranges petites fioles qu'elle disposa en cercle sur l'assemblage de planches et de clous en forme de table de chevet.

« Mais, heu..., protesta faiblement Martial, combien... »

— T'inquiète pas pour ça, répondit Félicité.

— Si je wedwesse ton bout de bois, tu feras une vraie passe avec Félicité et tu paieras le double. »

Ce disant, Mamasa éclata d'un rire force 12 sur l'échelle de Richter, faisant trembler tout à la fois miroirs, vitres, fioles et bourrelets graisseux. Elle suspendit un volumineux crucifix au-dessus du lit, et le Christ en croix s'en vint coiffer le corps impudique d'une demoiselle aux jambes écartées couchée sur la toile d'un tableau hyper réalistement merdique. À la suite de cet allègre sacrilège, elle distilla quelques gouttes d'un liquide brunâtre sur le bout de ses doigts, cerclés de bagues qui auraient pu servir de colliers à des femmes moyennement minces et de ceintures aux adeptes traumatiques de l'anorexie à la mode.

Ses boudins digitaux frôlèrent les bourses de Martial, son gland, son anus et son nombril. Un vent de puanteur fouetta les narines du Blanc quasi quinquagénaire, comme si les intestins célestes, maléfique boîte de Pandore, libéraient brusquement les flatulences trop longtemps contenues des dieux.

Mamasa releva son boubou, ses cuisses tonneaux enjambèrent le patient sans autre forme de procès et se positionnèrent de chaque côté de ses genoux cagneux. Martial eut la désagréable impression qu'un camion de cinquante tonnes lui écrabouillait les jambes et qu'il allait ressortir de la terrible séance sur un fauteuil roulant.

Ampoules de batracien révoltées, nuque enturbannée renversée, Mamasa psalmodiait une mélopée crachée des profondes cavernes de ses poumons. Félicité, assise près du lavabo, observait, fascinée, le curieux enchevêtrement de la grosse femme noire et du frêle homme blanc ridiculement nu empêtré dans les plis du boubou et paralysé par le poids de la cérémonie qui lui tombait dessus.

Mamasa empoigna avec rudesse les organes sexuels de Martial, les tritura dans tous les sens au point que des aiguilles de douleur lui transpercèrent le bas-ventre et le haut des cuisses. La mélopée se déroulait, rythmée, incantatoire, puissante, comme provenant d'une large peau tendue intérieure, d'un formidable tam-tam stomacal. La peste cernait le lit persécuté dont les ressorts stoïques, qui en avaient vu pourtant des vertes et des pas mûres, n'avaient jamais souffert pareil martyr. De longs tremblements secouaient la masse adipeuse de Mamasa,

mouraient sur le sommet de son crâne où ses cheveux s'échappaient du turban et se redressaient comme les tentacules sifflants d'une hydre réveillée en sursaut.

Les impitoyables boudins noirs torturaient les reliques viriles du clone qui tentait vainement d'échapper à la fatale emprise. Le bassin dément de la grosse femme entrechoquait à intervalles réguliers ses genoux et ses tibias. Elle se recula, posa ses fesses débordantes sur les chevilles de Martial et se pencha, s'allongea presque sur l'objet de la séance. Sa bouche lippue se souda au membre incriminé, ses lèvres brunes s'arrondirent autour du méat urinaire et, alors, elle souffla, elle souffla comme une damnée. Martial sentit une coulée d'air glacial courir le long de son urètre, investir ses testicules, remonter dans son bas-ventre jusqu'à ses poumons, jusqu'à sa gorge, jusqu'au son front où elle demeura en suspens. L'air devint tiède et chassa la poche glacée hors de son crâne. Le courant tiède zébra d'éclairs incendiaires les entrailles, les jambes, le torse du Blanc cassé qui voulait hurler mais ne fit qu'articuler de pauvres sons gargouillants, des morceaux épars de voix. Froid, chaud, feu, glace, été, hiver se livraient un sombre combat, formaient une mêlée indescrivable, un magma bouillonnant, à l'intérieur de lui. Confusion totale, obscure bataille entre démons hâtifs de l'éjaculation précoce et anges tutélaires de la virilité maîtrisée.

Tout se déchira. S'arrêta.

Mamasa, visage perlé de sueur, globes de batracien éteints, roula hors du lit ring, dont la ligne de flottaison retrouva instantanément un niveau décent, s'affala sur une chaise qui manifesta timidement sa douleur en émettant un craquement discret, souffla comme la banquise, s'aspergea tête et gorge avec la serviette humide que lui avait tendue Félicité.

Banquise : immense étendue désertique et glacée sur laquelle se concentrent les phoques, les chasseurs de phoques et les adversaires de la chasse aux phoques.

Un grand calme, le calme d'après les tempêtes ou d'après les batailles, envahissait désormais la physiologie du quasi-quinquagénaire. Son regard soulagé erra sur son corps, ce corps maigre et crayeux qui lui était devenu totalement étranger.

Et là, il vit.

Il vit un drôle de pieu sacrément raide en bas de son ventre.

Une colonne de chair noueuse pointée nerveusement vers le ciel.

Incrédule, il contracta ses muscles releveurs. La colonne hoqueta, bref sursaut, bref frémissement, bref piaffement. Il jouit et joua de ces contractions pendant quelques minutes. Son membre dressé lui obéissait, réagissait à la moindre de ses impulsions, de plus en plus dur, dur jusqu'à la douleur.

Dur jusqu'à la douleur : turgescence en littérature.

Les yeux émerveillés de Félicité suivaient les convulsions saccadées du pic, turgide donc, que sa main, une heure plus tôt, n'avait pas su congestionner.

Elle se débarrassa de ses trois frusques en un clin d'œil et s'en vint à son tour chevaucher gaillardement l'homme redevenu homme. Mamasa, souriante, s'éventait du plat de la main et admirait, au travers des fentes de ses billes mi-closes, le résultat de son intervention.

Félicité s'empala sur le phallus miraculé que sa main guidait vers l'entrée de sa grotte fabuleuse. La lame de Martial fendit avec gourmandise le délicieux fourreau de chair de la fille noire.

Félicité gémissait, dodelinait de la tête, basculait en arrière, tandis que ses hanches s'étourdissaient en un frénétique balancement. Les mains de Martial rampèrent sur les seins de sa partenaire jusqu'aux noirs mamelons qu'il pinça avec délicatesse.

Bafouant les règles les plus élémentaires en matière de prostitution, la pute et son client s'envoyèrent carrément en l'air sous le regard de batracien amusé de Mamasa.

Chapitre 8

14 h 30.

Martial Bonneteau arrivait en bas de l'immeuble moderne.

Immeuble moderne : grande construction de piètre qualité où vivent de nombreuses tribus de la famille des copropriétaires, en guerre permanente et qu'une armée internationale, le Syndic, est chargée de pacifier à coups de réunions. Ces tribus recourent à un rite commun perpétré tous les quinze/vingt ans : le ravalement de façade. Définition valable également pour les immeubles anciens.

Martial avait décidé, après la reconquête inespérée du continent jugé perdu de sa virilité, de se fendre d'une petite visite à Madame son épouse. Une offensive éclair dans le droit fil de sa nouvelle stratégie vitale, une manière de provocation dans l'antre diurne de sa Gorgone familière, une envie, probablement puérile, de se montrer en Martial textile tout neuf.

Martial textile tout neuf : à l'issue de leurs ébats fort peu protocolaires, Félicité avait refusé l'argent de Martial, prétendant que ça portait malheur de prendre l'argent d'un miraculé, qu'elle s'estimait suffisamment payée en nature, qu'elle se considérait comme privilégiée, que, puisqu'il voulait à tout prix claquer son fric, il n'avait qu'à acheter des fringues, parce que son costard et son imper et sa cravate et sa chemise, son slip (ce slip !) et ses chaussettes étaient du dernier des ringards.

Mamasa, quant à elle, s'était littéralement envolée, ne laissant aucune trace de son pachydermique passage.

Martial avait alors invité Félicité au restaurant.

C'était la première femme qu'il invitait de sa vie.

Elle était prostituée et noire.

Chez l'Italien de l'angle de la rue Rambuteau et du boulevard de Sébastopol, ils avaient dévoré une pizza, puis des pâtes fraîches au saumon, puis une escalope, puis du fromage, puis des glaces et encore des profiteroles. Le tout largement arrosé d'un facétieux vin rosé.

Félicité l'avait ensuite entraîné dans les boutiques des ruelles jouxtant la rue Saint-Denis, où, collégiens en maraude, ils s'étaient refait une virginité vestimentaire, ponctuée de fous rires et d'essais franchement désastreux. Elle avait troqué sa minijupe bleue contre une minijupe en cuir bordeaux, puis avait pris congé, boulot maquereau dodo, extorquant à Martial la promesse formelle de venir la voir de temps en temps. Il avait promis bien volontiers, éperdu de reconnaissance, et ils s'étaient embrassés comme de vrais amants, sous les regards des passants interloqués par ce curieux mélange labial d'un clone blanc quinquagénaire aux allures d'ex-fonctionnaire et d'une fille noire à la dégaine de pute.

Et voilà qu'il rentrait chez lui, en ce magnifique après-midi de mai, délesté d'une semaine de présence à Cobal, de ses rayures de zèbre, de quelques milliers de francs épiluchures et de quelques milliards de spermatozoïdes Mozart assassinés.

Or donc, le Martial textile tout neuf, c'était une veste à carreaux bleu et noir, un pantalon noir et bouffant, une chemise vert amande, des chaussettes rose vif, un caleçon jaune citron et des mocassins italiens en cuir marron. Du tonitruant. Exit la cravate, exit l'imperméable, ces clones symboles de la clone bureaucratie. La mallette et son contenu avaient achevé leur misérable existence dans une poubelle en compagnie des vêtements de la période zèbre.

« Eh ben, Martial, c'que vous faites là ? »

Eulalie Jaubert, la voisine amie du dessous.

« Eh ben, Martial, z'êtes drôlement élégant, dites donc ! »

Eh ben débordée de paquets, elle s'engouffrait dans le couloir menant aux ascenseurs, boulotte en fleurs, pressée, cimentée des cheveux, mortier déposé par le même coiffeur que Madame, c'est-fou-comme-on-peut-se-refiler-les-mauvaises-adresses-entre-amis.

« Eh ben, pas de travail, aujourd'hui, Mart... »

La porte grise de l'ascenseur s'était déjà refermée sur sa conversation démentielle, ses fesses fourrées à la cellulite et ses sacs bourrés de bouffe pousse à l'obésité.

L'élégant, pas fier, emprunta l'escalier.

Emprunter l'escalier : d'un rapport franchement nul.

Troisième étage.

Le sien.

Martial sortit ses clés que, par chance, il n'avait pas oubliées dans la poche de la veste à rayures zèbre ignominieusement abandonnée dans l'anonyme poubelle parisienne. Avec un luxe inouï de précautions, il ouvrit une à une les trois serrures de sécurité de la porte anticambrioleurs représentants témoins de Jéhovah et mormons.

Il voulait créer la surprise totale. Le parfait coup de théâtre.

Il se glissa, ombre silencieuse, fantomatique, dans le vestibule.

Il entendit des bruits.

Bruits : halètements prolongés, grognements satisfaits, soupirs étouffés et chuintements clapoteux.

Il s'approcha à pas de loup du salon d'où provenait le charivari. La porte de séparation étant entrouverte, il risqua un œil.

Ce qu'il découvrit alors le stupéfia. Le pétrifia.

Ce qu'il découvrit : Madame, nue, à quatre pattes sur le canapé en velours de Gênes, en position de levrette donc et, derrière elle, dans le rôle du lévrier, le colonel Dubosc, un vague voisin du sixième vêtu en tout et pour tout d'un débardeur kaki. Le mouvement régulier et, ma foi, vigoureux du colonel en retraite, le tremblement caractéristique des fesses et cuisses de Madame, le tressautement non moins caractéristique de ses hypertrophies mammaires

pendantes, ses traits extatiquement bouffis ne laissaient que très peu de place au doute quant à la nature de leur activité.

Et même, l'intensité des turbulences, convulsions, saccades, gesticulations, respirations, souffleries et gémissements indiquait clairement que les protagonistes en étaient à un stade avancé de leurs relations.

Il fallut cinq bonnes minutes au voyeur malgré lui, ébouriffé, ébahi, épaté, pour intégrer mentalement l'inconcevable spectacle auquel son intrusion impromptue l'avait invité.

Au rayon surprises, il était servi.

Cependant, reprenant rapidement ses esprits – après tout, il avait trompé Madame, pourquoi Madame ne l'aurait-elle pas trompé ? –, Martial, en général avisé, décida de s'approprier l'événement. L'adversaire, péchant par excès d'imprudence, n'avait pas prévu sa volte-face de la journée et lui procurait une magnifique occasion de marquer un avantage décisif. La situation, pour inattendue, incongrue qu'elle fût, ne manquait pas de piquant.

Il s'avança donc et se planta à deux mètres du canapé infernal, bras croisés.

Madame, dont la tête dodelinait au rythme des coups de boutoir de l'armée en retraite, ne remarqua rien dans un premier temps. Pas plus que le colonel, occupé à régler la mire de son canon personnel.

« Hem, hé », fit Martial.

La touffe frisée et blondasse de Madame s'immobilisa. Tressauta.

Et ce fut comme si cent-serpents-qui-sifflent-sur-nos-têtes la piquaient en même temps. Ses traits, de l'extase promise, virèrent à la décomposition avancée. Ses mains, scorpions gras et ivres, coururent en vain sur la moquette à la recherche hypothétique de ses vêtements gisant de l'autre côté du canapé.

Elle se souleva à une vitesse sidérante pour un pachydé-cétacérme.

Pachydé-cétacérme : croisement d'une élépheine et d'un balant.

Tant vite que l'ultime coup de bassin du retraité pensionné se perdit dans le vide. Abrisée derrière le dossier du canapé, elle tenta de se refaire un semblant de décence tandis que le colonel, troublé par l'insolite rebuffade de sa partenaire, se contorsionnait en sa direction au grand désespoir de ses vertèbres lombaires.

« Mon colonel », dit Martial.

L'ex-gradé ainsi interpellé eut un bref haut-le-corps. Ses projecteurs oculaires s'agrandirent démesurément lorsque leurs faisceaux, balayant la pièce, interceptèrent l'intrus subrepticement infiltré entre les rangs adultérins. Son premier réflexe fut de se figer en un garde-à-vous stoïque, aussi raide que son bâton de maréchal, un sceptre fort gaillard, ma foi, tout en nervures viriles et rectitude indomptable. Tous les deux au piquet, le colonel en retraite et son bâton de maréchal en activité, divertissaient franchement Martial qui tâchait toutefois de se composer une digne figure contrite de mari bafoué. Le bâton de maréchal ne tint pas longtemps la posture : son mufle rose et luisant baissa progressivement la garde, se recroquevilla sous sa couverture de peau plissée et s'affala sur son oreiller testiculaire.

Madame, à demi rhabillée, lança un bout de conversation.

À demi rhabillée : bretelles de soutien hypertrophies mammaires tire-bouchonnées, robe à petits pois rouges enfilée en dépit des ouvertures, bourrelets de graisse mal canalisés, culotte de coton blanc coincée entre des culottes de cheval.

« Ben, heu, qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fais là ? »

Martial ne répondit point. Visage impénétrable, il s'en alla ouvrir la baie vitrée donnant sur la terrasse, histoire de délester le salon de sa moiteur caprine : vieux bouc solitaire et généreux, le colonel n'était avare ni de sa sueur ni de son odeur lorsqu'il condescendait à saillir ses chèvres de voisines.

Un courant d'air frais balaya les miasmes du commerce illégitime.

Commerce illégitime : activité commerciale frauduleuse au cours de laquelle un des deux membres du commerce légal est déshonoré dans le même temps que l'autre est honoré.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » insista Madame qui éprouvait de grandes difficultés à retrouver souffle et esprits.

Face à la terrasse, Martial répondit, avec un calme calculé :

« Je ne savais pas que tu étais occupée. »

Le colonel, rafistolé à la hâte, profita du début des hostilités entre légitimes pour amorcer une savante manœuvre de repli stratégique.

« Bon, euh, au revoir... »

Et, godillots en main, il se rua vers la sortie en bon, en vaillant, en exemplaire soldat toujours prêt à s'effacer devant les intérêts supérieurs de la nation.

Madame, assise maintenant dans l'un des fauteuils assortis au canapé, finissait de se reloquer.

Penaude. Probablement plus d'avoir été prise en flagrant délit de contradiction conjugale que d'avoir été surprise en train de se faire enfiler par le colonel, ce vieux verrat de célibataire dont Martial, soit dit en passant, avait toujours pensé qu'il sévissait auprès des truies désœuvrées de l'immeuble. Si, en revanche, il n'avait pas cru la chose possible entre le colonel et Madame son épouse, c'était tout simplement parce qu'il n'avait jamais imaginé qu'elle pût intéresser un homme, ni sur le plan intellectuel, ni sur le plan sexuel.

« Comme tous ces salauds d'hommes qui ne pensent qu'à ça, hein, murmura Martial. Apparemment, il n'y a pas que les hommes... »

Elle haussa les épaules et deux boutons de sa robe sautèrent hors de leurs boutonnieres. Comme elle avait été prise le poireau dans le panier, elle choisit la riposte agressive :

« Si tout s'était bien passé avec toi, j'aurais ptête pas été obligée d'en arriver là !

— Ne t'énerve pas, dit Martial. Ça ne sert à rien. Je comprends tout à fait que tu aies pu avoir envie de faire ça avec quelqu'un d'autre. Je ne t'en veux pas. Mais je comprendrais mal que tu mêles encore l'Église ou le pape à tes histoires de fesses. Tu as envie de te faire sauter par le colonel ? Fais-toi sauter par le colonel. Si ça peut contribuer à te rendre un peu plus aimable, ne te gêne surtout pas, tu as ma bénédiction. »

D'autant plus facile pour lui de jouer le grand seigneur libéral qu'il n'éprouvait

pour elle qu'une indifférence teintée de pitié.

La teneur du discours de Monsieur étonna grandement la femme adultère, presque autant que ses vêtements flambant neufs et le fait qu'il ne fût pas au travail, en cette heure indue de la journée, où elle l'escomptait en train de gagner, par la grâce de ses compétences bureaucratiques, les épiluchures de la famille Bonneteau.

« Si tu veux, continua Martial, on peut faire chambre à part. Ou même divorcer, je n'y vois pas d'inconvénient. Comme ça t'arrange. »

Elle se donnait de vigoureux coups de brosse dans les frises capillaires sérieusement démantelées par les assauts répétés de l'ex-officier.

« Les enfants..., regimba-t-elle avec une mollesse indigne d'elle.

— Les enfants ? »

Il s'interrompit car il réalisa que c'était enfin l'occasion d'aller chercher Laurence à la sortie de son stage, de faire un bout de chemin et de conversation avec elle.

« Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu faisais là et pourquoi est-ce que tu as de nouveaux habits. »

Il détestait le mot habit, comme il détestait tout ce qui lui rappelait de près ou de loin l'esprit paysan.

La curiosité malative de Madame qui, en temps de guerre larvée ordinaire, décidait unilatéralement des investissements textiles, prenait le pas sur son sentiment de forfaiture. D'ailleurs, le fait que le principal intéressé dédramatisât de la sorte sa responsabilité adultérine facilitait grandement sa reprise en main du pouvoir conjugal. Bien sûr, l'absence totale de jalousie de Monsieur attisait une braise de dépit dans le ventre de la coupable, mais elle s'en consolait en tirant immédiatement sur les rênes du gouvernail familial.

« Ha, ça ? fit Martial, décontracté, désignant ses vêtements. Eh ben voilà : une copine, avec qui j'ai fait l'amour, m'a dit que j'étais habillé de façon ringarde. Alors, elle m'a emmené dans les magasins et voilà le résultat. Elle m'a dit que ça faisait plus jeune. Qu'est-ce que t'en penses, toi ? »

Incapable de trier tous les éléments déstabilisants contenus dans la réponse de son légal, Madame ne sut que répliquer. Elle préféra se rabattre sur une autre question en attendant d'effectuer l'indispensable classement dans les tiroirs exigus de sa tête.

« Mais, heu, t'es pas au travail ?

— Ben non, je ne suis pas au travail. C'est que, tu comprends, il fait beau.

— Et alors ?

— Alors ? J'ai eu envie de profiter du beau temps, c'est tout.

— Mais, mais... Au bureau, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

— Au bureau ? Ils sont au courant. Même qu'Albert m'a refilé une semaine de congés.

— Hein ? »

Ça s'embrouillait vilain, dans les tiroirs exigus de Madame, ça ressemblait à une sorte de cauchemar éveillé, ça sonnait faux, faussement vrai, et le tout se

désorganisait en une complication extraordinaire. Madame ne prisait la complication que lorsqu'il s'agissait de doter son légitime de belles cornes bien boisées.

« À quelle heure elle sort de son stage, Laurence ? demanda Martial.

— Trois heures et demie... Mais elle ne rentre jamais avant 5 ou 6 heures... Pourquoi ?

— Trois heures et demie ? Hum, ça me laisse tout juste le temps d'y aller à pied. Bon, à tout à l'heure.

— Mais... mais... »

Les velléités de protestations de Madame s'étranglèrent dans sa gorge. Le clone époux s'était déjà éjecté du salon en trois enjambées d'ogre.

Madame, hébétée, se demanda si son cocu de mari n'était pas en train de devenir fou.

S'arrachant de sa torpeur, elle se précipita sur le téléphone et composa le numéro de l'entreprise familiale Cobal. Pendant que la ligne téléphonique se lançait à la recherche éperdue de l'abonné demandé, Madame saisit le répertoire en faux cuir baroque dans le tiroir de la console en mélaminé imitation plastique et l'ouvrit fébrilement à la lettre P.

P comme psy-quelque-chose.

Le psy-quelque-chose qui avait aidé Madame à ramener Laurence dans le giron maternel.

Le psy-quelque-chose, c'est bien la personne qu'il faut pour s'occuper d'un fou, non ?

Chapitre 9

15 h 20.

Après avoir brûlé les costumes de clone employé et de clone époux, Martial arrosait maintenant d'essence le costume de clone paternel.

Il avait marché bon train le long des rues impersonnelles de la ville nouvelle.

Ville nouvelle : mélange véritablement humoristique de constructions biscornues, de rues rectilignes, de places géométriques et de végétation anémique.

Des rigoles de sueur s'infiltraient par le col de sa chemise, folâtraient joyeusement le long de son échine.

Ses pieds se sentaient à l'étroit dans ses mocassins italiens dont le cuir rigide lui torturait les extrémités.

Crevant de chaud, il avait retiré la veste à carreaux bleus et noirs. Une ribambelle d'auréoles sombres souillait le tout neuf vert amande de la chemise.

Il poireautait devant la grille orangeâtre ceinturant la courette de l'ultramoderne bâtisse à stages.

Ultramoderne bâtisse : exemple typique de construction biscornue dont il faut faire trois fois le tour avant de trouver l'entrée et se cogner sept fois la tête avant de trouver la sortie.

Bien qu'amorçant son plongeon crépusculaire, le soleil tapait encore dru. Martial s'adossa au tronc d'un platane fourvoyé dans ce paysage de désolation bétonnée et, fermant les yeux, goûta la fraîcheur de l'ombre. Il se sentait bien. Il commençait à se familiariser avec le Martial inconnu qui émergeait lentement de son ventre, l'enfant frondeur, farceur, imprévisible, agaçant qui naissait à la faible lueur de son aube intérieure, le pâtre innocent, inconscient, qui convoyait allègrement son troupeau de monstres névrotiques. Il les voyait grouiller au travers des failles désormais béantes de la chape. Ils l'effrayaient encore, bien sûr, mais plus au point de le contraindre au renoncement, à la fuite, au retour précipité dans la prison du clone. Il devinait que leurs éprouvantes apparences n'étaient que les fruits empoisonnés de sa propre négation, qu'en se refusant lui-même, il avait permis aux créatures de grandir sans contrôle, de se nourrir en toute tranquillité de sa propre substance. Ils l'effrayaient comme ces choses bizarres que fabriquent spontanément les gosses et qu'ils redécouvrent à l'âge adulte, interloqués par ce qu'ils considèrent après coup, à la lumière de la raison, comme l'émanation d'une perversité trop troublante pour qu'ils s'en reconnaissent vraiment les sources.

Une nuée de jeunes filles bruissantes, s'égaillant hors de l'ultramoderne bâtisse, l'environna brusquement. Excitées par les effluves de printemps, elles s'agitaient comme des abeilles ivres de pollen, butinaient de groupe en groupe, de rire en rire, cigarettes au bec, jupes ébouriffées, pantalons collés, chemisiers écarquillés, polos bosselés, poitrines bourgeonnantes.

Martial chercha Laurence des yeux.

Ne la trouva pas.

Les filles s'égrenèrent sur le trottoir. S'engouffrèrent dans le bus déglingué et banlieusard aux freins moribonds, vétuste et peu recommandable amas de tôles à roues ayant sué mille morts pour se stabiliser à l'exact emplacement de la station. S'éloignèrent sur des engins pétaradants, plus bruyants que méchants.

Toujours pas de Laurence en vue.

La parenthèse pépiante et motorisée se referma. Après dix bonnes minutes d'indécision, Martial se résolut à franchir la grille orangeâtre. Faisant preuve de perspicacité, il déchiffra l'énigme de l'entrée, astucieusement planquée derrière un pilier obèse, au bout seulement de cinq tentatives infructueuses.

Puis, il erra dans l'ultramoderne bâtisse où portes et couloirs semblaient s'être donné le mot pour égarer le visiteur. Vert dégueulis, rouge taureau, jaune citrique s'étaient complaisamment sur les murs, radiateurs, cages d'escaliers et plafonds. Défécation de couleurs radicalement stridentes, destinées à expliquer par l'exemple le modernissime aux générations de vieux croûtons et autres tenants butés du classicisme paléontologique.

Il grimpa, descendit, avala des escaliers noirs, blancs, violets, débouchant le plus souvent sur d'autres successions de marches tarabiscotées qui, à en juger par leurs sinuosités hésitantes, se demandaient vraisemblablement elles-mêmes à quoi elles pouvaient bien aboutir.

Il croisa enfin une femme, la quarantaine, trop blonde et fabriquée pour être vraiment honnête.

« Madame, s'il vous plaît. »

La quarantaine sophistiquée, tailleur bon chic bon genre bon sang de bonsoir, consentit à ralentir, jaugea du bout des yeux turquoise le solliciteur et lui prêta un lobe d'oreille inattentive. Étant donné qu'ils n'étaient que deux dans ce couloir, il lui fallait bien admettre que c'était elle qu'on dérangeait de la sorte et, en conséquence, se résigner à déployer une civilité courtoise et agacée. Mais son air suffisant continuait de renvoyer l'interlocuteur dans la fosse à purin d'où il n'aurait jamais dû sortir.

« Je cherche le ou la responsable du stage coiffure. Vous sauriez peut-être où je peux... »

Le lobe d'oreille se fit plus attentif, la voix basse et traînante de la quarantaine, un tantinet snobinarde banlieusarde, interrompit l'emmerdeur d'en face :

« C'est moi, monsieur. Monsieur ?

— Bonneteau. Je suis le père de Laurence Bonneteau. Je suis venu l'attendre à la sortie du cours et comme je ne l'ai pas vue, je voulais savoir... »

La quarantaine élégante ordonna, d'un geste péremptoire de la main, à l'importun de fermer d'urgence son clapet. Main et doigts étaient manucurés à outrance, au point d'en paraître presque faux.

« Laurence ? Ha, vous tombez bien, Monsieur Bonneteau. Je voulais justement vous voir, vous et votre épouse, à son sujet. Parce que figurez-vous que depuis trois semaines elle rate à peu près un cours sur deux.

— Ha... Ha bon ?

— Vous semblez étonné, Monsieur Bonneteau. Pourquoi ? Vous n'étiez pas au courant ? Ce n'est pas vous qui signez ses mots d'excuse ?

— Eh bien...

— Je préfère vous dire tout de suite, Monsieur Bonneteau, que le trimestre est mal engagé. Très mal engagé. Nous approchons à grands pas des examens de fin d'année et je ne vois pas, actuellement, Laurence s'en sortir. Si elle ne se ressaisit pas immédiatement, je serai contrainte de la refuser la rentrée prochaine. Mais il serait préférable que nous nous voyions une autre fois, plus longuement, Monsieur Bonneteau, vous, votre épouse et Laurence. Là, maintenant, je dois partir. Téléphonez à mon secrétariat pour prendre rendez-vous, d'accord ?

— Eh bien...

— J'ai été ravie de vous voir, Monsieur Bonneteau. À bientôt donc ! »

La quarantaine, qui s'efforçait de faire beaucoup moins que son âge et parvenait à ressembler à une copieuse garniture baroque et défraîchie, planta là son empêcheur de filer tout droit et disparut dans le ventre tordu du bâtiment, rengainant son tailleur, sa permanente, ses ongles laqués, son fond de teint, sa mince silhouette, ses talons hauts, sa hâte et son mépris.

Martial, décontenancé par les révélations de l'incroyable merveilleuse, demeura un bon moment suspendu dans l'absurde couloir, entre orange mécanique et vert sulfurique. Son cerveau anesthésié se montrait incapable de produire le moindre embryon de réaction.

Un chuchotement le tira de sa catalepsie exécutoire.

« Monsieur... monsieur... »

Une gamine surgit de nulle part. Une blondinette assez appétissante, tout en courbes de chair ferme comme le suggérait habilement sa combinaison garagiste écrue et moulante.

« Vous êtes le père de Laurence ? »

Martial acquiesça d'un mouvement de tête.

La blondinette s'approcha, noyée dans une demi-tonne de parfums agressifs et bon marché, planta hardiment ses yeux noisette dans ceux de Martial.

« Ben voilà... j'sais pas si j'devrais vous raconter ça... mais Laurence, si elle vient pas aux cours... c'est parce que... Enfin, comme j'veus ai entendu avec la directrice... enfin, sans le vouloir, hein... c'est parce que j'arrivais pas à r'trouver ma montre, vous voyez... Bon, euh... »

Du regard, Martial l'encouragea à mettre de l'ordre dans son grenier à idées et dans son moulin à paroles.

« Ben voilà : y a des mecs qui sont venus nous voir au café, un soir. Ils nous ont demandé si on voulait pas gagner facilement de l'argent. Beaucoup d'argent. Et, heu, moi j'ai pas voulu les écouter parce qu'ils m'inspiraient pas du tout, ces mecs ! Mais Laurence, elle m'a dit qu'elle avait besoin de beaucoup de fric. Alors elle est allée une fois, là, à l'adresse qu'ils nous ont donnée et, depuis, elle rate pas mal de cours... Enfin bon, j'aurais ptête pas dû vous raconter ça mais quand j'veus ai entendus, vous et la directrice, sans l'faire exprès, hein, j'me suis dit qu'il

valait pète mieux... Ces mecs-là, ils me disent vraiment rien. Et pis, j'trouve qu'elle a une vilaine tête, ces temps-ci, Laurence... Alors, j'sais pas c'qui s'passe : vaudrait pète mieux aller voir, non ? Voilà l'adresse. »

Elle tenait un bout de papier gras et sale, sur lequel une adresse avait été griffonnée. Une ville à une dizaine de kilomètres plus à l'est.

Martial prit le petit bout de papier.

« Merci. »

La blondinette se fendit d'une moue mi-dubitative mi-contrite.

« Ben, heu, j'sais pas si j'ai bien fait... Enfin, j'l'ai fait, y a pas à r'venir là-dessus... »

— Tu as très bien fait, la rassura Martial.

— J'espère qu'elle a pas fait de grosse connerie. Et que vous n'allez pas trop l'engueuler. Et, heu... »

Une question titillait visiblement la langue et les lèvres de la blondinette mais elle fit dix-sept fois le tour de sa bouche avant de sortir :

« Vous... Heu, vous lui direz pas que c'est moi qui vous l'ai dit, hein ? »

— Non, non, ne t'inquiète pas. »

Martial, en dépit de la sourde angoisse plantant ses griffes dans ses intestins, s'efforça de sourire. Un sourire complice.

« Bon, alors, au r'voir... »

Elle fouilla nerveusement dans son sac cartable foutoir poubelle, réussit à en extraire, entre autres, un paquet de cigarettes.

« Ptête vous en voulez une ? »

— Non, merci. »

Son briquet rose vif tremblait quand elle l'alluma, comme si elle était brusquement pressée de s'évanouir derrière un rideau de fumée.

Elle disparut comme elle était venue. Seuls vestiges de son passage : les odeurs entremêlées d'une demi-tonne de parfum bon marché et de vingt grammes de fumée de cigarette.

Martial, petit bout de papier soigneusement rangé dans la poche intérieure de sa veste, entreprit à son tour de s'évader de la bâtisse. Tâche pour le moins ardue. Il parcourut cinq kilomètres de couloirs et d'escaliers avant de tomber, par le plus grand des hasards, sur une porte à double battant ressemblant vaguement à une issue.

La boule d'angoisse se gonflait dans son ventre.

La porte s'ouvrit sur un réfectoire désert, où flânaient de lourds relents de friture.

Constatant que les baies vitrées de la vaste salle donnaient sur une impasse, il fonça entre les tables et les bancs sagement alignés. Contourna les grands présentoirs vides. Se rua sur une fenêtre. S'arracha un ongle en l'ouvrant, se fit sauter un bouton de pantalon en chevauchant l'hubriserie d'aluminium, se tordit à moitié la cheville en retombant sur le trottoir.

Mais l'essentiel était fait : il était sorti sain et sauf du biscornu et moderne piège à vieux croûtons.

Une femme enceinte jusqu'à la racine des cheveux, assise sur un banc, le décortiquait avidement des yeux, visiblement intriguée par le comportement pour le moins singulier de ce quasi-quinquagénaire vêtu comme un jeune homme. Il ignore son unique et passionnée spectatrice avec une superbe qui confinait au cabotinage éhonté.

Il était pressé. Inquiet.

Pressé de savoir ce qui se tramait à l'adresse gribouillée sur le bout de papier.

Inquiet d'y découvrir le rôle que jouait sa fille.

Il se rendit en trotinant jusqu'à l'abri où, trempé de sueur et de crainte, il attendit impatiemment le passage de l'amas de tôles à roulettes, à qui d'aucuns avaient jugé opportun de donner le nom d'autobus.

Chapitre 10

Au 110, rue Auguste-Bailly, se dressait une imposante maison en meulière, l'un de ces énormes pavillons alambiqués qui semblent tout droit sortis de cerveaux à forte tendance paranophréniaque.

Martial Bonneteau s'immobilisa devant la grille vert bouteille. Toit d'ardoises, un petit coup de colombage par-ci, un zeste de pigeonnier par-là, un renforcement sur un côté, une surélévation sur l'autre, une terrasse immense à faire pâlir de jalousie le terrain de tennis mal entretenu se délabrant lentement mais sûrement au fond du parc, une pelouse vert mal léché, des allées improprement gravillonnées, des massifs de fleurs en capilotade, un haut mur coiffé de fers de lance effilés et rouillés embrassant le tout comme les joues hirsutes d'un cerbère mal embouché.

Devant le perron, sur les dalles pullulaient des plaques de mousse jaunie, une dizaine de voitures, de la plus belle, une Jaguar, à la plus modeste, une antique 4 L cabossée et déglinguée. Détail frappant : les persiennes métalliques de la maison étaient closes, toutes, sans exception. Martial vérifia une nouvelle fois que ce pavillon mal foutu correspondait bien à l'adresse indiquée sur le billet froissé. Le zi vidéo jeté à la hâte sur le papier se référait sans aucun doute possible au ziv de la discrète plaque de cuivre scellée sur le poteau de la grille.

Il jeta un coup d'œil devant, puis derrière lui. Tourna lentement la poignée de la grille : elle n'était pas fermée à clé. Elle s'ouvrit en grinçant légèrement. Le disque pourpre du soleil se noyait dans les cimes des conifères et arrosait de rouille les reliefs du parc.

Martial risqua quelques pas sur l'allée centrale. Le crissement de ses semelles sur le gravier blanc lui cingla les oreilles comme une série d'explosions de mines. Mais le silence, un silence hostile, persistait à figer le pavillon et ses environs. Il poursuivit sa lente progression, cœur à triple battant, peau frissonnante malgré la chaleur orageuse de cette fin de journée. L'envol d'un oiseau maladroit s'empêtrant les ailes dans les branches d'un sapin le fit tressaillir.

Il arriva sans autre encombre qu'un rythme cardiaque frapadingue au pied du perron. Gravit les quelques marches fendillées de l'escalier en fer à cheval.

L'impression d'abandon, de désertion, contrastait fortement avec l'insolite concentration de bagnoles.

Souffle court, prenant son courage à deux mains, n'ayant plus la force de toute façon de prendre ses deux jambes à son cou, Martial entrebâilla la porte d'entrée en bois massif, puis, se jetant à cœur perdu dans une probable mare d'emmerdements, se glissa à l'intérieur de la maison. Il eut la sensation, dans un premier temps, de plonger dans un trou noir. Il ne voyait strictement rien. Il entendait en revanche des bruits étouffés, des remous de voix et d'agitation provenant des étages supérieurs. Ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et

distinguèrent un double large escalier montant de chaque côté du vestibule et se rejoignant à l'étage sur une avancée palière bordée par une balustrade.

Une voix masculine, énervée, retentit :

« Merde ! Vos gueules ! Ho, vos gueules, Marco est prêt ! On y va ! Vos gueules ! »

Les remous de voix et d'agitation s'estompèrent. Martial emprunta la partie d'escalier située sur sa gauche mais les craquements du bois sous ses pieds éclatèrent comme des bombes dans le silence impulsé et l'obligèrent à interrompre sa progression.

La voix furieuse s'éleva une deuxième fois :

« Et merde ! Alors, Marco qu'est-ce que tu fous ?

Merde de merde, ça recommence ! Bordel de bordel ! T'es vraiment chiant, j'te jure ! »

Le brouhaha confus qui suivit le florilège imprécatoire permit à Martial d'achever son escalade en toute impunité. À l'étage, il faillit se prendre les pieds dans un écheveau de fils électriques posé sur le parquet. Il buta sur une grande malle en fer, se rattrapa comme il put à la rambarde, renversa dans le mouvement un trépied métallique, se retrouva presque assis sur un amoncellement de tasses en carton vides jonchant une table basse.

À cet instant, une porte s'arracha pratiquement de ses gonds, libérant un flot de lumière brutale, livrant passage à un homme entièrement nu, furieux, qui bouscula Martial sans ménagement et s'engouffra rageusement dans une seconde pièce sans un regard pour l'intrus affalé sur les tasses vides.

Puis, un autre homme, la cinquantaine séduisante, grisonnante, tout de jean et de cuir vêtu, façon cow-boy, sortit à son tour sur le palier.

Cow-boy : variante américaine et nettement plus cinématographique que garçon vacher.

« Marco ! Marco ! »

Apercevant Martial :

« Qu'est-ce que vous faites là, vous ! »

Improviser, Martial, en vitesse :

« Heu, je suis un ami de Laurence...

— Lolo ?

— Oui, c'est ça, Lolo...

— Ha bon, dit le cow-boy, séduisant certes mais dont la molle brioche marquait une forte propension à retomber sur la large ceinture cloutée. Ho ! Vous autres ! »

Une voix grave venant du flot de lumière.

« Ouais ?

— Faites la prise avec Jacques, Stan et Lolo, Okeeeïe ? Bon, vous, vous pouvez entrer mais pas de bruit, Okeeeïeee ? Faut qu'j'aille voir cet enfoiré d'Marco. Il arrive à rien, aujourd'hui. Heureusement qu'j'ai les deux blacks sous la main ! »

Le don Juan ventripotent fila donc sur les traces du dénommé Marco. Martial longea le bout de couloir, se faufila entre les fils suspendus et le matériel divers. À

l'intérieur de la pièce sombre, deux projecteurs puissants traquaient un gigantesque lit rond. Sous les faisceaux de lumière, tapies dans la pénombre, deux caméras, striées de points rougeoyants, ronronnaient comme des chattes.

Des types frappés de paralysie rivaient leurs regards sur l'écran d'un moniteur posé sur une chaise.

Sur le lit, deux hommes, deux Noirs, et une femme, une Blanche. Une jeune fille plus exactement. Tous les trois nus et entremêlés. Les corps noirs, musculeux, noueux et le corps blanc, fin, à la limite de la maigreur.

Les deux Noirs arboraient de superbes matraques en bas du ventre, des pieux luisants, épais, vibrants. La bouche de la jeune fille se dilatait démesurément pour tenter d'en avaler un tandis que l'autre s'approchait dangereusement de ses fesses écartelées par des mains puissantes. Au moment où la lame sombre allait fendre la chair offerte, Martial réalisa soudain que la jeune fille nue et à quatre pattes sur ce lit était sa propre fille. Cette gamine brune, sur le point d'être prise par deux monstrueuses matraques, filmée par deux caméras, sous les regards impavides d'une dizaine de types, était Laurence Bonneteau, la dernière née de la tribu encore mineure et sous l'entière responsabilité de ses géniteurs. Alors, venu des profondeurs de sa paternité, un cri désespéré jaillit hors de la gorge de Martial :

« Arrêtez ! Arrêtez ! »

Remue-ménage dans les recoins sombres de la pièce et arrêt des hostilités sur le lit. La bouche luisante et douloureuse d'une Laurence soudain nerveuse anxieuse avait immédiatement recraché son bout de matraque. Les Noirs ouvraient de grands yeux ahuris. Les types, pétrifiés cinq secondes plus tôt, s'excitaient maintenant comme des guêpes prises dans un bocal et se précipitant aveuglément contre les parois de verre.

« Coupez ! Coupez ! » vitupéra la voix grave.

Les caméras se turent, le moniteur se figea dans la grisaille, les projecteurs s'éteignirent, les néons des plafonniers s'emplirent de lumière chaotique, zébrant la pièce d'éclairs aveuglants et concourant à renforcer l'impression de bouleversement cataclysmique.

Déjà, deux types se précipitaient sur le fauteur de troubles, colère à la face et aux poings.

« Qui êtes-vous ? Quesssssseque vous faites là ?

— Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Le cinquantenaire cuir et jean était de retour main sur l'épaule de Marco, toujours nu, mais exhibant fièrement à présent un sceptre parfaitement roide et anguleux.

« C'est c'type là qui nous a foutu la merde pendant la prise ! »

Laurence, debout sur le lit, tétanisée, avait tout de suite identifié l'empêcheur de filmer en rond. Dans sa tête ça tournait à la débâcle. Elle regardait, comme dans un cauchemar, son paternel se faire molester par une meute de gusses en furie, dont deux Noirs et un Blanc nus, qui donnaient l'impression de vouloir utiliser leurs gourdins naturels pour frapper l'intrus et lui faire payer chèrement le manque à jouir généré par son intempestive intervention.

« Alors, qu'est-ce que tu branles ici, hein ? »

Marco le ragaillardi n'était pas le dernier à crier haro sur ce salopard de baudet qui l'avait empêché de montrer à tout le monde que sa défaillance précédente n'avait été qu'un accident de parcours, une anecdote dans sa brillante carrière de bandeur vidéo pornographique. Martial recula et se retrouva bientôt sur le palier coincé contre la balustrade.

« Je suis... je suis le père de Laurence », s'écria-t-il soudain excédé par les imprécations et les bourrades de ses assaillants.

Le cinquantenaire calma sa milice d'un geste du bras.

« Et alors ? »

— Et alors, Laurence est mineure.

— Mineure mais... »

Le grison se retourna vers un trentenaire chauve et triste comme un mois sans pommes de terre au beurre.

« Heeeeïïïï, Jean-Pierre, tu ne m'avais pas dit qu'elle était majeure ? »

Le susdit Jean-Pierre déglutit quatre fois de suite et desserra le col de sa chemise à carreaux péquenot.

« Heu, ben ouais, elle... elle est majeure

— Est-ce que t'as vérifiiiiéééé au moins ? »

La pomme d'Adam de Jean-Pierre joua au yo-yo pendant d'interminables secondes, puis, comme il ne disposait plus de réserve salivaire, il avala dix mètres cubes d'air vicié.

« Heu, ben non... j'ai... heu... j'pensais que... C'est ce qu'elle m'avait dit... »

Les traits du cinquantenaire se liquéfèrent et le velours de ses yeux se transforma en un tissu rêche.

« Putain de bordel de merde ! J'ai pas dit mille fois de vérifier ? J'l'ai pas dit ? »

La voix du chauve n'était plus qu'un tout petit filet gargouillant.

« Ben ouais... »

— Bordel de bordel ! Pourquoi est-ce que t'as pas vérifiiiié ?

— J'pensais... »

Durant ces échanges verbaux de la plus haute teneur philosophique, les matraques des crs bandeurs avaient baissé leur garde et auraient réussi, tout au plus, dans l'état actuel de leur tension, à battre un fromage blanc.

« Faut pas penser ! Faut faire ce que j'dis ! Bordel, c'est pourtant simple, non ? Faire ce que je dis ! Et quand j'dis qu'il faut vérifiiiiier, il faut vérifiiiiier ! »

Sa voix naviguait dans les suraigus, se répercutait dans tous les recoins de la baraque, faisait trembler à la fois sa molle brioche, les lustres et ledit Jean-Pierre.

« Putain de bordel de merde ! J'veux pas d'emmerdes ! J'peux pas avoir d'emmerdes ! J'ai pas le droit d'avoir des emmerdes ! C'est pourtant clair, non ? Pas d'emmerdes avec des mineures ! »

Laurence était toujours statufiée sur le lit, déconnectée, incapable de penser, d'agir. Un légume congelé.

Le cinquantenaire laissa le dénommé Jean-Pierre à ses mornes turpitudes et

s'adressa à Martial :

« Monsieur, nous ne savions pas que votre fille était mineure. Ce connard m'avait certifié qu'elle était majeure et donc, heu, j'espère que... Enfin, c'est elle qui nous a abusés sur son âge, vous comprenez ? Vous pensez bien que, sinon... »

Martial se redressa et, balayant ses émotions, s'injecta mentalement une overdose d'assurance. La colère maladive, la réaction paniquée de son interlocuteur lui suggéraient d'abandonner sa position défensive et d'opter pour une conduite offensive.

« Vous avez beaucoup tourné avec elle ?

— Non, non... C'est-à-dire... un peu.

— Qu'est-ce que vous appelez un peu ?

— Quatre... cinq fois... tout au plus. Hein, Marco, c'est à peu près ça ? »

Le bandeur s'empressa de confirmer :

« Oui... Cinq... six... Ouais, c'est ça : cinq six scènes, pas plus... mais on ne savait pas que... »

Le cow-boy reprit la parole, mielleux, cauteleux :

« Bon écoutez : c'qu'on peut faire, c'est... vous proposer un petit dédommagement et heu, on n'évente pas l'affaire, ok ? Venez avec moi. Jean-Pierre va dire à Laurence de se rhabiller. Dis-lui aussi que la comédie est finie !

— J'y vais, j'y vais... »

Soulagé de s'en tirer à bon compte, le chauve s'arracha, en trois bonds, hors du palier tandis que le grisonnant cinquantenaire entraînait le quasi-quinquagénaire à l'écart dans la pièce exigüe, sombre, vide de tout meuble, où Marco était allé se régénérer quelques instants plus tôt.

« Qu'est-ce qui me dit que votre fille est vraiment mineure ? Qu'il ne s'agit pas d'un coup monté ? »

Un mince trait de lumière rougeâtre, fusant au travers d'une persienne délabrée, paraît les traits du vidéaste d'une aura démoniaque. Martial le dévisagea froidement et dit calmement :

« Vous pouvez toujours prendre le risque.

— Oui, oui, bien sûr. Bon écoutez, je vous crois. C'est, euh, un malheureux concours de circonstances et croyez bien que je vais virer ce crétin de Jean-Pierre. Mais quoi qu'il en soit je vous propose vingt mille balles pour que... eh bien, pour que vous n'alliez rien raconter de tout cela... »

Martial ouvrit de grands yeux étonnés.

« Vingt... vingt mille francs ? »

Cette somme représentait, pour l'humble gratteur de papier qu'il avait toujours été, entre trois et quatre mois de salaire. Ahurissement, fruit de toutes ces décennies de modestie appliquée, que l'autre s'ingénia à interpréter de façon totalement erronée.

« Cinquante si vous voulez. En espèces évidemment... »

Ce marchandage à propos de sa fille était bien sûr sordide et le clone père Bonneteau se surprenait lui-même à garder tout son calme, toute sa lucidité. Pourtant, la scène dont Laurence avait été l'actrice principale et lui, le spectateur

horrifié, l'avait profondément blessé. Il aurait dû, en digne père, foutre son poing sur la gueule du minable et vieux bellâtre qui tentait misérablement de monnayer son silence mais, d'une part, les réactions prescrites dans ce genre de circonstances ne s'appliquaient plus forcément à lui, d'autre part, il y avait sûrement beaucoup mieux à tirer de la trouille palpable de son interlocuteur.

Or donc, nonobstant l'honneur familial bafoué, il déclara :

« Cent mille. Cent mille, ou je lâche tout aux flics. Cent mille, tout de suite et la ou les bobines de ce que vous avez tourné avec Laurence. Et je vous préviens, je surveillerai de près toutes les sorties de vos cassettes vidéo. »

Le pornographe bredouilla :

« C'est que... je... je n'ai pas cette somme sur moi... »

— Débrouillez-vous mon vieux, fit Martial sèchement. Je vous laisse une heure. »

Puis, sans laisser à son interlocuteur le temps de reprendre ses esprits, il tourna les talons et regagna la pièce du tournage où les assistants démontraient et remballaient silencieusement le matériel.

Laurence, les deux Noirs et Marco finissaient de se rhabiller. Elle évitait de croiser le regard de son père, se réfugiant sous la tente de fortune formée par ses frusques et la masse mouvante de ses cheveux rebelles. Il pensa qu'il n'avait jamais rien compris à sa fille. Il l'avait toujours crue, en clone candide et bouché, enfant et vierge. Comment aurait-il pu la comprendre puisqu'il n'avait jamais rien compris à lui-même ?

Il entendit le miaulement aigu d'un moteur, un crissement de pneu sur le gravier.

Il se dit qu'il aurait dû exiger deux cent mille.

Cinq cent mille.

Que ses réflexes étaient encore taillés dans la petitesse, dans l'exiguïté, dans la pauvreté. Qu'on ne se débarrasse pas facilement de ses vêtements de clone. Qu'en cet instant, il aimait sa fille comme il ne l'avait jamais aimée. Il avait fallu qu'il la surprît nue, avilie, vendue, pour qu'il l'acceptât sans conditions, pour qu'il reconnût, comme vraiment sienne, comme une excroissance bénie de sa propre chair, comme une autre lui-même, cette petite chose brune et tremblante qui camouflait sa maigreur malade dans des nippes beaucoup trop grandes pour elle.

Pour l'anecdote, c'était la seconde des deux femmes de la tribu Bonneteau qu'il prenait en flagrant délit d'enfilage frauduleux. Cette journée avait été décidément fertile en émotions, rebondissements, coups de théâtre et autres originalités.

Une journée en rut majeur.

Il avait suffi qu'il se détournât quelques heures de son devoir de chat gratte-papier obstiné pour découvrir que les souris dansaient pendant ses absences, avec, pour cavaliers, un colonel, un duo de Noirs, un bandeur en panne et d'autres non identifiés à ce jour. En se déplaçant sur la diagonale de son existence, le clone s'était ouvert de nouveaux angles.

Le panorama élargi offrait à sa vue de l'inattendu, de l'insolite. Il avait surpris

ses proches, ses proches le surprenaient. Il s'était créé une vie autre, seconde, à l'ombre de ses habitudes, à l'image de son renoncement. Madame le trompait et probablement l'avait-elle toujours trompé. Laurence trompait Madame Monsieur, Monsieur se trompait lui-même. Quant aux garçons, nul n'aurait pu dire de quoi ils étaient capables, en dehors des obligatoires heures de présence familiale, dont l'argent de poche, la bouffe et la lessive constituaient sans doute la motivation principale, mais ils se débrouillaient certainement pour commettre, eux aussi, ces menues tromperies qui font et défont les atomes familiaux, les molécules nationales et toute la chimie humaine.

Laurence s'approcha timidement de lui, visage penché sur le côté, yeux en biais. Les deux Noirs et Marco s'éclipsèrent sans demander leur reste et rejoignirent les autres éparpillés dans les allées du parc.

Martial sourit discrètement à sa fille, sur les joues hâves de laquelle coulaient deux sillons ruisselants bordés de rives noires, les alluvions de maquillage drainées par le torrent de larmes.

C'était la première fois depuis bien longtemps qu'il la voyait ainsi pleurer.

Il eut lui-même envie de pleurer et, alors qu'il avait toujours mis un point d'honneur à combattre ses montées larmoyantes, habitude sottement imprimée dans les circuits virils, il se laissa submerger par l'averse à la fois amère et douce. Père et fille, face à face, pleurèrent à chaudes larmes, en silence, pendant dix bonnes minutes. Ils osaient enfin se purger de leur trop-plein d'émotions, de l'accumulation des sentiments non exprimés.

Laurence tenta de parler entre deux sanglots :

« Pa... pa... Je... je... »

Martial la prit dans ses bras, un geste auquel il aspirait de toute son âme. Elle s'abandonna sur son épaule.

« Ne t'inquiète pas, on en parlera plus tard. Ne t'inquiète pas... »

Ils restèrent blottis l'un contre l'autre pendant un temps qu'ils auraient été bien incapables de mesurer, jusqu'à ce que le grondement rageur d'un moteur ne vînt les tirer de leur étreinte.

Chapitre 11

C'était la deuxième femme qu'il invitait de sa vie au restaurant.

Elle n'était pas tout à fait femme.

Elle était blanche et brune, sortait d'un tournage de film porno. Accessoirement, c'était sa propre fille.

Le restaurant : terme impropre, malpropre même, pour désigner l'espèce de gourbi dans lequel Martial et Laurence avaient échoué. Une brasserie bar tabac bruyante, intoxiquée, plastifiée, pourvue d'un patron qui n'avait rien d'un saint, d'une patronne enceinte et d'un serveur rubicond, grassouillet et verruqueux. Une oasis de perfusion réanimatoire au beau milieu de la lugubre toundra ville nouvelle.

Un billard électronique malmené par trois blousonnés acnéiques cinglait l'air enfumé d'éclairs poussifs et de cliquetis ferrailleurs. Un antique jeu de balle au pied de table aspirait la vitalité débordante de quatre cravatés en goguette : des clones représentants fortement anisés traînant des sabots, reculant jusqu'aux frontières du vraisemblable l'heure fatidique de rentrer à la maison et de se plier à la discipline domestique.

Billard électronique et jeu de balle au pied de table : plus connu sous les dénominations populaires et respectives de flipper et baby-foot. Exigent de grandes quantités de monnaie et de non moins grandes qualités de maîtrise ès glandouilles.

Diverses familles d'apéritifs se côtoyaient en bonne intelligence sur le zinc, à l'étroit dans des verres que des mains salissaient avec rapacité pour les entrechoquer et en porter les bords arrondis à des bouches déjà saturées en effluves alcoolisés.

Le serveur rubicond et verruqueux – est-il vraiment nécessaire de rappeler son état de délabrement grasseux et de jeter en pâture au lecteur, en outre, son alopécie galopante et le déchaussement dramatique de ses dents jaunâtres ? – avait casé d'autorité Martial et sa fille de chaque côté d'une table minuscule, une sorte de tabouret rehaussé sous lequel les jambes ne se déplaient qu'en faisant preuve de la plus sordide des avarices spatiales. Ils étaient bel et bien coincés contre la vitrine, là où le moindre mouvement demandait une attention, une concentration telle qu'ils avaient opté en désespoir de cause pour la tétanie volontaire. Éparpillés sur la mer des tables tabourets, les autres clients n'étaient guère mieux lotis sur le plan de l'espace vital. Le tout donnait une vague impression de scène biblique de pêcheurs figés en statues de sel par le regard torve du serveur éternel.

Martial avait soigneusement posé, sur le radiateur qu'embrassait un de ses genoux, le sac plastique remis par le vidéaste. Un sac plus précieux que ne l'indiquaient ses anses déchirées et les misérables ficelles qui le maintenaient en

un seul morceau puisqu'il contenait en toute simplicité deux cents billets de cinq cents francs, soit la somme de cent mille francs. Le pornographe s'était discrètement acquitté de sa part de marché avec une résignation forcée frisant l'implosion cervicale. Martial, tout surpris d'empocher un pécule représentant seize ou dix-sept mois de travail, n'avait même pas pris la précaution de vérifier le contenu du sac. Quant à Laurence, elle n'avait pas eu la curiosité de savoir ce que dissimulait cette poche jaune et brillante.

Elle tripotait son paquet de cigarettes. Elle n'en proposa pas à son géniteur, l'ayant toujours classé dans la catégorie perverse des non-fumeurs. Aussi fut-elle très étonnée de l'entendre dire :

« Je peux te prendre une cigarette ?

— Euh, ben oui, si tu veux... »

Or donc, elle tendit le paquet et Martial saisit un petit tuyau de papier blanc, le coinça entre ses lèvres et en plongea l'extrémité dans la flamme bleutée du briquet. La première taffe lui arracha la gorge, une partie de la tête, les deux poumons et lui scia les jambes. Il s'en tira par quelques toussotements, raclements, barrissements, maîtrisés au prix d'un effort surhumain de stoïcisme appliqué, des sensations douloureuses qui lui rappelèrent sa première tentative d'approvisionnement du tabac. Cela s'était passé, ô inconscience, dans la grange de la ferme familiale. Son initiateur, un garçon d'une ferme voisine, un tout petit mec à l'autoritarisme inversement proportionnel à la taille, avait conduit, avec la gravité d'usage, le rituel qui, au même titre que la première fille à qui l'on enfournait sa langue dans la bouche, la première fille à qui l'on glissait sa main dans le soutien-gorge, la première fille à qui l'on plantait son soc dans le sillon, la première cuite et l'armée, constituait un des passages obligés pour accéder au statut mythique d'homme à part entière. Le seul miracle de cette initiation, c'était qu'il n'avait pas réussi à mettre le feu au pailler. Quant aux autres rituels, Martial les avait accomplis tous en même temps ; au sortir de l'armée, une année prodigieusement inintéressante abandonnée dans le Jura profond. Il s'était cuité, avait embrassé, peloté et baisé sa première fille, laquelle avait poussé la liturgie jusqu'à devenir sa femme, son unique prêtresse en la matière, avant que le chemin de croix sexuel du disciple mari ne coupe la rue Saint-Denis de Félicité et l'Afrique miraculeuse de Mamasa.

Laurence, en même temps qu'elle s'environnait de fumée, essayait, à l'aide d'un mouchoir en papier, les sédiments de maquillage déposés par la crue du grand fleuve de larmes provisoirement tari.

Le serveur verruqueux accoudé au bar les observait du milieu de l'œil torve, intrigué visiblement par cet étrange couple. Probablement envieux du quasi-quinquagénaire gris qui se tapait vraisemblablement la petite fraîcheur brune.

« Je... je croyais que tu fumais pas, lança Laurence pressée de briser la digue de silence érigée entre eux.

— En principe non, mais bon, ce soir, j'en ai envie », répondit Martial en grimaçant.

Pour bien démontrer cette envie, il tentait d'adopter l'assurance

comportementale du fumeur régulier et d'endurer philosophiquement l'agression de la nicotine et des agents de texture dans ses poumons.

Laurence hésita.

« Comment ça se fait que tu... T'avais pas de travail aujourd'hui ?

— Si, si. Mais, heu, je n'ai pas eu envie d'aller au boulot aujourd'hui. Je... je suis rentré en début d'après-midi. »

N'ayant encore jamais eu l'occasion de confesser ses prouesses galantes à sa progéniture, ne sachant pas sur quel terrain il s'aventurerait, ni de quelle manière serait reçue l'information, il préféra occulter ses corps à corps avec Félicité et Mamasa.

« Et t'as pas vu maman ? »

Martial ne put s'empêcher de sourire :

« Ha ça, pour la voir, je l'ai vue !

— Et alors ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'elle a dit ? »

Il découvrait la toute-puissance du pôle maternel, ce magnétisme souterrain qui les attirait, ses enfants et lui, comme la merde les mouches. Vers lequel ils éprouvaient toujours le besoin de se tourner, référence suprême, Mecque obligée. L'assentiment de Madame était, selon, une promesse de paix ou une déclaration de guerre. Les garçons et lui s'en étaient accommodés par la soumission, Laurence par la révolte, mais, que ce fut par l'affrontement ou la résignation, leurs réactions procédaient de la même nécessité de s'étalonner. Madame était le mètre étalon de la tribu (et le colonel, l'étalon du mètre étalon). Il se rendait compte, avec un brin d'amertume et une bonne brassée d'autodérision, que la petite question de Laurence, pour anodine qu'elle fût, démontait parfaitement les mécanismes inconscients et absurdes qui régissaient les clones Bonneteau. N'était-ce pas cette faim de référence qui l'avait poussé à venir narguer son épouse, au début de l'après-midi, en lui agitant sous le nez sa bite et ses vêtements tout neufs ? La démarche n'avait pas été couronnée de succès, le canon du colonel ayant considérablement changé le cours des choses, mais elle avait eu pour origine cette nécessité malsaine de se frotter, de se comparer, de se tester. Jeu infernal de balançoire mentale dont il fallait, après la mutinerie du matin, s'éjecter d'urgence. De la même manière qu'il avait brusquement quitté le siège de la balançoire sur laquelle il jouait depuis dix-huit ans avec Monsieur Albert, lequel était tombé de tellement haut qu'il s'était certainement fait très mal au cul. Probablement qu'un partenaire ainsi déchu cherchait aussitôt un autre volontaire pour occuper le siège vacant et poursuivre le jeu. Probablement que quelqu'un d'autre – Qui ? Germaine, Zanine, les commerciaux, les magasiniers ? – avait trinqué à sa place, ce matin, à Cobal-on-emballe.

Un regain d'intérêt pour ce père, cette potiche masculine bêtement plantée dans son décor quotidien, frôlait les traits tendus de Laurence. Martial se risqua à son tour :

« Et toi, pourquoi est-ce que tu... Enfin, que tu...

— Tournes dans un film porno, c'est ça ? » coupa-t-elle avec une pointe

d'agressivité.

Alentour, des têtes et des yeux se levèrent en leur direction.

« Ben oui, c'est ça.

— J'avais besoin de fric. »

Il y avait un immense désespoir dans ses yeux noirs de nouveau embués.

« Pourquoi ? »

Elle baissa la tête.

Le serveur rubicond en profita pour leur fourrer sournoisement les entrées sous le nez, tomates en salade pour Laurence, œufs mayonnaise pour Martial, les deux seules entrées disponibles, d'ailleurs, sur une carte principalement fournie en auréoles huileuses.

« Pourrrr qui l'œuf mayooo ? Pourrr monsieur ? Ch'suppose alors qu'les tomates, ccc'est pour la pttite dame ? »

Comme les clients ne montraient aucun enthousiasme excessif pour son humour, aussi relevé que l'insipide vinaigrette dans laquelle se noyaient les cinq tranches de tomate, il s'en alla, vexé, torturer ses verrues à l'extrémité du bar.

Sous la table, Laurence releva une manche de son chemisier noir, puis, brusquement, elle tendit son bras dénudé en direction de son père. De petits cratères rouges striaient la peau tendre de la saignée.

« Tu sais ce que c'est, ça ? »

Sa voix charriait le malheur. Un brouillon de terrible compréhension se forma dans la tête de Martial.

« J'me pique ! T'entends ? Je-me-pique ! »

Ses yeux, sa bouche, sa gorge écumaient de défi. L'énormité de l'aveu générerait, exigeait, une forte prouesse de fièvre provocatrice.

Le cœur de Martial se serra, seul organe capable de réagir sur l'instant. Immobilité glacée que mit à profit Laurence pour vider son sac :

« J'me drogue, si tu préfères ! Depuis huit mois. Ça coûte beaucoup de fric. Ils m'ont proposé une brique pour ce tournage. Avec ça j'pouvais voir venir pendant quelque temps. C'était ça ou dealer. En revendre quoi. »

En même temps que les remous torrentiels des mots, les larmes coulaient à nouveau, sillonnaient les joues, escaladaient le menton, retombaient en flaques sur la nappe en papier.

« J'ai voulu m'arrêter, j'te jure. Mais j'ai pas réussi. J'ai voulu me tuer. Me tuer ! »

Elle parlait de plus en plus fort. Les regards des statues de sel convergeaient vers elle et décochaient leurs flèches de courroux, de dédain ou de surprise.

« C'est Jean-Pierre, l'assistant de Chaigneau, le réalisateur qui me fournissait. C'est un copain à lui qui m'en a proposé pour la première fois. J'en avais marre, marre de tout. Marre. Et maintenant, j'suis accro ! Foutue ! »

Toute la brasserie s'était transformée en mine de sel. Les cravatés du baby-foot, les blousonnés du flipper, les apéritivés, le patron, la patronne, le serveur, les mal attablés, tous se délectaient de la confession vérité de la mignonne brunette qui leur jetait sans pudeur ses morceaux de détresse, tous avec cette indiscretion

morbide qui refoule la compassion chez les contemporains.

Un semblant d'énergie réanima le corps congelé de Martial, mince source se répandant dans son épaule, dans son bras, dans sa main qu'il posa sur le bras de sa fille. Ses doigts encore gourds pressèrent la peau de Laurence et, cette peau, rendue légèrement granuleuse par les cratères et croûtes des piqûres, était merveilleusement douce.

Il ne dit rien, il n'aspirait qu'à absorber le désarroi de sa fille, à faire corps et âme avec elle, à descendre, en sa compagnie, au plus bas de son enfer. Elle sanglotait, front posé à côté de son assiette. Balbutiait des bouts de mots sans suite. Il attendit que l'orage s'apaise. Constatant que la brunette ne les nourrissait plus, les vautours de la détresse vaquèrent à leurs occupations premières : mastication, déglutition, augmentation systématique du taux de cholestérol et d'alcoolémie, conversation, jeu...

Quelqu'un eut même la joyeuse bonne idée de sélectionner une bluette sur la boîte à musique dont le haut-parleur distribua généreusement, en prime du filet de voix, une tonne de parasites accompagnés d'une phalange émolliente de synthétiseurs aseptisés.

L'orage se calma.

Les sanglots devinrent reniflements. Les yeux noirs firent leur réapparition entre deux mèches dingues et brunes. Et ces yeux noirs, larmoyants, rougeoyants, virent, incrédules, un large sourire sur la face paternelle. Ils eurent beau scruter, ils ne décelèrent aucune trace de sévérité, d'opprobre, aucune amorce de jugement.

« Ça va ? » demanda-t-il avec douceur.

Elle acquiesça d'une oscillation de la masse capillaire.

« Tu as faim ? »

Elle secoua la tête avec une moue.

« Bon, moi j'ai faim. Ça ne te dérange pas si je mange ? »

Martial entama donc l'œuf et sa mayonnaise. Les relents de tabac lui empestaient la bouche. L'œuf avait un tragique goût de pourri. Il s'enfila un grand verre d'eau d'une seule traite.

Le public de Laurence guettait du coin de quelque chose, table, œil ou bar, la reprise éventuelle d'une crise, une crise sanglante, violente, de la camée brunette autrement plus réjouissante que les mornes turpitudes de la vie ordinaire.

Martial abandonna l'œuf et repoussa l'assiette.

« Tu aimes tout ça ? »

— Tout ça, quoi ?

— Ces trois choses. Tourner dans des films pornos, la... euh... drogue et la coiffure ? »

Laurence alluma une cigarette et s'abîma un long moment dans la contemplation de la fumée, main sur la tête, penchée sur le côté, mèches en rideaux ajourés.

« T'as d'ces questions, répondit-elle. Pour la coiffure, tu sais c'qu'il en est. J'ai jamais aimé ça et je l'aimerais jamais. Rien à foutre de la coiffure ! Tout c'que j'ai

envie de faire, quand je vois ces bonnes femmes, c'est d'leur couper le cou. D'leur enfoncer la pointe des ciseaux dans la gorge. Juste là. »

Elle avait posé les extrémités de son pouce et de son majeur sur les jugulaires.

« J'te jure, au bout d'un moment, j'pense qu'à ça : la pointe des ciseaux qui s'enfonce dans le cou. Qui fait un petit trou ! Qui charcute là-dedans ! J'pense qu'à les saigner, ces connes.

— Bon, la coiffure, si j'ai bien compris, ça ne te plaît pas, concéda Martial, interloqué par la soudaine éruption de violence de sa fille. C'est un problème qu'on doit pouvoir régler assez facilement.

— Facilement ? Et maman ?

— Pour une fois, si tu veux bien, on se passera de l'avis de ta mère. Et le reste ?

— Les films ?

— Commençons par les films. Tu aimes ça, tourner là-dedans ? »

Laurence écrabouilla la cigarette à demi consumée dans le cendrier publicitaire dont le nom du généreux sponsor, et ce n'était pas le but recherché, disparaissait entièrement sous une montagne de cendres et mégots.

« Ça... ça ne me déplaît pas.

— Tu... tu y prends du plaisir ?

— Ça dépend des mecs.

— Et le sida ? Tu y as pensé ?

— Chaigneau a exigé un test de dépistage pour tout le monde avant le tournage. »

Martial marqua un temps de pause.

« Il y a longtemps que tu...

— ... baisses ? »

Elle mordit le filtre d'une autre cigarette, s'immergea profondément dans la vague de fumée.

« Mon pauvre papa, ça fait déjà quelques années. J'ai commencé à 13 ans. Avec un type qui en avait peut-être 40. Un jour... enfin, un soir, il m'a suivie à la sortie de l'école, il m'a coincée dans une cour d'immeuble en construction, et là, il m'a forcée à...

— À quoi ?

— À le branler. Le pire, c'est que j'ai aimé ça. Lui toucher son gros truc. Avant, j'avais juste vu ceux d'Olivier et de Pat. Ils faisaient semblant de se cacher à l'appartement, mais ils s'arrangeaient toujours pour laisser la porte des chiottes ou de la salle de bain entrouverte. Et ils se branlaient. Ce type, je l'ai revu plusieurs fois, au même endroit. On a fini par faire l'amour. J'savais même pas son nom. J'savais rien de lui. Il m'a fait mal, au début. Puis j'me suis habituée et j'y ai pris du plaisir. Puis un jour, il est pas venu. J'l'ai jamais revu. Après ça, j'en ai connu quelques autres. C'est marrant, toujours des mecs beaucoup plus vieux que moi. Alors, quand Jean-Pierre est venu nous proposer de faire des films, j'ai pensé que c'était aussi bien de gagner du fric avec ça. Ça m'excitait, même d'être matée, de me revoir sur les rushes. En plus, ça me servait à acheter cette merde. Tu vois, t'en découvres des drôles sur ta fille... »

Martial vit qu'elle avait encore envie de se répandre en larmes sur la table tabouret du sinistre troquet. Maintenant qu'elle avait franchi le cap, qu'elle avait démantelé le barrage qui retenait l'eau de ses secrets, elle débitait ses effarantes confidences d'une voix pressée, sans édulcorer, énonçant les faits comme des évidences dans des termes dont la crudité n'était qu'une pâle retranscription de la réalité. L'outrage des mots n'était qu'une copie édulcorée des outrages subis.

Bien qu'il eût encaissé, avec un sentiment d'oppression grandissante, les chocs réitérés provoqués par la confession de Laurence, Martial s'efforça d'adopter le mode badin :

« Bof, tu sais, j'en ai découvert aussi pas mal sur moi aujourd'hui. Sur moi et sur ma femme. C'est la journée qui veut ça. Reste plus que les garçons. Sûrement qu'eux aussi, ils nous préparent une belle surprise. Et... et la drogue ? Tu ne comptes pas t'arrêter ?

— Personne ne veut continuer cette merde, figure-toi ! Personne ! Le problème, c'est que cette merde, elle, veut continuer. Elle te poursuit, elle te bouffe, elle en veut toujours plus. Au début, elle t'aide à passer des moments difficiles. Après, c'est quand elle est pas là qu ça devient difficile. Infernal. La première fois, c'était la bonne mais y a plus jamais de première fois. On plonge, c'est tout. On plonge parce que c'est trop fatigant de rester à la surface. Chaque fois, on s'dit c'est la dernière et y a toujours une autre fois. Ce salopard de Jean-Pierre, c'est lui qui a poussé son copain à nous en refiler, gratos, au début. Il voulait nous tenir pour tourner dans ses films de merde. Putain, y avait pas besoin d ça, j'l'aurais fait sans ça !

— Et nous, on n'a rien vu, murmura Martial. Rien ! »

Laurence libéra un petit rire aigu, sardonique.

« Parce que vous n'y pensiez pas ! Vous pensiez pas qu ça pourrait venir chez vous, cette saloperie ! Vous pensiez qu tout était en ordre. Que vos gosses étaient casés, apprenaient un bon petit boulot bien pépère et bien chiant. Un p'tit coup de psychologie, coiffure et basta. Pour moi, c'était vraiment fastoche de vous cacher tout ça. »

Le costume du clone paternel était en feu. Le feu brûlait Martial au-delà du supportable. Les braises incendiaires se nichaient dans tous les recoins de son corps tandis que, par un curieux effet de vases communicants, son cœur se rétractait infiniment dans la glace. Si les conclusions de la psy-quelque-chose l'avaient tant vexé, c'est parce qu'elles avaient colporté un mauvais vent de vérité. Elles n'avaient eu, en fait, qu'un seul tort : celui de ne pas l'avoir démasqué plus cruellement, plus rapidement. Martial Bonneteau avait été bien pire qu'un modèle de père absent, un fantoche de père, il avait été un humain absent, une négation d'homme.

Un contre-Je.

Maintenant qu'il ouvrait les yeux sur sa fille, dix-sept ans après sa naissance, il contemplait le naufrage. Elle se noyait dans l'indifférence familiale, se raccrochant, comme elle le pouvait, aux bouts de mâât à la dérive.

« Tu... tu m'en veux pour tout ça ? » demanda-t-elle, timidement, intriguée

par la soudaine expression de tristesse sur les traits de son père.

Le serveur verruqueux apportait les plats, plus rouge, chaud et gras que jamais.

« Fini, m'sssieur ddddam' ? Les entrées ? »

— Votre œuf, il était complètement pourri, fit sèchement Martial. Et ces tomates, vous avez vu ? Rempportez vos cochonneries et donnez-moi immédiatement la note. »

Le serveur avala sa langue de dépit, remballa son obséquiosité, ses assiettes fumantes, ses verrues, et tourna les talons sans piper mot, froissé qu'on puisse douter des vertus culinaires de la maison, de la fraîcheur des produits et de l'humour du personnel.

Une fleur de sourire s'épanouit sur le visage de Laurence qui n'avait jamais vu son père, ce prosélyte de l'anonymat à outrance, agir de la sorte.

« On va aller ailleurs, proposa Martial. Ce n'est pas dans ce boui-boui qu'on va fêter ça ! Qu'est-ce que tu en penses ? »

— Fêter quoi ?

— Le fait que c'est la première fois que je me rends vraiment compte que je t'aime. »

Les yeux de Laurence accrochèrent une perle de lumière.

« Mais, et maman ? Elle va... »

— Tu sais ce que nous allons faire Laurence ? Nous allons oublier maman, tous les autres et nous occuper de nous. Uniquement de nous ! »

Chapitre 12

1 h 30 du matin.

Martial se débattait farouchement avec la doublure de sa veste dans laquelle les clés de l'appartement avaient glissé, la couture s'étant relâchée à l'intérieur de la poche.

Deux fois déjà que la minuterie s'était assoupie, plongeant le palier dans une nuit sinistre où les seules étoiles étaient les veilleuses des interrupteurs.

Le fait que Martial fût un peu plus champagnisé que de raison ne concourrait guère à la précision de ses gestes. La demi-bouteille de vin à bulles, pour lui qui buvait uniquement à l'occasion des grandes occasions, avait sérieusement embrouillé l'écheveau complexe des connexions nerveuses reliant ses hémisphères cérébraux.

Grandes occasions : au fond de ces deux termes (r)accolés devrait probablement moisir un arrière-goût d'exceptionnel. Mais la vision clonesque circonscrit en général la grande occasion à un quelconque rassemblement familial, voire corporatiste, au cours duquel le petit, le mesquin, le misérable, le gras et l'ennui s'évalent complaisamment sur les physionomies, les tables et les murs.

Laurence, qui avait absorbé l'autre moitié du litre, tenait en comparaison beaucoup mieux la distance.

C'est elle d'ailleurs qui, traversée par une intuition fulgurante, eut l'idée de pousser la porte et de constater qu'elle n'était pas fermée à clé.

« Hon, hon, on doit nous attendre, là-dedans, s'exclama-t-elle. Bon on y va ? »

Martial, dignité partiellement retrouvée, cala le sac plastique sous son bras, tenta de se remettre en mémoire la notion de la ligne droite, franchit sur les talons de sa fille le seuil du foyer, doux foyer.

Là-bas au bout du couloir brillait une lumière qui s'échappait par la porte entrouverte du salon, phare couché lançant un message lourd de menaces à l'attention des deux naufragés volontaires de la nuit.

On les attendait en effet.

Une hétéroclite assemblée aux allures de conseil de guerre, une ronde de visages graves, soucieux, responsables, que la lumière crue de l'halogène sculptait dans la matière dramatique.

Autour de Madame, éplorée, robe de chambrisée rose à fleurs vert pomme, figure emblématique, bouffie et centrale du rectangulaire cercle des sages, avaient pris place :

1) Le couple Jaubert. Elle, l'Eulalie, déjà croisée par Martial en début d'après-midi, robe de chambre vert pomme à fleurs roses, face grotesquement accablée où s'incrustait, en filigrane, une énorme envie de dormir. Lui, le Régis, en uniforme de vigile, gros et gras ruminant bleu marine, sourcils fournis froncés, jambe

gauche prise de tremblements frénétiques.

2) Jean Colomine, le cadre moyen englué dans le yaourt, yeux faussement compréhensifs et vraiment sévères derrière les lunettes rondes, émacié, bouche crispée, mâchoires crispées, crâne déplumé et crispé, moustache ridicule et crispée, jogging gris à parements jaunes et mocassins rouges.

3) Le D^r Lézoard, le médecin de famille, costume noir, cravate noire, joues rebondies, nez en pomme blette, yeux en pruneaux, profondément ennuyé, mortifié même, de se retrouver en cet endroit en cette heure indue de la nuit, posé au bout des fesses sur l'atroce canapé en velours de gêne, mû par l'unique espoir de pouvoir fourguer une pleine cargaison de subtiles drogues pharmaceutiques dont il était devenu un des principaux pourvoyeurs sur le marché banlieusard.

4) Enfin, elle, la présumée psy-quelque-chose, serpent mince et glissé dans une robe moutarde toute d'élégance, joli minois auréolé d'un nuage blond et bouclé, yeux bleu constrictor largement ouverts, coudes posés sur ses genoux gainés de soie, menton enfoui dans le creux de ses mains.

Du beau linge, le nec plus ultra en matière de références médicinorelationnelles de la cellule Bonneteau. Madame avait sonné le grand rassemblement, saturé les lignes téléphoniques, organisé l'interminable nuit des longs couteaux familiaux. Le plus drôle de l'affaire, c'est qu'elle avait soigneusement omis d'avertir chacun des sauveteurs qu'il n'aurait pas l'exclusivité du repêchage du mari noyé. Quel que fût son niveau de compétences, chacun s'était empressé d'accourir, pas peu fier d'avoir été choisi, grisé par son importance salvatrice. Évidemment, chaque rédempteur en puissance avait tiré une méchante gueule en constatant que les collègues se bousculaient au portillon. Tout en maudissant, au fond d'eux-mêmes, la grosse pouffiasse qui leur avait joué ce sale tour, ils s'étaient sentis obligés de rester, prisonniers de leur image, de partager en cinq l'indigeste gâteau d'infortune servi par la maîtresse de maison.

Les longues heures d'attente, passées à endurer les jérémiades de la traîtresse d'hôtesse, n'avaient jamais fait que les conforter dans la désagréable impression de s'être embarqués dans une galère.

Or donc, l'Eulalie Jaubert regrettait son lit, le Régis Jaubert regrettait le téléfilm de la 5 avec Tom Selleck et le petit coup tiré à la sauvette avec sa femme, Jean Colomine regrettait son hebdomadaire partie de cartes avec les camarades syndiqués et le petit coup tiré vite fait avec la secrétaire du comité d'entreprise, le D^r Lézoard regrettait sa journalière virée au bois de Boulogne et les petits coups tirés avec les oiseaux nocturnes et brésiliens de rencontre, la psy-quelque-chose regrettait de regretter et se fendait d'un effort louable pour ne pas le regretter.

« Bonsoir tout le monde ! » s'exclama Martial après avoir posé son précieux sac sur le bahut du mélaminé imitation chêne cérusé coincé provisoirement depuis des lustres – il faut dire, son poids ! – contre la cloison de séparation de la cuisine.

Laurence s'était instantanément renfrognée à la vue du comité d'accueil et retirée à l'intérieur d'elle-même, laissant à sa coquille de réflexes conditionnés le soin de s'exprimer à sa place. À la vue de n'importe quelle autorité, de n'importe

quel groupement d'adultes en train de la toiser, elle ne savait qu'abandonner l'espace, se réfugier dans les caves de son âme, là où personne, fût-on psychologue, ne pouvait la débusquer. Ses traits avaient recouvré cet air buté, revêche qui reléguait sa beauté au rang de potentialité inexprimée. Son chemisier noir, bouffant sur son jean délavé, semblait s'être brusquement nourri de l'assombrissement de son âme.

Au second restaurant Martial avait été, par instants, subjugué par sa beauté sauvage, libre, hors des modes et des temps, au point même qu'il en avait été, le champagne aidant, brûlé par des flambées de désir vite réprimées par un reste retors de conscience catholico paternelle.

« D'où que vous venez ? », lança Madame sans préambule.

Les yeux bleu constrictor de la belle psy se couvrirent incontinent d'un léger voile de désaccord formel avec l'agressivité de la méthode employée.

Mal à l'aise, le toubib tortilla ses bonnes fesses sur le velours gênant, l'Eulalie et le Régis plongèrent ensemble leurs regards de bisons réfutés dans le tapis synthétique irano-sino-belge, Jean Colomine concentra dans ses prunelles noires une dose mortelle, guerre mondialiste, de sévérité.

« Eh ben alors, vous pourriez peut-être répondre », insista Madame, au grand dam de la psy qui ne put contenir plus longtemps ses désapprobations et frustrations.

Elle n'était tout de même pas restée à regrets regrettés, pour assister à une banale scène de ménage. Il lui fallait impérativement assaisonner la fadeur de la réunion d'une pincée de piment psy.

« Madame Bonneteau », susurra-t-elle d'une voix étonnamment rauque de phoque.

C'était comme si chaque mot qui sortait de sa bouche sensuelle avait été amoureuxment potelé, puis cuit dans un four intérieur. Madame, donc, se calma, anesthésiée par l'artisanale poterie verbale, sans pouvoir s'empêcher toutefois de grommeler :

« Z'auriez pu téléphoner, tout de même, on s'inquiétait ! »

Le serpent psy prit le contrôle des opérations, déroulant ses anneaux moutarde pour étouffer toute velléité de constatation de l'éléphine :

« Bonsoir, Monsieur Bonneteau. Je ne sais si vous me connaissez. Je suis Johanna Mirtul, psychologue. »

S'il la connaissait ? Et comment ! Qui d'autre que ce reptile blond à voix rauque de phoque l'avait traité en son temps de modèle père absent ?

« Ma femme m'a longuement parlé de vous, répondit-il. Vous lui aviez dit que les problèmes de Laurence étaient dus à l'absence de modèle père et, depuis, il ne se passe pas une seule journée sans qu'elle me remette ça sur le tapis. D'ailleurs, vous n'aviez pas tout à fait tort... »

Le serpent se redressa vivement, prêt à défendre son territoire, le nid chaud et fécond d'où étaient issus les œufs psy :

« Pas tout à fait ?

— Je dois reconnaître qu'il y avait des choses vraies. Si, si. Mais, euh, que nous

vaut l'honneur de votre visite à cette heure indue ? Il se passe quelque chose d'anormal ? »

Madame avec sa subtilité coutumière :

« C'est toi, mon pauvre vieux, qu'est anormal ! »

Sifflement du serpent :

« Madame Bonneteau ! »

Johanna Mirtul, franchement excédée, n'avait pas pris le temps de cuire amoureusement ces deux mots avant de les cracher à la figure de l'hôtesse qui commençait à lui courir vertigineusement sur le haricot psychologique.

« Anormal ? Pourquoi ? »

Intervention crispée de Jean Colomine :

« Ton attitude, Martial, ton attitude... »

— Ouaye, y paraîtrait qu'tu fais n'importe quoi, renchérit Régis Jaubert le Vigile qui, lui, passait deux tiers de son temps à dire n'importe quoi.

— Aussi, quand que j'vous ai vu, c'midi, j'me disais bien qu'y d'vait vous arriver quèque chose de pas normal », intervient l'experte en banalités affligeantes Eulalie Jaubert. Elle chercha immédiatement le regard constrictor de la psy pour obtenir un petit bout d'approbation de cette femme haute en élégance, en savoir et en rédemption.

« Laurence, va te coucher ! glapit Madame.

— Laurence peut rester avec nous si elle en a envie. »

Jean Colomine, dont la crispation virait au totalitarisme hormonal :

« Martial, ça ne la regarde pas !

— Et toi, ça te regarde ? Qu'est-ce que tu fous là, d'abord ?

— C'est ta femme qui nous...

— ... a demandé d'enir, coupa le Régis Jaubert, habitué en tant que vigile professionnel à couper court à toute discussion de plus de trois mots. Comme on est voisins et amis, ben on est v'nus... Avec ces m'sieurs-dames, là...

— Eh bien, maintenant, il ne vous reste plus qu'à repartir, rétorqua Martial avec un brin d'insolence. Comme vous pouvez le constater, je suis vivant, entier et en bonne santé. J'ai simplement invité ma fille Laurence, ici présente, au restaurant et, maintenant, j'ai la ferme intention de me coucher parce que, figurez-vous, je suis crevé. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère. »

Voix flûtée de Johanna Mirtul :

« Monsieur Bonneteau, votre femme s'est simplement inquiétée parce que plusieurs... disons, troubles dans votre comportement lui ont laissé penser que...

— Troubles ?

— Oui, Monsieur Bonneteau, des troubles : vous avez ainsi affirmé à vos collègues de bureau et à votre patron que vous étiez volontairement arrivé en retard, ce matin. Votre patron, pensant que vous aviez besoin de repos, vous a donné un congé d'une semaine et cela, aux alentours de 10 h 30. Vous êtes revenu ici vers 14 h 30, avec des vêtements différents de ceux que vous portiez ce matin. Puis, vous êtes reparti chercher Laurence à la sortie de son cours et, enfin, vous rentrez avec elle à 1 h 30 du matin. Avouez qu'il y a de quoi se poser des

questions, non ? Votre femme a fait logiquement appel à ceux en qui elle a toute confiance, en l'occurrence... euh, nous tous. Comprenez bien, Monsieur Bonneteau, que cette réunion informelle n'est pas un tribunal. Seulement une tentative d'y voir clair... tous ensemble. »

Elle avait trébuché sur le tous ensemble, intimement persuadée qu'elle était en fait, de tous ces obscurs compagnons de devoir, la seule à y voir clair.

Les bulles euphorisantes s'étant dissoutes, Martial n'éprouvait plus à présent qu'une immense fatigue qui préludait certainement à une bonne gueule de bois. Des pointes douloureuses lui lacéraient les yeux et le crâne.

« Si je comprends bien, fit-il d'un ton las, un trouble de comportement, c'est lorsque l'on fait des choses différentes de celles qu'on a l'habitude de vous voir faire ?

— Pas exactement, Monsieur Bonneteau. Ce sont des attitudes qui soulèvent des questions. Des questions auxquelles il faut apporter des réponses. »

À ce point du débat, l'Eulalie Jaubert crut judicieux d'intervenir, d'apporter sa pierre à la reconstruction de l'édifice. C'est qu'elle était, avec Madame, l'un des rares témoins oculaires de la folie supposée de son voisin. Elle se tritura l'aisselle droite. Sa main aux doigts gratteurs se faufila par l'échancrure de la robe de chambre et dévoila le vertigineux décolleté de sa chemise de nuit bleu transparent.

Devant l'exhibition incongrue de ces deux seins blancs et lourds, un mauvais vent de jalousie souffla sur le vigile de mari dont les traits épais s'assombrirent.

Or donc, l'Eulalie aux blancs seins dit :

« Eh ben, c'est vrai ça ! J'me disais, quand j'veus ai vu, c'midi, j'ai trouvé bizarres vos habits. On aurait dit qu'y z'étaient pas à vous. J'me suis dit, il les a volés, ou quoi ? Ça faisait vraiment... euh... bizarre comme effet. »

Son regard candide de bovidé fit le tour de l'équipe de sauvetage pour voir de quelle manière seraient perçues ces paroles pleines de bon sang populaire. Mais le toubib, navré, continuait de s'emmerder ferme, le Régis n'avait qu'une obsession : le resserrement immédiat de l'échancrure de la robe de chambre de l'intervenante, Jean Colomine ne décripait point, la psy expectorait du bout des yeux bleu constrictor l'espèce d'oie stupide qui venait d'ainsi braire. Quant à Madame, elle hochait vaguement son friselis blondasse et quelques-uns de ses multiples mentons.

Seule, Laurence, en retrait, appuyée contre la cloison sous l'estampe japonaise offerte par les Colomine au retour de leur voyage culturel en Grèce, goûtait pleinement son plaisir de spectatrice. L'attitude déroutante et anticonformiste de son père ne pouvait que la réjouir, elle qui s'était toujours située en porte-à-faux, en opposition, en marge.

Ils avaient ri comme des gosses, Martial et elle, au restaurant. Des fous rires en cascade. Ils avaient d'abord semé des graines d'émotion dans les rangs épars des clients et récolté une belle moisson d'hilarité générale pour finir. Plaisanteries, calembours, histoires drôles avaient tout à coup fusé par-dessus les tables. Les serveurs touchés par l'épidémie étaient, à leur tour, entrés dans le jeu. Jusqu'au

patron, un type aux allures de protestant fondamentaliste, constipé et pasteurisé qui, juché sur un tabouret, avait généreusement dévidé son répertoire secret de blagues très salaces.

Les regards flamboyants de son père posés sur elle, où amour paternel et désir s'emmêlaient parfois, l'avaient enveloppée d'une gangue molle et chaude. Elle avait eu la sensation que son corps tout entier avait amorcé une période de fonte des glaces. Elle n'avait éprouvé aucune gêne, simplement l'impression régénératrice que quelqu'un la reconnaissait enfin, la regardait au fond du corps et de l'âme et, malgré la boue déposée par les mornes eaux du désespoir, l'acceptait dans sa globalité sans chercher à la comprimer de force dans un moule réducteur. Pour rien au monde elle n'aurait raté la confrontation entre Martial et les contradicteurs mandatés par Madame. Elle craignait seulement que les autres, les conjurés, ne parviennent à mettre l'ébullition paternelle sur le compte créancier de la folie. Elle redoutait pour lui l'expérience retorse du serpent psy, ce savoir-faire manipulateur, hypnotique, dont elle avait déjà fait les frais. Elle redoutait la pression pousse à la camisole des voisins, amis et néanmoins parfaitement et stupidement salauds. Tout cela, elle le redoutait aussi pour elle : lorsque Martial l'avait interrogée sur ses envies, son avenir, elle avait timidement avoué qu'elle souhaitait devenir comédienne, une vocation qui s'était déclarée sur le tournage du film porno où le plaisir avait davantage consisté en une relation fascinante avec l'objectif, avec la scène (même si cette scène était circonscrite à un lit), que dans les divers rapports sexuels en vigueur, pénétrations, fellations et sodomies sur tous les modes et tous les tons.

Sodomie : anus qui en voient des raides. Obligatoire sur le cul-rriculum vitae d'une actrice X. Laurence n'avait subi qu'une fois l'examen sodomite et ses sphincters avaient tellement souffert qu'elle avait fait en sorte de remettre la deuxième échéance aux calendes grecques.

Grecque : de Grèce, pays où la vindicte populaire envoie généralement les gens tester la pratique sodomite.

Elle avait affirmé qu'ayant exhibé le plus intime de son corps à la caméra fouille-merde, elle pouvait maintenant donner le meilleur de son âme. Et, alors qu'elle s'était attendue aux récriminations parentales d'usage, ce n'est pas sérieux, voyons, ce n'est pas un métier, ça te passera, etc., Martial avait répondu :

« Pas de problème. Tu vois le sac, là ? Il y a là-dedans de quoi te payer largement des cours de comédie.

— D'où il vient ce fric ?

— Du réalisateur. Chaigneau, c'est ça ? Le prix de mon silence. J'ai été con d'ailleurs, j'aurais dû demander plus.

— Pourquoi ? Y a combien ?

— Dix millions. Anciens. Enfin, je pense. Je n'ai pas encore compté. Il y a aussi les bandes des scènes qu'il a tournées avec toi. Enfin, j'espère qu'il les a mises dedans. »

Le culot paternel avait soufflé Laurence. Ils avaient longuement parlé de projets insensés, de rêves de gloire et d'autres folies.

« Et toi, tu vas rester dans ton boulot ?

— Sûrement pas !

— Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

— Je ne sais pas. Pas encore. Contrairement à toi, j'ai une longue fausse route derrière moi. Je suis un peu paumé. Je sais juste ce que je n'ai plus envie de faire. Tu te rends compte ? J'ai perdu quarante-huit ans. C'est long, tu sais, quarante-huit années pendant lesquelles tu ne vis pas. »

Et maintenant, dans ce salon qu'elle exérait, devant les regards constrictor de la psy, sévère de Jean Colomine, endormi du toubib, bovins des Jaubert, elle avait peur que ses châteaux en Espagne ne s'écroulent sur le sable de la raison sociale, elle avait peur que sa mère ne reprenne en main l'attelage familial et ne boucle tout son petit monde dans les noirs cachots de sa tête, peur que le fragile espoir, la flamme vacillante éclairant les ténèbres de son agonie prématurée, ne s'évanouisse à jamais avec la victoire de l'alliance hétéroclite scellée contre son père. Ces masques taillés dans la matière brute et figés comme la mort étaient porteurs de désillusions, annonceurs de lendemains terriblement désenchantés.

Chapitre 13

2 heures du matin.

On s'emmerde ferme, dans le salon des Bonneteau.

« Mais je me rends compte que tu n'as rien offert à nos invités », lança soudain Martial à l'adresse de sa femme.

Ils l'avaient tous pensé : non seulement, leur élépheine d'hôtesse les avait acculés à une promiscuité affligeante mais, en plus, elle avait scandaleusement négligé leurs gosiers et leurs estomacs.

« Alors ? Qu'est-ce que vous voulez boire ? Bière, café, jus de fruit ? »

Le Régis Jaubert bondit sur la proposition, la seule qui lui parût sensée, en cette soirée de cauchemar.

« Bière.

— Je veux bien un café, alors », répondit Johanna Mirtul, qui poussa la hardiesse jusqu'à allumer une cigarette.

Ce que voyant, Laurence en fit autant, bravant l'oukase maternel frappant d'interdiction tabagique tout membre recensé de la tribu.

Le Dr Lézoard profita de la diversion pour lancer :

« Un petit café pour moi aussi et, après, je file. »

Avec un peu de chance, il arriverait à temps au bois de Vincennes. Il lui fallait traverser tout Paris pour aller au bois de Boulogne et, si le bois de Vincennes ne jouissait pas encore de la sulfureuse réputation de son confrère de l'Ouest, il abriterait certainement une occasion inespérée de satisfaire un de ses vices soigneusement cachés. Ce qu'il préférerait, le bon docteur, c'était les couples exhibitionnistes se vautrant dans leurs voitures, tandis que cinq ou six hommes se masturbaient tout autour. Il faisait volontiers partie du groupe des voyeurs, comparant en douce les tailles des queues en cercle avec celle de la sienne qu'il jugeait, à tort, souvent, nettement supérieure à la moyenne. La vue des spermes mélangés barbouillant les vitres lui procurait des sensations vertigineuses. Des spasmes nerveux qui le plongeaient dans un état semi-comateux. À défaut, il dénicherait bien un mâle solitaire à sucer. Après quoi, il regagnerait son lugubre appartement parisien où il se retrouverait face à sa solitude et son profond dégoût de lui-même.

« Eh ben, alors, un café aussi, osa l'Eulalie en levant le doigt.

— Pour moi aussi », parvint à articuler Jean Colomine, desserrant à grand-peine des mâchoires tétanisées par la crispation.

Catastrophée, Madame se rendait compte que, dans sa frénésie organisatrice, elle avait complètement oublié ses devoirs de maîtresse de maison, que c'était le mari prodigue, celui qui était censé avoir perdu le sens des réalités, qui la ramenait sur terre, elle, le parangon de femme terre à terre. Un comble. Elle se mit à gratter furieusement ses bras, son cou, ses jambes et son cuir chevelu.

« Laurence, tu peux t'en occuper ? demanda Martial à sa fille.

— Pas envie ! »

Défi jeté à ce père, dont elle testait immédiatement les effets concrets de la nouvelle rhétorique. Martial apprécia d'un petit sourire complice :

« Elle n'a pas envie. Et moi non plus, figurez-vous ! Y a-t-il quelqu'un qui ait envie de préparer tout ça ? »

Madame, se sentant brusquement très obligée, suspendit ses mouvements désordonnés de grattage, souleva péniblement sa masse d'un quart de centimètre au-dessus du canapé.

« Bon, bon, j'y vais. Pas la peine de proposer quelque chose si on a pas envie. Complètement f...

— Restez ! intervint l'Eulalie. J'veais l'faire, moi. Vous inquiétez donc pas, j'sais où ça s'trouve. »

Or donc, l'Eulalie, pas fâchée de s'extirper du marigot putrescent dans lequel les avait plongés l'amie voisine, se dirigea vers la cuisine.

« On met un peu de musique, proposa Martial.

— J'vous l'disais, il est fou ! hurla Madame, désireuse de corriger au plus vite la mauvaise impression laissée par sa coupable négligence.

— Martial ! rugit Jean Colomine. C'est tout de même pas le moment d'écouter de la musique !

— Ouaye ! C'est trop tard ! approuva le Régis. Les voisins, y s'raient pas contents ! »

Madame mit à profit cette flambée paroxystique pour éclater en sanglots, larmes non point amères mais savantes, destinées à justifier rétrospectivement, par le fait d'un désarroi bien compréhensible, ses manquements à ses obligations de maîtresse femme de maison et à provoquer ainsi un revirement total de l'opinion en sa faveur.

Elle s'abattit contre son voisin de droite, le frêle Colomine, qui ploya dangereusement sous le fardeau. Lunettes en travers du nez, il murmura, compatissant certes, mais surtout à demi asphyxié :

« Allons, allons, reprends-toi !

— Il est fou ! chantait la baleine échouée sur le freluquet. Il veut plus travailler ! Dépense tout notre argent ! Emmène sa fille au restaurant ! Moi, il m'a jamais emmenée ! Qu'est-ce que je vais devenir ? »

Martial s'approcha avec circonspection de l'impressionnante masse tremblante explorée.

« Dis, t'as pas l'impression d'avoir oublié quelque chose, dans tout ça ? Quand je suis revenu, cet après-midi, tu faisais quoi ? »

Barrissement de l'élépheine :

« Quoi ? Sssa rien à voir !

— Ah bon ? Je pensais que cette réunion était motivée par les comportements inhabituels, et j'ai bêtement cru que la petite scène dont j'ai été témoin tout à l'heure correspondait à la définition... »

Régain d'intérêt au sein de l'association des sauveteurs réunis : non seulement

leur sournoise hôtesse les avait soumis à la redoutable épreuve de la communauté imposée, mais elle avait poussé la manipulation jusqu'à édulcorer son préambule dramatique et téléphonique de toute menue faiblesse personnelle qui aurait risqué d'éclairer la situation sous un jour nouveau.

Elle avait su enfiler la parfaite panoplie de victime, taillant du même coup, par le simple jeu de balancier, un somptueux costume de bourreau au mari rebelle.

« On est pas là pour parler d'ça ! On est là pour parler de toi ! Passsque tu d'viens complètement fou, mon pauvre vieux ! Que si ça continue, on va t'enfermer à l'asile ! »

Asile : terme éminemment choquant pour tous les serpents psy. Pourtant, c'est bel et bien dans cet endroit, pompeusement rebaptisé hôpital psy-quelque-chose, qu'on boucle les proies sur lesquelles les yeux des serpents psy n'ont plus aucun pouvoir hypnotique.

« Madame Bonneteau ! s'étrangla la belle Johanna Mirtul, évidemment choquée.

— Bon, euh, il faut que je parte maintenant, glissa le toubib. Tant pis pour le café. Bonsoir madame, monsieur, mesdames, messieurs... »

Empoignant sa mallette, il s'enfuit ventre à terre avant que quelqu'un eût l'idée saugrenue d'en appeler à ses compétences qui, depuis belle lurette, se bornaient purement et simplement à la consultation forcenée de son grand dictionnaire de médicaments en tout genre. Le bon Dr Lézoard se débarrassait de ses clients à la manière du Dr Petiot, à cette différence près qu'il les achevait à petit feu, par ordonnances fréquentes et chargées en produits pharmaceutiques, en pilules, en sirops, en suppositoires, en gélules, en pastilles, en dragées, en piqûres, bref, riches de tout ce qui augmentait, chez le misérable patient, la sensation de s'être déplacé pour quelque chose. Plus il en distribuait, plus ses malades basiques lui en réclamaient. En outre, il savait enrober le tout d'un jargon scientifico-médical rassurant. Il s'évadait sans remords du salon des Bonneteau parce que, en les sacrifiant à ses obsessions nocturnes, il ne faisait qu'alléger un carnet de rendez-vous quelque peu encombré.

« Au revoir, docteur, et merci de vous être déplacé », soupira Madame, désolée que cet homme tant expert en abrutissement de ses contemporains l'abandonnât au bon vouloir de la psy.

Toute bardée de diplômes qu'elle fût, la psy n'entrait pas vraiment dans le cadre doré, officiel, reconnu et assermenté de la médecine. La psy n'était qu'une roue de secours. Un ersatz. Pour preuve, elle ne distribuait pratiquement pas de médicaments. Des conseils, tout au plus. Et les conseils, contrairement à la chimie, concoctée, avec le sens du profit qui les caractérisent, par les laboratoires pharmaceutiques, n'offraient pas la même garantie d'efficacité. Les conseils, personne ne pouvait vous contraindre à les suivre, tandis que les minibombes chimiques, introduites par voie buccale, anale, intraveineuse, dans l'organisme, produisaient exactement les effets annoncés, et les dégâts secondaires occultés. Madame avait pensé qu'une dose massive de tranquillisants, Valium ou autre plaisanterie du même acabit, serait aisément venue à bout de la résistance de son

récalcitrant de mari. Que, par le truchement des neuroleptiques, elle aurait facilement remis le grappin sur le mutiné. Le départ précipité du D^r Lézoard anéantissait cette réjouissante perspective. Pour le moment.

Pour le moment seulement.

L'Eulalie revint avec un plateau où tasses, soucoupes, verres et bouteilles s'entrechoquaient à chacun de ses pas. Elle le posa sur la table basse. Se penchant, elle offrit à la cantonade une vue plongeante sur le décolleté de sa chemise de nuit. Le regard, crispé, de Jean Colomine plongea dans le sillon creusé entre les deux mamelles. En apnée, il atteignit même les larges aréoles roses, les tétons mollassons. À la décharge de Jean Colomine, il faut préciser que sa femme, mince certes, musclée même, bronzée toujours, était plate comme une limande et que la secrétaire du comité d'entreprise, son extra hebdomadaire, possédait de tout petits seins en bourgeons de poire dont ses mains avides faisaient le tour en moins de trois secondes. La concupiscence du cadre moyen n'échappa point à la vigilance du Régis Jaubert qui se contint pour ne pas étripier le faux ami et bastonner son inconsciente de femme.

Or donc, nonobstant ces péripéties mammaires, chacun se servit, touilla, aspira et déglutit à grand renfort de lapements et de chuintements.

Le petit manège entre le vigile, sa femme et Jean Colomine n'avait pas échappé à l'attention de Martial, qui décida, s'offrant un petit extra de plaisir pervers, de jeter de l'huile sur le feu.

« Ta femme a une belle paire de seins, Régis, sacré veinard ! Pas vrai, Jean ? C'est pas toi qui vas me dire le contraire.

— Martial ! Il est fou ! intervint aussitôt Madame. J'vous l'disais bien, il est fou ! »

La bière resta coincée dans la gorge de Régis, l'Eulalie, cramoisie, resserra immédiatement le col de sa robe de chambre sur les protubérances en question, le visage de Jean Colomine se couvrit d'une vilaine couche verdâtre.

Satisfait de son petit effet, Martial ajouta :

« Bon, ben, comme tout le monde est servi, moi, je vais me coucher. Je suis crevé. Bonsoir tout le monde. »

Madame bondit au-dessus de sa tasse :

« Ah non ! Non ! C'est trop facile !

— Madame Bonneteau ! s'ingéra la psy.

— Tu te rends pas compte, Martial, gronda Jean Colomine, ulcéré que le présumé fou eût divulgué son égarement oculaire sur les globes laiteux de l'Eulalie.

— Me rendre compte de quoi ?

— De tes conneries, éructa le cadre moyen.

— De mes conneries ? Mais, mon pauvre vieux, ça fait quarante-huit ans que j'en fais, des conneries ! Et jamais personne n'est venu me conseiller de les arrêter. Mon boulot me fait royalement chier ? Eh bien, moi, Martial Bonneteau, je décide de l'arrêter, je ne baisais plus depuis je ne sais plus combien de temps, eh bien je suis allé tirer un coup avec une pute, j'étais fringué comme un plouc, eh

bien j'ai acheté des nouveaux vêtements, je n'avais jamais vu ma fille, eh bien je suis allé la chercher et l'ai invitée au restaurant, elle n'avait rien à foutre dans la coiffure, eh bien elle fera autre chose, ce qu'elle a envie de faire. Je me sens très bien, quoique fatigué, je suis majeur, vacciné, et j'ai envie de dormir. Où est le problème ?

— Le problème, rétorqua Jean Colomine, c'est que tu as la responsabilité – ce mot, dans sa bouche crispée, sonnait comme un coup de marteau sur une enclume – d'une famille et le devoir – deuxième coup de marteau sur l'enclume – de nourrir cette famille ! Le problème, c'est que tu as un appartement à crédit, une bagnole à crédit, des meubles à crédit, la scolarité de tes gosses et tout le reste sur le dos. Si chacun se mettait à faire n'importe quoi, comme toi, tu imagines un peu le bordel.

— Chacun sa merde, répliqua Martial. Moi, j'ai plus envie d'aller faire le con tous les jours.

— Et elle, hein, qu'est-ce que tu fais d'elle ? »

Jean Colomine désignait la masse de graisse qui lui était tombée sur le râble quelques minutes plus tôt et avec laquelle il maintenait une distance suffisante pour que pareille mésaventure ne se renouvelât point.

« Elle ? Elle se débrouille déjà très bien sans moi. L'armée est là pour égayer sa solitude... »

Phrase absconse qui, pour l'ensemble des conjurés excepté Madame et la psy, signait irrévocablement la folie galopante de Martial.

« L'armée ? Qu'est-ce que l'armée vient faire là-d'dans ? » demanda le Régis, oubliant ses ressentiments.

En tant que vigile, c'est-à-dire gardien de l'ordre et porteur d'uniforme, il se sentait solidaire de ses frères majeurs en uniformité et détestait que quiconque civil osât médire de l'armée ou de la police. Plus encore que quiconque mâle osât loucher sans façon sur les mamelles de sa femme.

« Demande-le-lui. Elle sait très bien de quoi je parle. Et maintenant, salut la compagnie, je vais me coucher. »

Or donc, Martial Bonneteau planta là les invités de Madame et se rendit, sans autre forme de procès, dans le couloir menant aux chambres. Dans l'une d'elles, ses deux autres rejetons ronflaient comme des souches, totalement immunisés à l'atmosphère ambiante.

Alors qu'il ouvrait la porte de la chambre conjugale, Johanna Mirtul l'interpella de l'autre bout du couloir.

« Monsieur Bonneteau ?

— Oui ? »

Elle s'approcha de lui, de sa démarche ondoyante de serpent blond moutarde à pattes.

Le doux froufrou de ses cuisses gainées de soie, ses yeux constrictor largement ouverts, son sourire de sphinx auguraient d'une ultime tentative de ramener la proie rétive dans le giron psy. Laurence, inquiète, déboula sauvagement sur ses talons. La psy était l'ennemi, le scorpion rusé et retors qu'il ne fallait surtout pas

lâcher des yeux, qu'il fallait écraser à coups de talon.

Les mots amoureuxment potelés et cuits glissèrent suavement hors du sourire de Johanna Mirtul :

« Monsieur Bonneteau, votre démarche m'intéresse. Personnellement, je veux dire. Est-ce qu'on pourrait se voir ? En dehors de tout ça, bien entendu.

— Pourquoi ? Vous voulez m'orienter vers la coiffure ? »

Les yeux bleu constrictor se détournèrent et le sourire de sphinx se figea en un rictus.

« J'aimerais vous parler. Simplement vous parler. »

Martial étouffa un bâillement.

La pensée saugrenue et fugitive qu'elle était vraiment belle femme, qu'elle ne portait peut-être pas de culotte, qu'elle avait probablement de belles fesses, qu'il y avait bien mieux à faire avec elle que de s'adonner aux joies du labourage mental, le traversa.

« Plus tard... On verra... Maintenant, je vais dormir. »

Là-dessus, il s'engouffra dans la chambre.

Rassérénée, Laurence s'en retourna rapidement au salon où la réunion galère tournait au naufrage et s'empara discrètement du sac plastique gisant sur le bahut. Elle voulait éviter, à tout prix, que les bouts de film tombent entre les mains de sa mère. Non pas parce qu'elle aurait éprouvé de la honte vis-à-vis de sa génitrice. Au contraire même, Laurence aurait volontiers fourré ses turpitudes pornographiques sous les yeux maternels, par goût de la provocation, pour le simple plaisir de la voir vomir son dégoût horrifié.

Non, mais il y avait l'argent. Les cent mille balles, le prix du silence paternel. Elle irait demain avec son père ouvrir un compte et les déposer à la banque. Il le lui avait promis. Elle tremblait à l'idée que sa prédatrice de mère fondît sur le sac et se servît du prétexte de ces abominations cinématographiques pour lui confisquer ce fric qui lui revenait de droit.

Ce fric qui représentait pour elle l'émancipation, l'indépendance.

L'ultime planche de salut.

Chapitre 14

14 h 15.

Le ventre de l'ainé des boas était plein à craquer.

Agrippé à la barre métallique verticale, tassé contre un couple de touristes nordiques par l'opulente poitrine d'une petite grosse, Martial était au bord de l'asphyxie.

La chaleur lourde de ce mois de juin, les rafales d'odeurs corporelles, les aisselles suantes, les parfums décomposés, les poubelles parisiennes non ramassées se conjuguèrent pour créer une moiteur de jungle tropicale, une puanteur de ménagerie à l'abandon.

Les sensations de respirer un minimum d'oxygène se faisaient rarissimes.

À chaque temple station, les bouches du boa ne recrachaient qu'un tout petit nombre de voyageurs, de dérisoires étrons humains expulsés avec difficulté hors d'intestins constipés. Elles en engoulaient, en revanche, des quantités grandissantes. L'espace de chacun se rétrécissait comme une peau de chagrin, le remugle s'enrichissait de nouveaux fumets, de fragrances capiteuses, de relents de mauvais pinard, de flatulences sournoises lâchées par des sphincters munis de silencieux.

Couvert de sueur, Martial prenait son mal en patience. La bandoulière de son lourd sac de voyage lui meurtrissait l'épaule. Plus que quelques stations de ce calvaire olfactif et atmosphérique, et il pourrait s'extraire du magma compact et gluant.

La bedaine d'un obèse dégoulinant de graisse remplaça désavantageusement la poitrine de la petite boulotte. Le contact avec cette espèce de sac adipeux remplit Martial de dégoût, mais il n'avait pas vraiment le choix : derrière lui, substitués au couple de Nordiques, avaient pris place deux clodos couverts de hardes et d'urine dont chacun tentait désespérément de s'écarter.

Tandis que la rame prenait de la vitesse, une fille se mit à hurler :

« Salaud ! Dégueulasse ! Faire ça ici ! »

Toutes les têtes se dévissèrent en direction de la banquette d'où avait jailli le cri. La voix vitupéra de plus belle :

« Espèce de dégueulasse ! Pourrait y avoir des enfants, ici ! »

Martial, se désarticulant complètement, aperçut, entre l'arrondi de la panse comprimant son plexus et la chevelure entortillée d'un rasta, la fille qui s'égosillait, une blonde vêtue d'une minijupe rouge ultracourte et d'un débardeur rose couvrant à grand-peine des seins marmoréens.

Marmoréen : cliché de secours servant à décrire des seins fermes qui se soutiennent comme des grands sans le secours rabat-joie d'un soutien-gorge.

Son index était pointé sur le jeune homme assis en face d'elle. Peau mate, cheveux lisses, brillants, épais, noir corbeau, d'origine indienne ou pakistanaise,

probablement. Il avait tranquillement dégagé son sexe hors de son pantalon et se masturbait frénétiquement, yeux exorbités et rivés sur les cuisses de la blonde.

D'autres voix s'élevèrent, féminines, masculines, graves, aiguës, nasillardes, cassées.

« Salopard ! Ordure !

— Virez-le ! Foutez-le dehors !

— Incroyable ! Quelle honte ! »

Quelques apprentis héros, trouvant là une superbe occasion de pratiquer un exercice de virilité appliquée, se frayèrent un chemin jusqu'au branleur lequél, hermétique à l'agressivité montante, poursuivait sa quête obstinée d'autojouissance.

Le bougre basané parvint à ses fins avant que les mains des nervis ne s'abattent sur lui. Son sperme jaillit en force et, à l'issue d'une fulgurante parabolique blanche, s'en vint barbouiller la gorge, le débardeur et la jupe de la blonde. Elle se redressa d'un bond, comme frappée par une myriade de serpents venimeux.

« Merde ! Merde ! Merde ! Le salaud ! »

Une grande confusion s'en suivit : les videurs improvisés empoignèrent celui qui s'était vidé et le poussèrent, à coups de pied et de poings, vers la sortie. La foule, hostile, grondait sourdement, monstre à mille têtes, à deux mille bras, dont certains se levèrent au passage pour frapper l'Indien. Chaque individu, absorbé, amalgamé, annexé, profitait de la situation pour évacuer le fiel de ses rancœurs, pour se venger à bon compte des innombrables frustrations et vexations dont l'abreuvait le quotidien. Hommes, femmes, jeunes, vieux, lorsqu'ils convergeaient brusquement vers un intérêt présumé commun, qu'ils concentraient leur haine sur l'un de leurs semblables, ne constituaient plus que les griffes démentes, possédées, d'une hydre multiforme. D'ailleurs, toute association d'individus – entreprise, religion, parti politique, club, idée – n'aspire-t-elle pas de la même manière la vitalité de chacun de ses membres ? Le groupement constitue en lui-même un être à part entière ayant besoin d'énergie pour se développer, pour se renforcer. Ses structures grandissantes, dévorantes, lui tiennent lieu de mandibules, de sucs gastriques, de tube digestif et de colon. Insatiable, il broie les réfractaires, les indépendants, les velléitaires, les égoïstes, bref tous ceux qui refusent de se soumettre à sa boulimie de survie. Les individus pions du groupe finissent par se racornir, penser à travers lui, agir pour lui et par lui. Il rabote les différences, les angles, les nœuds, impose son modèle, fabrique des clones en série. Le plus étonnant de l'histoire, c'est qu'un être humain peut faire don de sa substance propre à plusieurs groupes, parfois antagonistes, qui l'utilisent froidement pour lutter l'un contre l'autre. Ainsi, le clone famille boulot se trouve souvent écartelé entre les intérêts majeurs de la famille, grande prédatrice de temps libre, et ceux de l'entreprise, grande râpe à employés. Si, en plus, le clone famille boulot appartient à un club de supporters, une association loi 1901 ayant pour but la conservation des gastéropodes, un groupe de copains foirineurs et au syndicat des parents d'élèves, il se métamorphose rapidement en clone gigogne, en clone puzzle, en clone de clone. Un beau jour, il se perd au milieu de tous ses

costumes, prend l'un pour l'autre, se trompe de vie et s'arrange pour faire une belle dépression nerveuse, se suicider ou tuer quelqu'un d'autre, à tout hasard.

Que dire du clone multinationalisé, bricolant dans son coin des bidules électroniques destinés à guider de terrifiants missiles et, en même temps, membre estimable d'une association humanitaire – l'humanitaire, vieux, c'est dans le vent – chargée de vider les poches de ses contemporains culpabilisés pour en déposer le contenu, en petite partie seulement – les frais, vieux, les frais – dans les sébiles des télégéniques peuples martyrs victimes de désolantes guerres exotiques ?

Martial, observant les réactions de ses congénères, se reconnut tristement en elles. Il ne pouvait pas leur en vouloir : il avait été, lui aussi, la victime consentante des égrégores en formation, il s'était offert en pâture aux monstres polymorphes, aux vampires quotidiens, avait fait don de sa précieuse vitalité à Cobal-on-emballe, à la famille Bonneteau, au cercle des amis, ils lui avaient sucé la moelle, s'étaient nourris de lui, puis l'avaient abandonné, exsangue, desséché, dans un état de faiblesse telle qu'ils lui avaient ôté toute envie de penser et d'agir par lui-même.

Or donc, le jeune Indien, tiré à hue et à dia, verge molle et écumante pendouillant hors de la braguette, fut précipité contre Martial.

La blonde, s'essuyant avec dégoût, exhortait les justiciers :

« Cassez-lui la gueule ! Virez-le, ce salopard ! »

L'air à la fois malheureux, résigné et étonné du fautif frappa Martial. Deux brutes aux muscles saillants et au front bas le traînaient sans ménagement vers la sortie. Une rousse entre trois âges réussit à planter ses ongles laqués sur son cou bistre et à l'alléger de quelques lambeaux de peau. Un gémissement rauque s'échappa de sa gorge. Il s'effondra entre les pattes du monstre. Un talon vindicatif lui écrasa le nez qui se mit à pisser le sang, et la vue de ce sang, loin de calmer les ardeurs outragées de la Némésis ératépéienne, excita sa fureur. Un déluge de coups s'abattit sur l'homme à terre. La foule, perdant tout empire sur elle-même, sifflait, crachait, cognait, rossait, bateau ivre sur mer en rage.

« Stooooop ! » cria Martial.

Ce hurlement claqua comme le fouet d'un dompteur. Le grondement et l'agitation du monstre écumant se calmèrent subitement.

Martial mit à profit l'immobilité provisoire pour se pencher sur le jeune Indien, le saisir par les épaules et l'aider à se relever. Un cercle s'était formé autour des deux hommes, une arène de silence hostile et gênée. Il suffisait d'un souffle, d'une étincelle, pour que la bête momentanément apaisée sortît de nouveau ses griffes, montrât ses crocs, crachât sa sulfureuse haleine.

Le boa s'immobilisa dans une agonie de freins mal huilés et ses mâchoires ventrales s'ouvrirent en hoquetant. Par chance, le quai de la station était pratiquement désert.

Des taches pourpres constellaient la chemisette blanche et le pantalon de toile kaki de l'Indien. De minces rigoles de sang coulaient des sillons creusés par les ongles de la rousse. De ses doigts tremblants, il essayait vainement de juguler son hémorragie nasale.

Martial l'entraîna rapidement hors de la rame. Les multiples yeux du monstre lançaient des éclairs de courroux embarrassé. Probablement qu'ayant réintégré son identité propre, chaque homme ou chaque femme ne se montrerait pas particulièrement fier de son attitude, ce soir, dans le secret de son âme. Ils s'arrangeraient pour plaider intimement non coupables. Après tout, leur participation à l'hystérie collective avait été motivée par une réaction saine, légitime, au comportement insensé de l'onaniste provocateur. Bien sûr, il y aurait les éternels matamores, les gros bras, les grandes gueules, les « on s'est fait un bougnoule qui se branlait dans le métro », les défenseurs acharnés de veuve en minijupe – T'aurais vu la veuve, mec, pas dégueu –, de l'ordre moral et social. Mais ceux-là, possédés par un agrégat d'égrégories, étaient-ils encore capables de faire le silence en leur âme ? Ne se pressaient-ils pas de noyer tout effort de perception directe dans l'alcool, la bouffe, la baise, les journaux, les variétés télévisées ou les bas-fonds de partis politiques s'abreuvant jusqu'à plus soif de leur abrutissement ?

Mâchoires refermées, le boa s'éloigna lentement, au grand soulagement de Martial qui avait constaté que son intervention n'avait pas plu à tout le monde, en particulier aux deux brutes musclées alléchées par l'éventualité d'un passage à tabac en règle. Il fouilla dans ses poches, en tira un paquet de mouchoirs en papier qu'il tendit à l'Indien. Celui-ci finissait de reboutonner sa braguette.

« Tu veux qu'on aille voir un médecin ? » demanda Martial.

L'autre lui fit comprendre, à grand renfort de mimiques et de gestes, qu'il ne parlait ni ne comprenait le français. Martial regarda sa montre : 14 h 40. Il ne lui restait que peu de temps pour attraper le train de 15 h 02. L'Indien esquissa une timide tentative de sourire avant d'essuyer le sang coulant de son nez et de ses plaies, puis, brusquement, plantant là son sauveteur, il déguerpit sans demander son reste et fila comme un voleur vers l'extrémité du quai où la bouche d'un escalator le happa.

Martial attendit le boa suivant dont les yeux jaunes luisaient déjà dans la lointaine pénombre de la galerie. Chaleur orageuse, loi des séries, propagation de l'hydre précédente ? Toujours est-il que le wagon surchargé dans lequel il parvint à s'immiscer abritait un début de bagarre. Un costaud hargneux, au regard démoniaque, et un chanteur quêteur, catogan en bataille et guitare vengeresse, s'expliquaient à coups de baffes maladroites dont certaines atterrissaient sur des joues innocentes.

« Allez donc vous battre ailleurs, suggéra une femme prise dans les turbulences et dont la coiffure aux bouclettes savantes, façon série américaine, commençait à s'affaisser.

— Ta gueule, vieille conne ! » lui fut-il aimablement répondu.

Évitant habilement les gifles perdues, Martial réussit à se faufiler dans une zone relativement calme en bout de wagon où il put tranquillement poser son sac et s'appuyer contre la porte de dégagement.

Le voyage commençait sous d'heureux auspices.

Il partait le cœur joyeux, s'enterrer dans la brousse bourguignonne. Un séjour

d'une semaine dans le fief campagnard de Johanna Mirtul et de ses collègues psy en compagnie d'une dizaine d'autres déjantés de son espèce ou classés comme tels.

« Une période de réflexion et de recentrage... »

Ce séjour forcé constituait sa part de marché, l'aboutissement d'une pénible transaction entre les deux factions de la tribu Bonneteau : le clan maternel, composé de Madame et, par défaut, des garçons, et le groupuscule paternel, incluant Monsieur et Laurence. Cherchant des appuis officiels, des alliés incontestables, Madame avait consulté les instances patronales, médicales et psychologiques. Ses différentes démarches avaient abouti au licenciement économique de l'employé félon Martial Bonneteau. Monsieur Albert – un monsieur, lui – avait compati aux difficultés rencontrées par la femme de son ex-subordonné et avait bien voulu, du haut de sa grande sagesse, lui rendre ce fier service. Elle s'était donc assurée à peu près un an de survie économique, par le truchement des ASSEDIC.

ASSEDIC : pompe d'État, chargé de redistribuer le sang des travailleurs sucé par leurs vampires familiaux. Étant donné qu'il est plus facile d'aspirer que de recracher, les ASSEDIC s'ingénient à tendre de multiples pièges administratifs sous les pas de ces bons à rien de mendiants d'ayants droit.

Madame avait exercé une pression dantesque pour que Martial acceptât d'effectuer l'épouvantable parcours du combattant ANPE-ASSEDIC et de toucher ainsi la part du sang social qui lui revenait.

ANPE : sœur en complications administratives des ASSEDIC.

En retour, il avait exigé que Laurence interrompe immédiatement son année de coiffure et s'inscrive à un cours de comédie, pierre rugueuse sur laquelle Madame avait achoppé, arguant qu'on arrivait au mois de juin, que c'était complètement idiot de laisser tomber la coiffure là maintenant juste avant les examens, qu'on verrait tout ça en septembre, que d'ici là Laurence, comme elle la connaissait, aurait sans doute changé d'avis. Les membres du clan paternel, soudés, complices, avaient refusé tout compromis et fini par obtenir gain de cause : Laurence, radieuse, était partie dans le Gard, à Nîmes, où une compagnie de renom proposait un stage d'initiation aux techniques théâtrales. Fin des fins, le clan paternel n'avait pas été obligé de puiser dans ses réserves secrètes, dans son trésor pornographique soigneusement soustrait à la convoitise du clan maternel, c'était Madame qui avait cassé la tirelire, qui avait dû se fendre, en grognemelang, de quelques-unes de ses chères épiluchures.

Après avoir lamentablement perdu cette manche, le chef du clan maternel s'était senti obligé de riposter avec vigueur : elle avait habilement manœuvré pour soumettre son légal à un sévère examen médical, poursuivant ainsi sa stratégie originelle du bombardement neuroleptique. Pas rancunière, elle avait pris rendez-vous chez le Dr Lézoard, l'auteur de la dérobade lors de la fameuse nuit des longs couteaux familiaux. Celui-ci, bien embêté – mais, qu'est-ce qu'ils lui voulaient, ces deux-là ? Ils ne pouvaient pas l'oublier un peu ? – avait déclaré que le malade se portait plutôt bien, physiquement s'entend, et que, par conséquent, la médecine

officielle s'en remettait à sa sœur mineure la psychologie. Sur une habile suggestion de Madame, il avait tout de même ordonné quelques tranquillisants qui, s'ils ne faisaient pas toujours du mal, ne pouvaient pas vraiment faire du bien. Martial s'était d'ailleurs catégoriquement refusé à les ingurgiter, poussant la précaution jusqu'à ne boire que des liquides servis de sa propre main.

Johanna Mirtul, le serpent psy, avait méthodiquement relancé Madame qui, à court de solutions expéditives, avait fini par accepter un entretien. Les deux chefs de clans s'étaient retrouvés en territoire neutre dans le nid parisien et high-tech de Johanna Mirtul. La médiatrice s'était montrée suffisamment persuasive pour leur vendre, très cher, ce séjour recentrage réflexion dans l'Yonne. Elle avait assuré à Madame qu'elle lui rendrait un mari flamboyant neuf, rééquilibré, recentré, réfectionné et peut-être, peut-être, amoureux, mais si, mais si, pourquoi pas ?

Poussé principalement par le besoin de s'évader, de rencontrer d'autres têtes dans un autre endroit, Martial avait accepté. Et puis Johanna Mirtul, intéressant spécimen de femme reptile, l'intriguait, excitait sa curiosité, stimulait son imagination, lui remuait, à dire vrai, le fond de la libido.

En attendant, il avait goûté, avec gourmandise, dans le réduit qu'il s'était aménagé en chambre, aux joies extatiques de la paresse : grasses matinées, petits déjeuners du midi, siestes, farniente et cinéma – il y était allé davantage en un mois que dans tout le reste de sa vie. Il s'était rendu à plusieurs reprises rue Saint-Denis, avait revu Félicité et avait fait l'amour avec elle.

Il sortait à l'instant de la sordide piaule, toujours la même, celle de leur première rencontre. Le désir impérieux de voir Félicité avant son départ l'avait obligé à faire un grand détour, à prendre le métro et à subir, sur cette ligne surchargée, la pression et l'odeur de ses semblables. Il ne le regrettait pas : le temps partagé avec la fille noire l'avait largement dédouané de ces menus inconvénients de la fourmilière parisienne. Félicité l'accueillait toujours avec joie, se débrouillait pour se libérer immédiatement et passer une bonne heure avec lui. Patient, attentive, elle l'aidait à explorer les zones encore ignorées de son corps. Elle le caressait longuement, religieusement, gardienne fidèle de l'œuvre entreprise par Mamasa, disciple zélée chargée de prolonger ce miracle de la virilité retrouvée. Elle ne voulait pas entendre parler d'argent, disant que c'était un plaisir pour elle et que le plaisir, le vrai, était inestimable. Martial éprouvait toujours une petite appréhension au moment où ils se déshabillaient : il craignait que la goule de l'éjaculation précoce ne revînt le hanter, ne reprît possession d'un corps autrefois conquis, mais il frôlait les cimes périlleuses sans plus tomber dans l'abîme, se laissait aller à sa propre jouissance uniquement lorsque sa partenaire le désirait, le lui demandait, au paroxysme de leurs plaisirs entremêlés.

À Madame, il ne cachait rien de ses relations avec Félicité.

Madame, elle, avait curieusement mis fin à son aventure avec le colonel. Un jour, alors qu'il revenait du cinéma, Martial avait croisé le militaire retraité sur le palier ; sa bouille déconfite signifiait le brutal coup d'arrêt aux hostilités sexuelles. Traité unilatéral imposé par la femme Bonneteau qui semblait ne plus priser le

son du canon pointé sur son entrejambe. Martial s'était pourtant bien gardé de s'interposer entre l'armée en retraite et sa moitié adultère. Au contraire même, les hommages du colonel rendus à son épouse l'arrangeaient car, pendant qu'elle ouvrait en grand les portes de son intimité au bélier de l'ex-officier, elle lui fichait une paix royale. Peut-être était-ce uniquement l'attrait d'une liaison secrète, cachée, ténébreuse, le goût du fruit défendu, le souffre du péché, qui avait entraîné Madame à fauter, plus que l'appel de la chair proprement dit. Maintenant que l'aventure était devenue quasiment officielle et que le mari s'était fort bien accommodé de la situation, l'appétence de Madame pour les attributs du colonel s'était subitement évanouie.

Seconde hypothèse : dans l'éventualité d'un divorce, elle rayait de son environnement tout ce qui aurait pu la desservir sur le plan juridique. Quoi qu'il en soit, Martial avait remarqué qu'elle faisait des efforts timides, certes, mais réels, pour s'embellir : elle avait entrepris un nouveau régime basé sur la dissociation des hydrates de carbone et des protéines, se maquillait discrètement, était passée sous les ciseaux meurtriers et le sèche-cheveux assassin de son terroriste de coiffeur, bref, elle s'efforçait de ressembler à la jeune fille qu'elle avait dû être un jour et qui, un soir de bal, avait capturé le jeune puceau Martial Bonneteau dans ses raies, celui-là même qui l'avait tant maladroitement culbutée sur la mousse humide d'un sous-bois ou sur la paille rêche de la grange voisine, allez donc savoir.

En regard de la fournaise extérieure, la gare de Lyon, sombre, fraîche et ventilée, était une appréciable oasis de fer et de béton. Martial chercha fébrilement le quai de départ de son train dans l'immense hall où les tableaux électroniques sujets à de surprenantes crises d'épilepsie mélangeaient brusquement leurs lettres et leurs chiffres, comme mus par une volonté névrotique d'effrayer les éventuels voyageurs et les pigeons ayant élu domicile sous les poutrelles métalliques.

Il ne restait plus que quatre minutes à Martial pour grimper dans le Corail à destination d'Auxerre. Lorsqu'il parvint à le localiser, gigantesque python orange et blanc immobile sur sa rampe de lancement, la voix sirupeuse de l'hôtesse annonçait son départ imminent et recommandait aux demeurés ou aux potentiels candidats à la strangulation de faire attention à la fermeture des portes.

Fendant la foule compacte, Martial courut le long du quai. Son sac, se balançant d'un côté sur l'autre, frappait les imprudents, les mollassons, ceux dont les réflexes alimentés par un esprit engourdi opéraient au ralenti. Il heurta même un contrôleur distrait qui en perdit sa casquette, ses lunettes et son sang-froid.

Contrôleur : immanquable curiosité sur les réseaux ferroviaires. Cet épouvantail à casquette et veste grise constitue un passionnant sujet d'étude pour les serpents psy : il se poste obstinément devant chaque voyageur à qui il demande, sans plaisanter, son billet. Si quelqu'un refuse de satisfaire cette détestable manie, le contrôleur se fâche tout rouge, griffonne rageusement sur un bout de papier et contraint le voyageur indélicat à signer ledit papier ou, éventuellement, à donner de l'argent pour aider le pauvre homme à retrouver les

clés de son contrôle perdu.

Martial plongeait par la portière du premier wagon venu. À peine avait-il replié sa jambe que le lourd battant se referma dans un féroce claquement de mandibules et rata son pied de quelques centimètres.

Le grand python s'ébrouait tandis qu'une vieille femme au regard malicieux, assise sur le strapontin, s'amusait franchement de l'atterrissage en catastrophe du quasi-quinquagénaire empêtré dans la bandoulière de son sac et dans l'amas de valises traînant sur le plancher.

Chapitre 15

Eh ben, ils ne s'emmerdaient pas, les serpents psy.

« C'est beau, hein ? » susurra Johanna Mirtul qui avait immobilisé la voiture à l'orée du parc.

Elle s'était personnellement déplacée pour recueillir Martial Bonneteau, fragile œuf pondu par le grand python à la gare d'Auxerre. Elle avait troqué sa robe moutarde et ses bas de soie contre une sorte d'ample tunique jaune safran tombant sur ses jambes nues. Sa coiffure, de nuage blond sophistiqué, s'était métamorphosée en un torrent sauvage et doré. Le fond de teint blafard, dont elle tartinait habituellement son visage, avait cédé la place à un léger hâle, une pincée de soleil. Cette simplicité rustique la restituait à sa beauté originelle et occultait son aspect reptilien. Ses yeux, des armes pourtant redoutables, avaient perdu leur pouvoir hypnotique. Le bleu constrictor de ses iris s'était éclairci, adouci. Elle avait effectué sa mue d'été, abandonnant sa vieille dépouille dans son nid furieusement haute tech et parisien.

« Pas mal, en effet », répondit Martial.

Il parlait autant d'elle que du château. Il comprenait à présent pourquoi le stage réflexion recentrage avait tant égratigné le budget familial. Quand on n'aime pas, on compte, et Madame avait soigneusement compté les épluchures avant de sceller son accord définitif. La façade massive, ocre, le toit de tuiles rouille, les deux tours latérales et ventruës formaient une somptueuse mosaïque avec les allées de gravier blanc, les frondaisons des grands marronniers, la pelouse vert émeraude, les massifs fleuris de pourpre et le ciel d'azur assombri.

« Vous verrez, on est très bien ici. De plus, la propriétaire est super-sympa. On y va ? »

Elle gara la voiture devant le perron de l'entrée principale et l'entraîna dans un corridor, où une gorgone bourguignonne montait une garde féroce.

« Marie ? »

— Oui ?

— Vous pouvez me donner la clé de la chambre de Monsieur Bonneteau ?

— L'est au stage ?

— Oui.

— J'regarde. »

Elle se pencha sur le registre. Du bouledogue elle n'avait pas seulement l'apparence physique, nez écrasé, robe brune, babines infiniment plissées sur crocs aiguisés, elle avait également la fonction, le caractère et le collier, un improbable bijou fantaisie de cuir clouté qui lui entaillait le cou.

Bouledogue : drôle d'animal à plis que, faute de références, certains zoologues imaginatifs ou fatigués ont fini par classer dans la famille des chiens de compagnie.

« Chamb' 20. En bas, là-bas, sur vot' gauche.

— Merci, Marie. Venez, Monsieur Bonneteau, je vous y emmène. »

Johanna Mirtul le guida, par un dédale de couloirs et d'escaliers où flottait une vague odeur de moisi patiné, jusqu'à la chamb' octroyée.

« Vous avez de la chance : il y a un sauna dans votre salle de bain. C'est la seule des chambres qui soit équipée d'un sauna. Probablement que vous aurez des visites de temps en temps. Si ça ne vous dérange pas, bien sûr... »

Sa voix paraissait également plus naturelle, ses mots s'écoulaient spontanément, fraîchement, sans qu'elle éprouve le besoin de les arrondir, de les polir et de les cuire.

La chambre était spacieuse. Trois portes-fenêtres, par lesquelles la lumière entrait à flots, donnaient directement sur le parc. Le tissu mural vieux rose, les doubles rideaux aux fleurs fanées, les tapis aux motifs passés, les lattes de chêne usé et les moulures du plafond habillaient la pièce d'un délicieux charme suranné.

« Venez voir. »

Il posa son sac sur le lit et rejoignit Johanna Mirtul dans la salle de bain traversée de généreux effluves de bois brûlé et d'eucalyptus. Elle avait ouvert la porte du sauna disposé à gauche de l'entrée.

« La proprio nous a dit qu'il fonctionnait très bien. Vous avez déjà fait du sauna ?

— Euh, jamais.

— Vous en aurez l'occasion ici. Dès ce soir, si vous voulez. »

Martial ne comprenait pas pourquoi, ou il feignait de l'ignorer, mais la présence de Johanna Mirtul le troublait. Des petits frissons folâtraient sur son corps et des idées licencieuses bourgeonnaient dans sa tête. Il eut beau s'interdire de penser que la psy s'intéressait à sa petite personne sur un autre plan que celui de la thérapie, il ne pouvait s'empêcher d'en être intimement persuadé.

« Bien, il faut que je vous quitte. On se reverra ce soir, au repas, d'accord ? Vers 20 heures au restaurant du château. Nous ferons la connaissance des autres participants au séminaire. En attendant, reposez-vous. À tout à l'heure. »

Avant de sortir, elle se retourna et lui adressa un large sourire auquel il répondit par une vilaine grimace. Il regretta son départ : elle serait restée une petite minute de plus à ses côtés, il se serait sûrement passé quelque chose entre eux, une folie, là, dans cette salle de bain, sur les bancs de ce sauna, en cet instant. Son intellect, raisonneur à froid, soufflait la bise glaciale et insinuante de la contradiction : pour quelle raison, Monsieur le dérangé, une belle et jeune femme, fût-elle psy, se soucierait-elle d'un quasi-quinquagénaire quelconque, déjanté et ramolli ? L'intellect avait balisé le clone Bonneteau avec une telle facilité qu'il s'était accoutumé à une agréable oisiveté, et il refusait de se laisser déborder par les impulsions, les intuitions, les sensations, les pulsions, les irrutions, toutes ces balivernes insensées qu'il ne savait pas mesurer, quantifier, analyser, soupeser, décortiquer, et qui risquaient de compromettre son emprise hégémonique. En surface Martial se rangeait du côté de la logique mais, dans la partie incontrôlée, profonde, de sa tête, sa conviction demeurait fermement enracinée, illustrée par

l'image obsédante d'un couple de loups en train de se renifler et de se lécher.

Loup : vague cousin des chiens à plis qui, lui, préfère la compagnie des moutons à celle des humains.

Il se déshabilla et prit une douche. En s'essuyant, il pressa machinalement les boutons d'allumage de sauna. Il ne savait pas à quoi servaient les pierres disposées dans le haut bac en bois. Au bout de quelques minutes, les tubes alambiqués se mirent à rougir et les pierres à libérer une fine vapeur tiède. Alors il plongea la louche dans le seau traînant au pied du banc et en versa le contenu sur les pierres. Un champignon de vapeur brûlante s'éleva aussitôt et, comme il s'était imprudemment penché sur le foyer, il eut l'impression de respirer une boule de feu. Il se recula vivement et tenta de chasser l'air embrasé hors de ses poumons. La chaleur, réveillant les odeurs de bois et d'eucalyptus, montait rapidement à l'assaut du cabanon en pin. Une sueur abondante recouvrit le corps de Martial. Cette sensation de se vider de son eau lui parut plutôt agréable. Il étendit sa serviette sur un banc du haut et s'allongea dessus. La température grimpait à toute allure : d'innombrables bouches incandescentes commençaient à le mordre et le bois, alentour, craquait. De grosses rigoles couraient sur son ventre, son dos, son visage, transformant sa peau en une serpillière essorée. Cette fusion de l'eau et du feu avait quelque chose de sensuel, de sexuel même. C'était une étreinte à la fois intérieure et extérieure, un décapage tendre et violent, un souffle douloureux et extatique. Martial aimait cette transpiration intense, insupportable et euphorisante. Son sexe s'était gorgé, dressé, mourant subitement d'envie de se déployer dans cette fièvre mouillée.

Il resta allongé sur le banc pendant un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer. Il était devenu eau et feu, les deux enlacés, et le feu infernal s'introduisait dans son anus, ses narines, ses oreilles, ses entrailles, et l'eau ruisselait, tiède, par les pores de sa peau, s'écoulait le long de ses aines, sous les plis de ses bourses. Il flottait dans le ventre de la femme, dans une moiteur rassurante, dans une obscurité de lumière où la souffrance de l'incarnation se mêlait au bonheur de l'être, où la puissance de feu se combinait à l'inertie de l'eau pour façonner une chair nouvelle.

Il se releva, complètement étourdi et, chancelant, au bord de l'évanouissement, se dégagea comme il le put du bain de vapeur. Son corps et sa tête semblaient ne plus peser que quelques grammes, et, pourtant, le moindre de ses mouvements lui réclamait un effort surhumain.

Il se traîna sous la douche. Le jet puissant, tiède en un premier temps, glacé par la suite – il n'avait plus la force de régler la température de l'eau – le revigora légèrement. Il s'essuya au ralenti avec une serviette de trois tonnes, regagna la chambre par le couloir s'allongeant démesurément à chacun de ses pas et, nu, hébété, frissonnant, faible, s'affala sur le lit.

Il ne parvint pas à se libérer de la masse d'inertie qui lui plombait les épaules et le cou. Alors, il se glissa dans les draps, tira la couverture sur lui et sombra aussitôt dans une mer houleuse de sommeil.

Il atteignit le noir rivage des rêves où il fut accueilli par un sabbat grinçant : les

têtes connues, Madame, Johanna Mirtul, Germaine-la-comptable, Monsieur Albert, Jean Colomine, les Jaubert, le D^r Lézoard, Chaigneau et sa caméra fouille-sexe dansaient avec des têtes cornues, bestiaire monstrueux, gargouilles, hydres, griffons, dragons, chimères, tourbillon de pattes griffues, de gueules hideuses, d'ailes bruissantes, d'écailles coupantes comme des lames rasoirs. La ronde infernale se refermait sur lui, l'étouffait, le déchiquetait, le dépeçait. Et chacun de se disputer ses membres arrachés, sa cervelle répandue, chacun de se glisser en ses plaies vives pour lui dévorer le cœur, le foie, la rate, les entrailles. Les têtes connues se métamorphosaient en têtes cornues, encore plus assoiffées de sa chair, leurs museaux se barbouillaient de son sang, de sa merde, tandis que les yeux des monstres jaillissaient des rayons de lumière aveuglante, des lances de feu semant rut et mort. L'enjeu des obscènes ébats, de la boucherie soudaine, était l'âme de Martial, sa vitalité propre, son énergie précieuse et rare. Ils forniquaient et s'étripaient dans un jeu d'alliances sans cesse mouvantes. Les femmes ouvraient leurs cuisses aux gigantesques priapes, puis se vautraient dans les mares d'immonde semence qui leur jaillissait de la bouche, des yeux et des oreilles. Le vidéaste filmait ces étreintes abominables avec une jubilation sans bornes. Après avoir joui en elles, les monstres les happaient entre leurs longues dents, leur broyaient les os, les déchiquetaient, les engloutissaient, puis elles renaissaient difformes, luisantes, de leurs entrailles palpitantes et crevées. Le Régis Jaubert dévora lui-même sa femme, et Martial entendit le craquement sinistre provoqué par l'éclatement de son crâne et le hurlement sans fin qui s'ensuivit. Germaine-la-comptable et Madame, possédées, nues, échevelées, ricanantes, déféquaient sur le ventre béant de Monsieur Albert. Par n'importe quels moyens, ils voulaient occuper les tabernacles, les corps, agir dans le champ interdit de la matière, de la souffrance.

Martial, écartelé entre le monde de lumière et l'univers de ténèbres, entre les monstres gavés de substance humaine et les eaux du calme infini, allait éclater, s'éparpiller à jamais dans une immensité de glace. La douleur de la séparation éternelle se répandait dans ses cellules et, cela, il le refusait, s'enracinant dans ses sens, luttant de toutes ses forces pour réintégrer ses membres épars. Johanna Mirtul, lèvres ensanglantées, enroulait ses anneaux visqueux autour de ses jambes. Son regard intensément bleu était le ciel dans lequel il se noyait, elle souriait et ses canines s'enfonçaient dans son cou. Un liquide épais et noir coulait en abondance sur le jeune Indien accroupi à ses pieds qui lui tendait un mouchoir sale, mais le mouchoir était un gouffre dans lequel il tombait, l'azur, le noir et la lumière tournoyaient, se diluaient.

Au fond du précipice s'ouvrait la terrible gueule du serpent blond.

Il hurla.

« Monsieur Bonneteau... Monsieur... »

Il ouvrit les yeux. Les draps noués poissaient son torse, ses fesses et ses jambes.

Johanna Mirtul était penchée sur lui.

Par l'échancrure lâche de sa tunique, il apercevait ses seins et, au-delà, dans la pénombre, son ventre lisse et l'élastique de sa culotte blanche.

« Excusez-moi de vous réveiller, mais c'est l'heure du repas. Tout le monde est déjà en bas. Il ne manque plus que vous. »

Il pensa que c'était la deuxième fois en peu de temps qu'une femme le tirait ainsi de son sommeil diurne et que la première vision qu'il avait eue en se réveillant, c'était leurs seins, noirs et fermes pour Félicité, blancs et dodus pour Johanna Mirtul. Dans les deux circonstances, il avait été un réveillé providentiel, un nouveau-né veinard pour qui la première découverte du monde se circonscrit aux courbes douces et rassurantes de la poitrine maternelle.

Elle vit que les yeux du dormeur arraché à ses rêves s'égarèrent délibérément sous le coton jaune censé soustraire son anatomie à la luxure masculine, mais elle ne modifia en rien sa position, prolongeant peut-être le plaisir de la caresse de ce regard éperdu. De légers nuages de trouble parcouraient le bleu soutenu de ses yeux.

« Vous étiez fatigué ? »

Il recouvra difficilement l'usage de sa langue et de ses lèvres :

« Ai eu un coup de barre... »

— Et maintenant, ça va ?

— Encore un peu dans le cirage mais ça devrait aller.

— Ça fait souvent ça les premiers jours de séminaire. Le corps se met tout à coup à relâcher ses vieilles fatigues. »

Martial, encore encombré de la violence et de l'angoisse de son cauchemar, tremblait légèrement. Elle garda la même posture, bras écartés de chaque côté de lui, genoux posés sur le bord du lit, tunique bâillante, comme une mère qui regarde dormir son enfant. Martial n'en aurait pas mis sa main, ni quoi que ce soit d'autre, au feu mais une petite voix intérieure lui soufflait qu'elle le provoquait délibérément, qu'elle désirait, en ce moment précis, s'offrir à son regard. Il se demanda si elle était de nature généralement exhibitionniste ou si elle le faisait juste pour lui.

Exhibitionniste : personne qui aime révéler ses parties intimes et qui a intérêt à courir très vite pour ne pas être rattrapée et rhabillée par les gardiens de l'ordre et de la morale.

Il se sentait délicieusement couvé, environné de sa chaleur. Elle devenait l'une de ces femmes de ses rêveries d'enfant, l'une de celles qu'il avait toujours inconsciemment souhaitée comme mère, comme sœur, comme initiatrice, comme amante, comme épouse. Il les avait toujours imaginées blondes, minces, avec des yeux et des sourires ensorceleurs. Il se blottissait contre elle et elles veillaient sur lui, déversant leur amour par leur peau lisse, tendre et tiède. Voilà que subitement l'impossible femme de ses rêves se matérialisait, s'incarnait devant lui. Il comprit que ce n'était pas tant la vie, le hasard, la fatalité qui l'avaient entraîné dans le gouffre d'une existence aux antipodes de ses aspirations profondes, que lui, Martial Bonneteau, était l'unique responsable de la débâcle car incapable de créer l'univers dans lequel il souhaitait se mouvoir.

« À quoi pensez-vous, demanda Johanna Mirtul.

— À... au gâchis... au gâchis de ma vie. »

Ses yeux se remplirent de larmes, de celles qu'il n'avait pas su verser dans son enfance. Il contint tant bien que mal ce besoin de pleurer, jugeant stupidement qu'il n'était pas convenable de se répandre devant elle.

« Pleurez, si ça vous fait du bien. »

Ses bras entourèrent les épaules de Martial. Elle l'attira doucement vers elle et le tint serré contre sa poitrine. Des paumes de ses mains se dégageait une chaleur radiante, apaisante. Il libéra silencieusement les larmes de l'amertume trop longtemps retenue. Ils restèrent ainsi un long moment, elle courbée sur lui, lui enfoui dans sa chaleur, dans son odeur. La gêne de Martial s'estompa définitivement. Alors qu'il s'était terriblement méfié d'elle auparavant, il se sentait, là, dans cette immense chambre, en confiance, en sécurité. Et même si cette apparente complicité ne constituait peut-être qu'un nouveau leurre, un piège habilement tendu par la bande psy, il trouvait bon de s'épancher sur elle, elle qui concrétisait enfin les rêves ayant effleuré son esprit d'enfant.

« Vous savez, il est parfois nécessaire, salutaire même, de passer par là... »

Le murmure de la jeune femme avait résonné comme une comptine enfantine, comme ce qu'il supposait être une comptine enfantine, lui qui n'en avait jamais entendu ni fredonné. Une irrésistible envie de téter le sein de Johanna Mirtul saisit Martial. Il lui fallait, d'urgence, enfourner un téton entre ses lèvres. Il releva maladroitement la tunique, créant un épouvantable enchevêtrement de membres engoncés dans les replis des draps tire-bouchonnés.

Elle ne protesta pas, elle se cambra au contraire pour bien dégager son buste.

La bouche de Martial rampa comme une limace affamée sur son ventre, suivit la courbe du sein et happa le mamelon. Il l'enserra tant goulûment, tant violemment, entre ses dents qu'elle poussa un petit cri.

Il étira le téton et le colla sur la paroi de son palais, s'emplantant totalement de ce petit bout de chair, le suçant jusqu'au sang. Son mental indigné protestait violemment contre cette attitude puérile, insensée, inconcevable, indigne de l'adulte qu'il était supposé être, mais Martial, abandonnant le raseur à ses vaines turpitudes, ne voulait ni ne pouvait s'empêcher d'aspirer la féminité de sa partenaire. Une béatitude ineffable se diffusait dans son bas-ventre et, de là, dans tout son corps. Johanna poussait à présent des ronronnements plaintifs de chatte asthmatique.

Elle se retira lentement et, alors qu'il regrettait déjà son impulsion, anticipait le jugement qu'elle ne manquerait pas de porter sur son comportement, elle souleva son autre sein et le frotta impatiemment contre sa bouche. Il s'en barbouilla le visage, vautra sauvagement son nez, son menton et son front sur la peau molle et tiède, sur la boursofflure de l'aréole. Il ne savait plus où il était ni ce qu'il faisait. Son existence ne tenait plus que par le fil de ce contact, par la collusion de leurs souffles, par le mélange de leurs épidermes, de leurs odeurs.

« Il... il faut y aller... Mons... Martial. »

La voix de Johanna était une rafale de soupirs, une plainte d'expirations, de halètements. Elle desserra progressivement son étreinte, et Martial perçut les multiples déchirures, les éternels regrets, de cette séparation. Elle se releva et

rajusta nerveusement sa tunique froissée.

« Vous... vous venez ? »

Il se dépêtra péniblement des draps, trop abasourdi pour chercher à masquer sa nudité et sa monumentale érection.

Loin de s'en offusquer, elle fixa longuement l'objet du redressement, sourit et dit :

« Il y a au moins une partie de votre corps qui semble être en pleine forme... »

Alors seulement, il se hâta de saisir son caleçon et de dissimuler précipitamment le gourdin qui, n'appréciant que modérément cette brutale frustration de sa liberté, se débrouilla pour pointer sa tête d'abricot hors de la fente de la braguette. Johanna éclata de rire. Il dut s'y reprendre à trois fois pour mâter le récalcitrant, l'obliger à réintégrer une intimité conforme aux lois usuelles de la décence.

Elle attendit qu'il fût rhabillé pour l'entraîner vers la salle de restaurant où les attendaient les autres participants au séminaire. Ils n'échangèrent aucune parole durant le court trajet. Elle semblait désormais rembrunie, renfrognée, se mordillait sans cesse les lèvres, fuyait son regard, pressée de se débarrasser de lui, de recréer une distance entre eux, comme si elle se sentait coupable de cet instant d'égarement, de ce don généreux de sa féminité, comme si elle avait transgressé une règle inviolable.

Un grand type, genre costaud blond bien dans sa peau, se leva de table, vint à leur rencontre et fondit droit sur Martial, bras et main tendus.

« Vous êtes Martial Bonneteau, n'est-ce pas ? »

Sa poignée de main était chaleureuse, mais Martial ne ressentit que l'artifice de cette chaleur.

« Il s'était endormi », précisa Johanna.

Sa précipitation trahissait un besoin urgent de se justifier. Martial devina aussitôt qu'il y avait une liaison orageuse entre eux, un jeu traditionnel de domination et de soumission. Derrière le large et franc sourire de cet homme, entre les murailles blanches de ses dents, se devinaient un autoritarisme tranchant, un despotisme mal éclairé, une armure de fer sous le velours des apparences.

« Je suis Jean-Paul Arpin, l'organisateur des séminaires à Puyrabon. Je vous souhaite la bienvenue. »

Cet homme se servait du pouvoir que lui conférait la psy pour asseoir sa soif de domination sur ses semblables. Ses yeux, d'un gris magnétique, décortiquaient le nouveau venu avec une froideur d'entomologiste.

Martial rejeta catégoriquement l'idée de se laisser inciser par ce chirurgien méthodique du comportement. Il présentait en même temps qu'il n'avait pas entrepris ce voyage par hasard. Ce qu'il était confusément venu chercher se trouvait quelque part ici, à l'intérieur de lui et dans les parages de ce château.

Johanna, déjà assise, contemplait sombrement son assiette. Les autres devisaient de tout et de rien, du prix de l'essence, du dernier film, des enfants, des chiens, des chats, des chambres, des autres psy, vous savez, ceux qui ne sont pas à

la hauteur.

Arpin fit les présentations. Martial serra les mains sans rien entendre ni voir. Suspendu à une énorme poutre en chêne, un lustre en cristal, une de ces monstrueuses épées de Damoclès qui font le bonheur des amateurs de baroque et de sensations fortes, surplombait la grande table.

Épée de Damoclès : un truc en fer mortel qui peut s'abattre à tout moment sur votre tête. La définition vaut également pour la guillotine et les bombes nucléaires.

On désigna à Martial une place à laquelle il s'installa bien sagement. Il se contenta d'écouter distraitemment les péroraisons de ses nouveaux compagnons de recentrage. À plusieurs reprises, il surprit, posés sur lui, les regards furtifs, émiettés, fragiles de Johanna. Les doigts d'Arpin, assis à côté d'elle, pianotaient sur l'avant-bras de la jeune femme.

La voisine de Martial, cheveux gris et yeux noirs en bataille, directrice selon elle des relations du personnel dans une entreprise de sorbets, l'abreuvait de ses tourments, de ses incapacités chroniques à résoudre ses problèmes relationnels, ce qui tombait assez mal eu égard à ses responsabilités professionnelles.

« Si vous saviez ce que tous ces séminaires m'ont fait découvrir sur moi, c'est inimaginable. C'est le douzième. C'est bien simple, chaque fois que je pars d'ici, je n'ai qu'une envie, c'est de revenir le plus vite possible, vous voyez ce que je veux dire ? Et vous, c'est le premier ?

— Hon, hon...

— Vous verrez, c'est super.

— Hon, hon...

— Et vous faites quoi ?

— Rien...

— Moi aussi, je veux dire, avant cet emploi, j'ai eu ma phase existentielle négative. Rien ne m'intéressait, je n'avais envie que d'une chose : dormir. Ou plutôt, je devrais dire me plonger dans le néant, me fuir, si vous voyez ce que je veux dire. Et puis, il faut vous dire que... »

Elle parlait, parlait et rien ni personne, pas même le barrage de mutisme érigé par Martial, ne pouvaient retenir le torrent de ses mots.

Il échafaudait dans les caves de son esprit ses plans d'évasion de la prison sournoise dans laquelle le chef suprême des serpents psy prétendait l'enfermer. Ils passaient apparemment leur temps à se dévorer entre eux, comme Arpin avait dévoré la spontanéité fertile, régénératrice de Johanna. Martial le regretta autant pour elle que pour lui mais il s'ancra dans la certitude que jamais, jamais, il ne subirait jamais le même sort.

Chapitre 16

Martial s'enfonçait allègrement dans le ventre de la forêt.

Trois jours maintenant qu'il suivait le même sentier, un étroit passage en friche envahi de ronces, de branches, de fougères et d'orties. Un accès oublié depuis des siècles, gardé par une végétation hostile. La première fois qu'il l'avait découvert, au hasard de ses pérégrinations forestières, il avait été littéralement happé par ce tunnel obscur, cette voûte de verdure. Ce n'était pas sa volonté qui l'avait entraîné à défier les innombrables griffes qui en fermaient la porte, mais une fascination profonde, une attirance souveraine.

Les épines lui avaient lacéré mains et jambes, les branches basses l'avaient giflé, les orties l'avaient piqué. Brûlures et morsures n'étaient pas parvenues à lui faire renoncer à sa progression. Son obstination avait été payée en retour : au fur et à mesure qu'il avait fait don de son sang, de son énergie à la forêt, elle lui avait entrebâillé les portes de sa paix secrète. Les arbres séculaires, chênes, bouleaux, châtaigniers, hêtres avaient diffusé en lui une part de la sérénité qui les habitait. Il avait cru entendre une sorte de rumeur, un bourdon sonore qui s'appuyait sur le silence. Le murmure de la forêt, un chant lointain de bienvenue. Martial ne l'avait pas entendu avec le sens de l'ouïe, mais directement avec le cœur et le ventre. Le chant de la forêt lui avait caressé l'âme.

Au bout du sentier, dont l'exploration s'était achevée à quatre pattes tant la muraille végétale s'était densifiée, il était tombé nez à gueule sur une vipère rouge. Courte, trapue, elle s'était brusquement dressée sur son passage à une cinquantaine de centimètres de son visage, avait déployé ses écailles rubis, son abdomen gris, s'était longuement balancée d'avant en arrière, avait dégainé ses redoutables crochets.

Tétanisé, sang glacé, cœur emballé, Martial n'avait pas bougé. Ils s'étaient observés, le reptile et l'homme, un temps qui avait paru une éternité à l'homme dont l'aversion viscérale pour les rampants avait été soufflée par la brise. Des remous subtils avaient alors agité les brindilles, les feuilles et la mousse : une dizaine de serpenteaux rouge pâle s'étaient resserrés autour des anneaux de leur mère.

Vipère : appartient à la grande famille des serpents. Le serpent jouit d'une très mauvaise réputation depuis qu'il a poussé la première idiote de l'espèce humaine (la femme issue de la côte du premier crétin venu) à croquer le fruit amer de l'arbre défendu.

Malgré lui, Martial avait chuchoté :

« Je ne te veux aucun mal, ni à toi, ni à tes petits. »

La vipère s'était affaissée, étirée, puis, entraînant ses rejetons dans son sillage, avait disparu dans les fourrés. Il avait attendu que les battements de son cœur s'apaisent, lentement essuyé du revers de la main la sueur dégoulinant de son

front et poursuivi sa propre reptation. Il avait fini par échouer sur la rive d'une étendue d'eau étincelante bordée par une haie de roseaux. Sous les dorures de l'eau croupie, putride, affleuraient des bandes de terre brune et craquelée. Non loin une masure de pierre à demi effondrée, cernée par une armée végétale sauvage et désordonnée. Il avait réussi à pénétrer dans la ruine en poussant le lourd vantail de bois pourri et de fer rongé. À l'intérieur, une âcre odeur de moisissures, de champignons, de putrescence, des millions d'insectes en tout genre, quelques rais émaciés de soleil englués dans les complexes toiles d'araignées, quelques taches de lumière frôlant les reliefs.

Il avait libéré le volet donnant sur l'étang de sa tenace prison de lierre. Le brusque flot de lumière avait semé la panique dans les grouillements d'insectes accoutumés au sempiternel et indéchiffrable clair-obscur de la masure abandonnée. Une atmosphère particulière flottait entre ces murs pansus au torchis éventré. Quelque chose que Martial n'avait pas été capable de définir précisément, mais qui s'apparentait à l'ambiance figée, ensorcelée du château de la Belle au bois dormant. Une force terrifiante s'était assoupie en ce lieu, une énergie dont sa peau émerisée avait instantanément capté la puissance latente.

Belle au bois dormant : jeunes filles, évitez les fées crevardes et les travaux de couture, il n'y a plus de prince charmant, plus une seule chance d'être réveillée par un baiser.

Quelque chose, quelqu'un, un souffle l'avaient poussé à se déshabiller et à s'allonger à l'entrée de la cabane, juste devant l'étang, sur un tapis de mousse et d'humus. Le soleil transperçant les frondaisons ajourées l'avait enveloppé de sa chaleur. Il avait fermé les yeux et, indifférent aux colonnes de fourmis investissant son ventre et ses jambes, s'était senti merveilleusement bien, en paix, en osmose totale avec le sein généreux de la sylvie.

Pour la première fois de sa vie, il avait lâché les prises, coupé les cordes le reliant au monde des humains. Végétal parmi les végétaux, animal parmi les animaux, terre dans la terre, intégré au rituel magique de la création, nu, heureux, vierge, offert, il s'était ouvert au désir universel, s'était empli de la vie en mouvement, du cycle de la décomposition et de la renaissance. La vipère rouge et ses petits avaient longé son flanc, s'étaient immobilisés près de sa tête et avaient, en sa compagnie, bu la tiédeur du soleil rosissant. Cette fois, il n'avait pas eu peur, conscient que les serpents et lui étaient issus de la même mère nourricière, que leurs palpitations provenaient du même fleuve tranquille de lumière et d'amour.

La fraîcheur du soir tombant avait arraché Martial à son bonheur. Il s'était relevé, rhabillé et avait repris la direction du château. La vipère avait disparu, les insectes avaient ralenti leur activité. La forêt s'appropriait à recevoir la nuit, allongeait ses ombres, disposait ses sentinelles obscures entre les buissons, affûtait son silence. Les prédateurs nocturnes se mettaient en chasse et leurs cris résonnaient, sombres et violents, entre les cimes et les troncs engourdis.

Martial avait facilement retrouvé son chemin. Les branches basses s'étaient déployées comme autant de bras et de mains pour lui indiquer la bonne

direction.

Au château, l'accueil avait été plutôt froid.

Jean-Paul Arpin, grand prêtre des cérémonies psy, appréciait très modérément qu'une de ses brebis déjantées s'éloignât ainsi du troupeau frileusement serré autour de sa houlette.

« Monsieur Bonneteau... Martial, vous retirerez un réel bénéfice du séminaire à la seule condition que vous assistiez à tous les ateliers. Je dis bien : tous. »

Les autres, les brebis consciencieuses, avaient fusillé du regard le réprouvé. Seule Johanna n'avait pas participé à la sommaire exécution visuelle : elle avait baissé la tête et obstinément fixé la moquette râpée.

Martial n'avait pas eu envie de se justifier. Il s'était contenté de reprendre sa place et d'assister, en spectateur ennuyé, à la fin des réjouissances amoureusement concoctées par les serpents psy.

Réjouissances amoureusement concoctées par les serpents psy : psychologie appliquée. Synonymes : ateliers, groupes de travail, libération des peurs, terreurs et blocages propres aux déjantés, reconstruction d'un moi allégé de ses boulets, recentrage, augmentation significative du taux d'intégration à la vie communautaire, jeu du Je réunifié.

Règles du jeu du Je réunifié : les joueurs désignés volontaires se mettent en groupe, en cercle, en carré, en quinconce, puis l'un d'eux se place au milieu de la forme géométrique obtenue et exprime, à haute et intelligible voix, les angoisses, les problèmes l'enfermant dans une prison illusoire et réductrice. Les autres doivent, par des questions, des attitudes, titiller, stimuler, favoriser le bris de ces chaînes inconscientes. Au début, le joueur du milieu se défend farouchement de ce qu'il peut ressentir comme une agression humiliante, puis craque peu à peu, s'effondre même dans une mare de pleurs ou dans un vomissement de rébellion incontrôlée, bref, atteint un point de rupture, un sommet émotionnel que le serpent psy de service peut disséquer, analyser, synthétiser, éclairant par le même temps la lanterne opaque des joueurs latéraux. Parfois, pour corser le jeu, pour effacer le préjugé, pour passer outre l'appartenance sociale dont le plumage est le reflet trompeur, le serpent psy demande au joueur du milieu de se déshabiller entièrement, de se montrer tel qu'il était au jour de sa naissance, ce qui augmente sans conteste les difficultés d'élocution mais permet, en contrepartie, la sincérité des émotions.

Lui comme les autres, Martial était passé au supplice du déshabillage central et mental. Mon Dieu qu'il s'était trouvé con, à poil, mal assis sur un tabouret, faisant face à tous ses stimulateurs perfides de peurs inconscientes. Mais, bon, au bout de quinze minutes insupportables, il s'était habitué et avait géré la situation au mieux de ses intérêts. Comme par hasard, le serpent psy qui enroulait son groupe – lui, sa bavarde voisine du premier dîner, un cadre supérieurement usé et une mère de famille désabusée – n'était autre que Johanna Mirtul qui couvait la nichée de son œil bleu constrictor. Elle avait de nouveau revêtu la panoplie psy hypnotique, déshumanisée et dessiccante. Les membres du groupe avaient tour à tour trituré Martial sur son enfance, papa, maman, la bonne et l'émoi, mais, lui,

par perversion, par esprit de contradiction s'était évertué à maintenir la distance, à se recouvrir d'une armure factice et protectrice. Il ne leur reconnaissait pas le droit de se nourrir de lui, il leur demandait simplement de l'aimer, de l'encourager, de le réchauffer, il voulait encore téter le sein de Johanna, se frotter à sa chaleur et non se soumettre à un examen détaillé de ses mécanismes souterrains. Le téton dans sa bouche lui avait apporté un réconfort autrement plus régénérateur qu'une dissertation, certes magistrale et bien torchée, de ses déficiences subconscientes. Constatant que la torture n'avait pas d'effet sur lui, Johanna avait déclaré d'un ton sec :

« Rhabillez-vous Martial ! Écoutez, si vous ne vous laissez pas aller, si vous maintenez les barrières du mental, cet exercice ne servira à rien. Il faut jouer le jeu, d'accord ? »

Il avait dit oui avec la tête, non avec les tripes.

« À toi Isabelle. »

Ladite Isabelle, la mère de famille inqualifiable s'était désapée en deux secondes, promptitude qui prouvait, outre le tutoiement réservé aux anciens, aux récidivistes, son assiduité, son entraînement aux techniques élaborées par Arpin et ses lieutenants. Avec une sorte de gourmandise, de goinfrerie même, elle s'était assise sur le tabouret et avait crânement exposé à l'assistance ses formes épanouies et ramollies recelant son moi profond. Particularité : elle se rasait le pubis. Elle avait craqué en deux minutes trente, montre en main, résultat remarquable bien qu'un tantinet frustrant pour les sadiques et voyeurs en puissance disséminés dans le groupe.

Johanna l'avait longuement félicitée de sa prestation, de sa coopération.

« Le problème majeur d'Isabelle, toujours le même, consiste en une relation déficitaire avec sa mère. Elle bute sans arrêt sur un schéma comportemental très fortement ancré dans son inconscient et dont elle n'arrive pas à se débarrasser. Elle reste donc une petite fille. »

Il fallait donc y remédier en tuant, symboliquement hein, faut pas exagérer, cette génitrice à la présence dévorante, cette mante religieuse boulimique, qui n'avait jamais appris que les mantes religieuses normalement constituées étaient censées engloutir leurs mâles et non leur progéniture. Isabelle, toujours exhibée et contente de l'être, avait dit qu'elle se sentait déjà mieux, bien moins coupable, bien plus forte, et que tu vois, Martial, rien que le fait d'en parler librement, sans fard, sans masque, eh ben ça résout une bonne partie du problème, c'est pourtant pas compliqué, Martial, il suffit d'y mettre un peu de bonne volonté, quoi... »

Une autre fois, Jean-Paul Arpin avait trouvé judicieux d'inverser les règles du Je : les questionneurs latéraux avaient été priés de se déshabiller à leur tour et le questionné central avait eu la permission, mais non l'obligation, de conserver ses vêtements. Seuls les serpents psy, en vertu d'un décret exceptionnel protégeant leur mission d'arbitrage impartial, avaient été lourdement condamnés à demeurer planqués sous leurs frusques. En bref, ces heures d'atelier s'étaient avérées extrêmement longues et pénibles pour Martial, à tel point que, jugeant que le programme annoncé pour les jours suivants offrait une perspective

particulièrement sinistre, il avait décidé de sécher les groupes de travail.

Programme annoncé pour les jours suivants : redécouverte du corps par un massage général et mutuel. Le massé, yeux bandés, allongé au centre de la figure géométrique formée par les masseurs, s'applique à réduire son univers au contact des mains effleurant son épiderme.

Après le déjeuner, profitant de la pause pendant laquelle chacun vaquait à ses menues occupations – courriers, courses, virées au village, amourettes de séminaire – Marial s'était éclipsé en douce, inaugurant ses balades vespérales en forêt. Ses pas l'avaient porté jusqu'au sentier mystérieux menant à la mesure et à l'étang.

Le lendemain, après la réception glaciale de l'assemblée des participants au séminaire, Arpin et les serpents psy lui avaient témoigné un dédain, un mépris, une indifférence qui ne laissaient planer aucun doute quant à la nature de leurs sentiments inexprimables. Ils savaient pertinemment que la brebis galeuse, réintroduite de force dans le troupeau, risquerait de contaminer les autres, les saines. Il valait donc mieux la sacrifier, l'isoler, lui tisser une quarantaine parfaitement quadrillée et la surveiller de loin. Et cette attitude commune, concertée, des serpents psy avait plutôt arrangé Martial, car, à partir de ce jour, plus personne ne s'était intéressé à lui et il avait pu en toute tranquillité rejoindre son nouveau lieu de prédilection et y goûter de longues heures de sérénité.

Il s'était fabriqué son propre emploi du temps, à l'écart des séminaristes, se libérant ainsi de l'entreprise de libération, ce qui était déjà une grande libération en soi. Peut-être avait-il obtenu rapidement, trop rapidement sans doute, l'effet escompté du stage recentrage.

Or donc, le matin, il paraissait au lit, sautant le petit déjeuner, parcourant distraitemment l'infâme feuille de chou régionale que Marie le bouledogue venait gentiment lui apporter. À l'heure du déjeuner, il rejoignait les autres au restaurant, les autres qui faisaient exactement comme s'il n'était pas là. Eux avaient encore besoin de s'autopersuader du bien-fondé de leur séjour, d'autovalider les importantes dépenses occasionnées par ce désir convulsif d'évolution, d'autopousser jusqu'à l'absurde, jusqu'à la complète dépendance, la justification de leur présence dans le filet habilement tendu par les dompteurs psy.

Vers 14 heures, Martial pénétrait dans la forêt, découvrant chaque jour, chaque heure, des merveilles insoupçonnées, arbres majestueux, colonnes de lumière mordorée trouant les clairières, mosaïques fuyantes de couleurs et de formes. Lui, qui avait pourtant passé toute son enfance à la campagne, n'avait jamais contemplé la nature comme il la regardait maintenant. Ses paysans de parents avaient toujours considéré la terre, cette mère trop indulgente, comme une bête de somme, un ventre qu'il fallait à tout prix fertiliser, féconder, abrutir de phosphates, de nitrates, de carbonates, de sulfates, de ces poisons lents qui n'étaient ni plus ni moins que les semences brutales de violeurs incestueux et ingrats.

Il regagnait la mesure, l'étang, les roseaux. Ses yeux suivaient les évolutions

acrobatiques des grosses libellules bleues accouplées, des grenouilles sautant sur les nénuphars. Il se déshabillait, s'allongeait sur son tapis de mousse et se gorgeait de l'extraordinaire vitalité exsudée par chaque brin d'herbe, chaque plante, chaque caillou, chaque insecte. En compagnie de ses récents amis, la vipère rouge et ses vipéreaux, il s'abreuvait de soleil. Curieusement, il ne souffrait d'aucune brûlure : sa peau conservait son teint laiteux. Il rentrait à la nuit tombante, gavé d'un ineffable bonheur.

Il prenait ses repas du soir dans l'immense cuisine, en compagnie de la châtelaine et de ses employés, une famille marocaine, père, mère, enfants débordant d'éclats de rire et de coups de gueule.

La châtelaine : dame tout en élégance, blondeur, distinction, amabilité et originalité. Lorsqu'elle avait surpris ce pensionnaire fourvoyé dans une pièce strictement réservée au service, elle avait d'abord montré une certaine réticence. Puis, le bourgogne aidant, elle avait fini par se dérider et s'était lancée dans une interminable logorrhée sur la vie, la mort, son ancienne galerie de peinture à Paris, ses maris – tous décédés –, ses amants – nombreux –, bien vivants mais bien négligents. Les Marocains, et particulièrement la mère, semblaient apprécier la présence de Martial, lui réservaient toujours les meilleures parts de leur succulent tajine, le plus gros morceau de gâteau, lui offraient le thé à la menthe et l'environnaient de somptueux sourires.

Enfin, vers 22 heures, il regagnait sa chambre. Quelques-uns de ses ex-compagnons de recentrage, recouvrant miraculeusement l'usage de la courtoisie, s'en venaient quémander une petite place dans le sauna, « sans vouloir vous déranger, hein ». Estimant que le sauna ne lui appartenait pas et que, donc, il n'avait aucune bonne raison pour leur refuser ce petit plaisir, il consentait bien volontiers et même, les rejoignait dans la vapeur brûlante, s'allongeait ou s'asseyait au milieu de leurs fantômes embués. Le premier soir ils étaient trois, le deuxième six et les suivants entre huit et douze. Une petite file d'attente se formait maintenant dans le couloir. Arpin, Johanna et les autres boas psy faisaient le plus souvent partie du lot, mais s'arrangeaient pour se retrouver entre eux. Ils attendaient avec une patience de vautour guettant la fin d'un gnou agonisant, que leurs ouailles bienaimées eussent vidé les lieux. Serviettes distinguées, ils évitaient soigneusement de se mélanger aux torchons malpropres, à ces brouillons d'humains qui constituaient pourtant la base de leur subsistance.

L'attirance de Martial pour Johanna s'était évanouie. Autant il avait été aimanté par la femme, autant il était repoussé par le soldat enrôlé dans la légion psy. Il l'avait surprise une fois nue et seule dans la salle de bain : tout en s'observant avec attention dans le miroir surmontant la vasque, elle se frottait langoureusement le dos et les jambes avec un drap de bain. Il l'avait regardée comme une androïde démanagée par des puces savantes, comme une chienne dressée, comme un clone. Malgré ses efforts, elle n'était pas parvenue à dissimuler son malaise. Elle ne pouvait pas ignorer ce qui s'était passé entre eux, cet instant de fol abandon qui avait entrouvert d'autres trappes, qui avait chamboulé, plus durablement qu'elle voulait se l'avouer, ses certitudes, qui avait ébranlé sa

construction mentale et sociale. Martial était à jamais le terrain sur lequel son édifice avait tremblé.

La vipère rouge, fidèle au poste, veillait sur sa progéniture. Elle reconnaissait le pas de l'homme. Elle ne cherchait plus à défendre son nid. Elle avait déterminé, une fois pour toutes, le caractère inoffensif de l'intrus à l'odeur maintenant familière.

« Salut », chuchota Martial.

Elle déroula son collier de rubis et s'étira de tout son long sur une bande de terre cuite par le soleil.

Sans plus se soucier d'elle, il ouvrit en grand la porte de la mesure. L'odeur de pourriture l'agressa comme chaque fois, mais, selon le rituel qu'il avait spontanément instauré, il entra et s'acharna sur le volet qu'il extirpa de sa gangue de lierre. Le soleil inonda la terre battue, les herbes folles et le monceau de gravois.

Martial aurait été bien incapable d'expliquer les raisons de son obstination à aérer ce cabanon délabré, mais il fallait qu'il le fit. Comme il fallait que le soir, en partant, il le refermât soigneusement. C'était une forme de respect envers le site qui l'accueillait.

Il se déshabilla, posa ses vêtements sur le tranchant de vantail et se coucha sur son lit de mousse face au miroir aveuglant de l'étang. Il perçut les glissements des serpenteaux sous les feuilles, les vrombissements des libellules dérapant sur le fil de l'eau, les craquements des brindilles piétinées par les rongeurs furtifs, les coassements des grenouilles jouant sur les nénuphars, les bourdonnements des insectes laborieux, le souffle de la brise sur les arbres et les roseaux et, au-delà, le murmure profond de la forêt. La force occulte se concentra au-dessus de lui et prit lentement possession de son corps. Elle s'introduisit en lui par ses mains, par ses pieds, précédée d'un fourmillement agaçant. La peau de Martial brusquement hérissée fut parcourue de démangeaisons, de frissonnements, de longs tremblements qui effrayèrent les mouches, les guêpes, les moustiques volant à proximité.

Il n'entendit plus rien.

Il s'immergea entièrement dans le bain d'énergie. La force se repandait impérieusement dans ses membres, dans son ventre, dans l'entrelacs de ses veines, de ses artères, de ses vaisseaux. Elle se comprimait dans son enveloppe de chair. Sa tête commença à se balancer d'un côté sur l'autre. Puis ce furent ses épaules, son torse, son bassin, ses bras, ses jambes. Il se contorsionna sur la mousse dans un mouvement perpétuel du sommet de son crâne à l'extrémité de ses doigts de pied. Les contorsions lui arrachaient des gémissements de jouissance. Chaque cellule, chaque fibre de son corps s'imprégnaient de la puissante charge énergétique, trop intense pour les limites étriquées de l'homme nouvellement conquis. Le plaisir le transperçait de lances douloureuses, et chacune de ses convulsions était à la fois une tentative d'échapper à la terrible emprise et une folle envie de s'y frotter lascivement. Il rampait sur le dos, s'égratignait aux cailloux acérés jonchant la mousse. S'enfonçait dans la terre. Escaladait le soleil.

Peu à peu, sans s'en rendre compte, il se rapprocha de l'eau. Il bascula dans les roseaux, dans les nénuphars. L'eau était froide mais accueillante. Il rit, s'y vautra sauvagement, s'aspergea comme un dément, enfouit sa tête dans la vase. L'eau noire, emplie de particules en suspension, à peine égratignée par la lumière, avait un merveilleux goût d'algues et de boue amère. Il se retrouva au milieu de l'étang où il perdit pied. Un aspic, indifférent à ses évolutions, traversa devant lui, tête hors de l'eau, long corps agité de scintillements verts.

Aspic : (cf. vipère) serpent venimeux très susceptible lorsqu'on lui marche sur la queue ou qu'on tente de lui donner le sein, expérience autrefois tentée par une reine d'Égypte.

Il riait, riait, et chaque rire appelait un autre rire. Et la forêt en fête chantait la joie de l'enfant qu'elle abritait.

Subitement, tout se déchira.

Martial se sentit infiniment triste, froid et las. Il regagna la rive, réintégra son lit de mousse, mais le soleil ne le réchauffa pas. La vipère avait déserté son nid. La forêt s'était tue, retranchée dans un silence hostile.

Démuni, défaillant, perplexe, il se rhabilla rapidement, se demandant pourquoi l'énergie vitale s'était abruptement retirée de lui. Il songea qu'il ne restait que deux jours de stage. Dimanche, il faudrait repartir, rejoindre la banlieue où l'attendaient Madame et ses extravagances capillaires, les murs étouffants de l'appartement. Il avait à peine eu le temps de goûter au charme que, beau au bois dormant, il s'était abîmé dans un sommeil glacé. La forêt se recroquevillait sur elle-même, laissant dans sa gorge une écume d'amertume. Le chemin du retour fut ponctué de maladresses, d'éraflures, de morsures.

La façade du château se profilait au loin.

Il se rendit compte qu'il puait la vase. Il fonça directement dans sa chambre, sans un regard pour Marie le bouledogue, intriguée par ce drôle de poisson aux écailles tire-bouchonnées aussi crotté qu'un troupeau de gorets.

Il prit une douche, se coucha et s'endormit. Aucun rêve ne visita son sommeil noir et froid.

Vers 21 heures, Marie vint le réveiller.

« S'cuzez ! Téléphone pour vous.

— Ah... ah bon. J'arrive. »

Il enfila son peignoir mauve, ses chaussons assortis et se rendit à l'accueil.

Peignoir mauve et chaussons assortis : cadeaux complètement imprévisibles de Madame avant son départ. Elle avait certes un peu forcé sur le mauve, mais, compte tenu des dépenses occasionnées par le séminaire, c'était plutôt une chouette intention.

En dépit de la friture sur la ligne, Martial reconnut immédiatement la voix de Laurence.

« C'est toi, papa ?

— Oui.

— C'est Laurence. Maman m'a donné ton numéro. Ça va ?

— Euh, oui. Et toi ?

— Moi ? Super ! J'm'éclate comme une folle !
— T'es contente, alors ?
— Si j'suis contente ! Mieux que ça ! J't'expliquerai tout quand on se reverra.
Et toi ? »

Dans sa question perçait une inquiétude. Martial devinait parfaitement l'objet de l'inquiétude de sa fille.

« J'aurai aussi pas mal de choses à te raconter.

— Et... heu... Tu sais, la psy. Comment est-ce que... Enfin, comment ça se passe ?

— T'en fais pas. Elle ne m'orientera pas vers la coiffure. »

Elle rit. Il perçut nettement la légèreté et le soulagement contenus dans ce rire.

« Papa ?

— Oui ?

— Heu, je voulais te dire que... Enfin, te dire merci pour tout ça. »

Il demeura un long instant silencieux, ému, à l'écoute du souffle de sa fille.

« Tu rentres quand ? finit-elle par demander

— Dimanche.

— Alors on s reverra le samedi d'après.

— Oui

— Bon, j'te quitte j't'embrasse.

— Moi aussi, je t'embrasse.

— Papa ?

— Oui ?

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi. »

Elle raccrocha.

Martial resta immobile, adossé au comptoir, sous le regard courroucé de Marie le bouledogue dont les veines du cou se gonflaient dangereusement sous les effets conjoints du collier à clous et d'une terrible envie de botter le cul de l'animal mauve et banlieusard planté dans son terroir. Elle était comme ça, la Bourguignonne, elle n'aimait pas les envahisseurs qui venaient pisser sur son territoire, c'était plus fort qu'elle.

Martial, bonne pâte, régla le conflit interne du cerbère en filant dare-dare dans sa chambre. L'y attendaient un nuage blond, des yeux bleus, un débardeur blanc ajouré, un jean serré et délavé et l'air d'un serpent psy désorienté.

Johanna était assise sur le lit.

« Je... je me suis permise d'entrer en vous attendant, s'excusa-t-elle en se levant.

— Vous avez bien fait », répondit-il avec un sens aigu de la repartie.

Il ajouta, avec un brin de perfidie :

« Vous êtes venue de vous-même ou c'est le Grand Esprit qui vous envoie ? »

Quelques plis froissèrent la peau dorée de Johanna, une moue de défi arrondit sa lèvre supérieure.

« De moi-même. »

Offusquée qu'il pût en douter, qu'il la prît finalement pour ce qu'elle était, à savoir une dévote soumise à l'orthodoxie psy et à son grand pope, elle se crut obligée de se répandre en justifications oiseuses, ce qui prouvait qu'il avait visé juste.

« Le travail en groupe exige parfois... un certain effort pour... Je veux dire, il est indispensable, quelquefois, de sacrifier son individualisme au groupe pour obtenir des résultats.

— Jamais. Jamais. Voilà ce que j'ai découvert en quarante-huit ans. C'est même la pire des choses qui puisse arriver à un être humain.

— C'est votre point de vue. C'est pour ça que vous avez refusé de participer au travail de groupe ?

— Ça, et le fait que je m'y emmerde.

— Est-ce que vous vous rendez compte, Martial, que c'est justement là que réside votre problème ? Vous refusez de vous donner, de vous livrer.

— Me livrer à qui ?

— Aux autres, à vous-même, ce qui revient au même. Si vous avez tellement peur du jugement des autres, c'est que vous êtes terrifié par l'idée que vous vous faites de vous-même. Vous avez peur de vous voir tel que vous êtes.

— Des théories, tout ça. Ce que je sais, c'est que j'ai aimé ce contact avec vous, le premier soir, et que je n'aime pas vos théories. Je vous ai aimé vous, Johanna, et je n'aime pas Johanna Mirtul la psychologue. J'ai aimé me réfugier dans vos bras et je n'aime pas me retrouver dans les pattes du groupe. Que d'autres y trouvent leur bonheur, pourquoi pas ? Si je préfère aller en forêt plutôt qu'à vos ateliers, c'est qu'elle, elle n'a pas eu besoin de tout ce fatras pour m'accueillir, pour me faire don de ce qu'il y a de plus précieux en elle. Comme vous avez su le faire le premier soir. Vous voyez, rien que pour ça, je serai toujours reconnaissant à la vraie Johanna, celle que, de toute façon, vous ne cesserez jamais d'être, que vous le vouliez ou non... »

Il repensa à cette rétraction soudaine de la forêt qui, comme Johanna, lui avait subitement refusé son amitié, sa compassion, et il fut empli d'un grand vide.

Elle le fixa intensément, douloureusement, sembla hésiter, se rapprocha de lui, se détourna aussitôt et s'enfuit en courant. Dans le couloir, elle laissa enfin couler ses larmes.

Martial, toujours encombré du vide, se coucha.

Qu'avait-il donc fait pour ne plus mériter le bonheur entrevu ? Était-il définitivement taillé pour la souffrance ? Il ne comprenait plus et, surtout, il ne ressentait plus. Le sentier l'entraînait maintenant vers le fond du précipice où ses monstres réveillés guettaient impatiemment sa chute.

Il mit très longtemps à trouver un semblant de sommeil.

Chapitre 17

Martial passa une grande partie de son avant-dernière journée à Puyrabon allongé sur son lit.

Paralysé par l'inertie.

Récipient se vidant peu à peu de sa vie.

Les sentiments, les impressions, les pensées se faisaient de plus en plus rares. Il s'engourdisait. Devenait froid comme la mort. Il n'avait pas réussi à se lever lorsqu'il s'était réveillé et plus le temps s'égrenait, moins il s'en sentait capable. Sa respiration se ralentissait, se suspendait. Seule sa tête émergeait des draps. Ses yeux grands ouverts fixaient obstinément le plafond. Il ressemblait à un cadavre recouvert d'un suaire.

Suaire : sorte de drap dont on recouvre un cadavre. Peut devenir saint et faire l'objet de controverses hystériques s'il est soupçonné d'avoir enseveli le fils de Dieu.

Il n'entendait plus rien si ce n'était, résonnant faiblement, les cloches lointaines de l'église du village dispersant sombrement les heures.

Des souvenirs diffus traversaient négligemment son esprit et s'évanouissaient tels des spectres dès qu'il tentait de les retenir, comme ces papiers blancs plongés dans un révélateur détérioré qui ne parvient pas à donner vraiment corps aux photos qu'il ne peut qu'esquisser. Le rire de l'enfant qu'il avait été s'étranglait dans le silence. Les visages autrefois entrevus s'estompaient, se diluaient dans la blancheur terne de sa mémoire entoillée. Les couleurs, les formes et la chaleur se retiraient de lui à la manière de troupes usées et désordonnées désertant sans gloire le champ de bataille.

Ce n'était pas un constat de souffrance, de malheur ; la souffrance et le malheur s'habillaient de formes et de couleurs, voyageaient sur les pensées, sur les mots, sur les sens, résultaient d'actes de création, conscients ou non. La douleur était une onde d'existence, une excitation, une façon maladroitement de se rappeler à son propre souvenir. Les coups du sort, les accidents, les maladies, tout cela avait au moins le mérite de présenter des aspérités, des prises, tout cela générait une réaction, de désespoir ou de révolte, tout cela permettait d'ancrer le navire au beau milieu des eaux agitées et, en même temps, d'affronter la tempête, de se plaindre des éléments et d'oublier de radoubler la coque. L'état dans lequel se trouvait Martial était un état de non-existence, une mer étale et sans saveur. Il avait déjà furtivement éprouvé cette non-sensation lors de sa première rencontre avec Félicité après que la jeune Noire l'eut masturbé par inadvertance et qu'il eut libéré sa semence sans le vouloir. Comme si la collusion de leurs deux non-volontés avait provoqué la mince blessure par laquelle le néant s'introduisait maintenant en lui. Ce qu'il avait alors vécu, c'étaient les prémices de cette rétraction, de cette transformation de son feu intérieur en cendre grise et froide, à

l'image de toute sa vie de clone.

Clone : depuis le temps que nous en parlons, il serait sans doute temps d'essayer d'aborder la notion de clone. Il s'agit en principe d'un double parfait, ou d'une copie de soi-même. Cependant, nul besoin d'une duplication génétique pour engendrer un clone, il suffit de se forger une identité factice, une projection mentale, une vague imitation de soi-même, une ombre qu'on s'ingénie à prendre pour la réalité.

Il n'y avait plus de désir en Martial, ni celui de bouger, ni celui de penser. La vaste chambre du château de Puyrabon devenait son tombeau. Les ultimes épreuves, les ultimes empreintes de sa vie étaient des nuages noirs et blancs s'effilochant aux confins de son ciel, poussés par une brise d'indifférence.

Sur le point de ne plus être, il ne se sentait ni bien ni mal. S'il n'éprouvait aucune peur, c'est qu'il était incapable d'éprouver quoi que ce soit. Les contours de la chambre se dérobaient, les moulures du plafond, le tissu mural vieux rose, les rideaux aux fleurs fanées se mélangeaient, se confondaient, se neutralisaient.

Les yeux de Martial n'accrochaient plus les couleurs. Son regard absent agissait sur elles comme un dissolvant, les délayant avant de les faire disparaître.

On frappa à la porte.

Il ne répondit pas. Des coups avaient vraiment ébranlé son silence ? Il avait peut-être 10 ans et sa mère venait le réveiller pour qu'il aide son père à changer la litière des vaches avant de partir à l'école. Ou 27 ans et son chef de service lui signifiait, en tambourinant sur la cloison, qu'il avait besoin de lui. Peut-être aussi que quelqu'un entraînait dans sa chambre et s'approchait du lit. Il perçut une vague forme auréolée d'or qui tira rapidement sur le gris sale. Peut-être que cette forme prononçait des mots mais le silence buvait les mots avant qu'ils ne parviennent jusqu'à lui.

« ... Tial... Nier... Our... Le... Va... »

Il leva sans doute sa main sous le drap, sans doute aussi pour signifier qu'il n'allait ni bien ni mal, qu'il n'allait pas du tout et que tout ça, finalement, n'était pas si grave.

Elle partit ou alors elle traversa l'écran de grisaille, ou encore d'autres formes se pressèrent autour de son cercueil. Il y avait comme de l'agitation autour de lui. Comme des bulles d'air émises par les poissons venant crever l'opacité de l'eau.

Était-ce cela la mort ? Cette manière de se séparer doucement de la matière, cet effacement inodore et indolore, ce retrait muet du jeu des formes et des couleurs, ce trou gris et sans fin où plus rien n'avait aucune espèce d'importance, où ne vquaient ni temps, ni désirs qui créent le temps ?

Cette ombre au-dessus de lui, était-ce quelqu'un qui veillait sur lui ? Un démon noir qui venait le précipiter dans un enfer ? Un archange qui l'emmenait vers un paradis ? Où était-il ? Dans une salle d'attente ? De quoi allait-on l'opérer ? Est-ce que quelqu'un n'était pas en train de charcuter son cou ? Quelle importance, ce corps n'était plus à lui, ce corps n'était qu'un sac vide, une enveloppe qui peu à peu s'estompait. Il aurait bien dit que, dans son cas, la chirurgie était inutile, absurde. Que l'amputer du vide ne servait à rien, puisqu'il

se vouait au vide. Il aurait bien dit cela, mais, là où il se trouvait, le verbe ne trouvait plus de prétexte pour se faire chair.

Mort/enfer : il est fort probable qu'un homme persuadé d'aller tout droit en enfer après sa mort, de souffrir pour l'éternité, qui est, comme chacun le sait, très longue, ne mourra pas de gaîté de cœur.

Une pensée l'effleura. Qui l'aurait bien fait rire si, dans cet endroit, le rire avait été quelque chose de concevable. Peut-être qu'il était tout simplement en train de devenir fou. Cette curieuse idée résista un peu plus longtemps que les autres avant d'être, à son tour, absorbée par le néant. Madame avait sans doute eu raison en le traitant de pauvre malade ; les serpents psy avaient eu raison de le considérer comme une brebis galeuse, irrécupérable.

Il tombait maintenant dans un océan infiniment gros et sale. Dans une bouche qui se refermait à jamais sur lui.

Pour l'éternité. Alors, subitement, féroce, il eut envie de lumière.

Et la lumière, comme si elle n'avait attendu que cette impulsion, cette étincelle, pour se manifester, lui fut révélée. Un simple faisceau, tout d'abord, perçant la grisaille comme un humble rayon de soleil trouant la brume. Puis une colonne blanche, majestueuse, puissante, descendit lentement sur lui. Il n'avait jamais vu une lumière briller de la sorte, et pourtant elle ne l'aveuglait pas. Des volutes scintillantes se détachèrent du tronc cylindrique et l'enroulèrent. La consistance vaporeuse, nébuleuse, diaphane, des bras d'éther n'avait d'égale que leur éclat incomparable, leur densité inouïe.

Martial fut baigné tout entier dans le flot de clarté dont l'écoulement serein ouvrait un chemin de joie dans l'océan gris et morne. La lumière emplissait son corps, s'échappait de la paume de ses mains, de la plante de ses pieds. Elle naissait maintenant de lui, il en était le centre, la source, elle grandissait en lui pour rayonner par-delà les murs de la pièce, par-delà l'enceinte du château, par-delà les champs et les forêts, par-delà la terre, par-delà les étoiles. Sa splendeur lui arrachait des cris et des larmes de joie et d'extase. Sa note claire vibrait le long de sa colonne vertébrale.

Les couleurs, une à une, furent rendues à Martial : le rouge se répandit dans son bas-ventre et dans ses jambes, l'orange se diffusa dans son bassin, le jaune flamboya dans son plexus solaire, le vert se déploya dans son cœur, le bleu s'infiltra dans sa gorge, ses bras et ses mains, l'indigo envahit son front et le violet couronna sa tête. Il était un homme arc-en-ciel, et chacune des teintes du spectre était une pierre précieuse sertie dans sa chair. Rubis, émeraude, saphir, améthyste et tout autour et en lui, un diamant illimité qui brillait sans fin.

Martial s'imprégna des couleurs, s'en rassasia jusqu'à plus soif, puis son corps se rétracta, expérimenta de nouveau ses frontières, réintégra progressivement l'espace et le temps. Ses yeux distinguèrent les moulures du plafond, les fleurs pétrifiées des rideaux, les tentures murales. Les nuances, pourtant érodées par le temps, lui parurent extraordinairement vives et claires. Il les voyait de l'intérieur, de l'âme. Des vagues de soleil couchant venaient mourir sur son lit par les portes-fenêtres ouvertes sur le parc.

Espace/temps : prison familière de l'être conscient dont personne n'a réussi à s'évader.

Il tourna légèrement la tête.

Johanna, assise sur une chaise, l'observait. Derrière elle, debout et nerveux, deux hommes en blouses blanches, des ambulanciers qui le regardaient avec la même expression que des employés de fourrière contemplant un chien errant et enragé.

« Martial ? »

Il sourit.

« Ça va ? »

Il acquiesça silencieusement. Johanna, visiblement soulagée, s'exclama :

« Vous m'avez fichu une de ces trouilles !

— Quelle... quelle heure est-il ? »

La voix de Martial résonnait plus clairement qu'avant, comme enfin débarrassée de tous les chats ayant élu domicile dans sa gorge depuis des siècles. Elle regarda sa montre. Le frottement des manches de sa chemise en jean jouait une fugue pleine d'allégresse.

« Oh là, 16 h 30, vous vous rendez compte ? Ça fait cinq heures que je suis là. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous étiez tout blanc, vous respiriez à peine. On aurait dit que vous étiez dans un état cataleptique.

— Y a un peu de ça. Disons que j'étais... ailleurs.

— Vous avez eu des réactions bizarres. Des cris, des pleurs. Vous êtes sûr que ça va, maintenant ?

— Ça va, je vous assure. Et même très bien. »

L'un des deux ambulanciers, aussi noir de poils et de caractère que sa blouse était blanche, les interrompt :

« J'voudrais pas déranger, hein, mais qu'est-ce qu'on fait, nous ? On l'emmène ? »

Des deux mains Johanna lui fit signe de patienter encore un peu.

« Martial, vous... Vous ne voulez pas aller à l'hôpital ? Juste pour y subir un examen de routine ? »

Martial libéra un petit rire.

« Aucun hôpital n'est capable d'analyser ce qui m'est arrivé. »

Le second ambulancier, aussi glabre et roux que son équipier était brun et velu, intervint à son tour.

« Alors, on décide quoi ? On n'a pas que ça à foutre, nous ! »

Johanna ne savait visiblement pas quelle décision prendre ; ce fut donc Martial qui la prit à sa place.

« Vous pouvez retourner d'où vous venez, messieurs. Je suis en très bonne santé. Mentale et physique. »

Les deux blousés blanc se consultèrent du regard, courroucé le regard, et se mirent rapidement d'accord pour lever le camp. En partant, ils prirent bien soin d'étaler leur mauvaise humeur, de claquer la porte, de faire hurler le moteur et les pneus de l'ambulance sur les graviers de l'allée, et quoi, putain de merde !

Le silence, blessé par l'agonie du moteur brutalisé, se cicatrisa lentement.

« Pourquoi êtes-vous restée à mon chevet ? »

— Je... je me sentais responsable de vous. C'est moi qui ai insisté pour que vous vous inscriviez à ce séminaire.

— C'est Arpin qui vous l'a demandé, n'est-ce pas ? »

Elle baissa la tête, comme une gamine qui s'apprête à avouer qu'elle a cassé l'horrible vase antique de famille ayant jusque-là traversé dix-sept générations sans la moindre fissure.

« Quand je vous ai vu, ce matin, dans cet état, j'ai paniqué. Je suis allée chercher Jean-Paul, il m'a conseillé de rester auprès de vous. De vous surveiller. Il pensait que vous faisiez une crise de schizophrénie aiguë et que, si vous n'en sortiez pas avant ce soir, il fallait absolument faire quelque chose.

Alors, voyant que votre état ne s'améliorait pas, je... j'ai appelé.

— Si je comprends bien, j'ai échappé de justesse à la camisole de force.

— Que vouliez-vous que je fasse ? »

Elle semblait totalement désemparée devant Martial Bonneteau, énigme vivante qui défait toutes ses certitudes.

« Si vous me racontiez ce qui vous est arrivé ? Vous ne réagissiez à aucune sollicitation. Je vous ai parlé, je vous ai secoué. Vous étiez comme un cadavre. Je vous assure, comme un cadavre.

— Vous avez raison : j'ai peut-être été un cadavre. Ou plutôt, un corps sans vie. Mais, j'ai suffisamment pris votre temps comme ça. Vous devriez aller vous occuper de votre groupe.

— Jean-Paul s'en occupe.

— Alors tout va bien... »

Ils se dévisagèrent en silence. Martial distinguait, indirectement mais clairement la frayeur rétrospective qui émanait de la gorge et de la poitrine de Johanna : une tache grise et terne.

Il repoussa les draps.

« Il faut que je parte.

— Pour aller où ?

— Vous êtes bien curieuse. »

Il se leva et se rendit dans la salle de bain, l'abandonnant, plantée sur sa chaise, à ses interrogations. Il se sentait dévasté de bonheur. Chantonant, il alluma le sauna et saisit l'une des nombreuses serviettes tire-bouchonnées gisant sur le carrelage. Les amateurs de bains de vapeur les abandonnaient régulièrement sur leur passage, et Marie le bouledogue, femme de ménage à ses heures, ne se fendait d'aucune contorsion pour les ramasser, la terre bourguignonne est si basse. Il ne voyait plus la lumière blanche et les couleurs, mais elles continuaient d'irradier ses organes.

Il entra dans le sauna, posa la serviette sur un banc et s'allongea sur le ventre. Il éprouvait encore le besoin de transpirer, d'évacuer les déchets obstruant certaines zones de son corps.

Il ne fut pas vraiment surpris de voir Johanna le rejoindre au bout de quelques

minutes. Elle défit le drap enroulé autour de ses reins et s'assit à côté de lui. Sa hanche vint se coller contre le front de Martial et instantanément, leurs sueurs se mêlèrent. Il leva les yeux et contempla les myriades brillantes des perles en formation, les ruisseaux diffus dévalant sa peau de reine.

Il eut très envie de la caresser

Et il la caressa.

À quatre pattes sur le banc, il laissa ses mains errer sur sa peau humide. De son visage elles descendirent lentement sur son cou, ses épaules, ses seins, son ventre, ses hanches, puis elles longèrent ses cuisses, ses mollets, ses chevilles, ses pieds. Les mains de Martial, indépendantes, animées d'une volonté propre, allaient là où elles avaient envie d'aller, se repaissant de ce contact, explorant avec avidité les plus infimes détails, les palpitations ténues, recueillant l'eau tiède dans les replis, dans les creux.

Johanna s'ouvrait de plus en plus, lotus se déployant sous les feux naissants du soleil. Tête renversée, cou étiré, jambes écartées, elle s'abandonnait au plaisir des mains qui la visitaient. Sa respiration était de plus en plus lente, de plus en plus grave. Et les paumes de Martial aspiraient ce flux tranquille, apaisé, ce mouvement perpétuel qui signifiait la vie.

Elle changea de position, s'allongea sur le ventre, et les mains se promenèrent longtemps sur son dos et ses fesses. Même si elles restaient en surface, elles semblaient plonger dans la chair, en ressentir l'ineffable douceur. Elle se retourna sur le dos, posa un de ses pieds sur le banc supérieur et l'autre sur le plancher ajouré du sauna. Son odeur se répandit entre les effluves de chaleur, d'eucalyptus et de pin. Les mains rampèrent sur la face interne de ses cuisses, remontèrent le long de sa vulve, les doigts glissèrent sur les poils pubiens collés par la transpiration. Le bassin de Johanna bascula vers l'avant, ses reins se creusèrent. Elle se désarticulait complètement pour favoriser l'éclosion des pétales de sa féminité.

Une grande tendresse saisit Martial lorsqu'il vit, sentit et toucha cette chair intime et offerte. Sa douceur de soie était un ravissement pour le toucher, sa carnation nacrée et luisante un enchantement pour la vue, son parfum une extase pour l'odorat. C'était une bouche miraculeuse, un puits de vie, d'où pouvait aussi bien jaillir le sang des menstrues, les pertes, l'urine âpre, que l'enfant recouvert du liquide amniotique, l'antre mystérieux abritant une symbiose obscure et fondamentale, et le duvet sombre, dense, se dressait là pour en garder l'accès comme une flore sauvage voilant la faille d'un gouffre fabuleux. Cette partie du corps de la femme qui l'avait tant obsédé durant son enfance et son adolescence lui était enfin révélée.

Fiévreux, enivré de sensations et d'odeurs, il ferma les yeux. Ce sexe était aussi le sien. Chaque frôlement de ses doigts détrempés était une invitation à reconnaître la femme qui n'avait, jusqu'alors, jamais pu grandir en lui.

La main de Johanna vint se poser sur le pénis de Martial, inondé de plaisir. Il savait que sa partenaire éprouvait la même sensation que lui, que, par sa paume qui effleurait ses testicules, par ses doigts qui se refermaient sur son gland, elle

s'incarnait dans sa propre virilité. Ils se faisaient sur le don mutuel de leurs différences. Une température de feu embrasait le sauna, et leurs sueurs, leurs humeurs, leurs odeurs, se confondaient, se mélangeaient. De cette fusion, de cette mixtion, naissaient deux êtres hybrides nourris des singularités de l'un et de l'autre.

Après avoir senti, vu, touché, Martial eut le désir pressant de goûter. Il plongea sa tête entre les cuisses de Johanna. Son nez se colla contre son pubis, et il respira profondément son suc, son odeur. Sa bouche s'emplit de la saveur acide de musc, de poivre et d'humus suintant des muqueuses. La tête de Johanna se plaça également entre les jambes de Martial et ses lèvres s'arrondirent sur le gland maintenant violacé. Elle le lécha, le lapa à petits coups de langue, puis, malgré sa position inconfortable, elle le happa entièrement et, mâchoires distendues, le blottit entre ses joues creusées.

Martial délaissa la suave entaille de chair, s'aventura sur la crête du périnée, atteignit le cratère froncé de l'anus. Cette étroite fosse qu'il avait parfois trouvée putride, cette trappe à merde comme l'appelait poétiquement sa mère, lui parut soudain pleine de délices. Le goût en était plus âpre. La reptation de la langue et le souffle chaud de Johanna sur son propre périnée, son propre anus, le firent défaillir. Des loups en train de se renifler, de se lécher, des bêtes sauvages en train de s'imprimer à jamais dans la mémoire de leurs sens. Chacun mangea ainsi le corps de l'autre, chacun s'étourdit dans le creux des aisselles de l'autre, mordit bras, jambes, ventre, dos, fesses de l'autre, s'enfouit dans la chevelure trempée de l'autre, chacun embrassa l'autre, chacun but la salive et l'haleine de l'autre.

Lorsque chacun fut rassasié de l'autre, ils s'allongèrent côte à côte, main dans la main, homme et femme tous les deux.

La chevelure blonde de Johanna se répandit sur l'épaule de Martial.

« Tu... tu ne veux pas faire l'amour, demanda-t-elle à voix basse.

— Et toi, tu veux ?

— Oui, mais pas maintenant. »

Il décela, dans sa voix, une petite peur de le décevoir.

« Moi aussi, j'en ai très envie. Mais une autre fois. Je suis très bien comme ça. »

Elle l'embrassa dans le cou, lui caressa la poitrine.

« Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Toujours aussi curieuse, hein ?

— Dis-moi...

— Je vais aller en forêt. Et toi ?

— Retourner m'occuper de mon groupe.

— Fonce, ils doivent se languir de toi !

— Ne te moque pas de moi ! Qu'est-ce que tu vas faire dans la forêt, à cette heure-ci ?

— Je ne sais pas encore. Pas encore. Mais il faut que j'y aille.

— Rien ne t'y oblige.

— Rien. C'est, comment te dire, un appel intérieur.

— On se reverra cette nuit ?

— Tu peux te libérer ? »

Elle feignit de se fâcher.

« Et toi, au moins, est-ce que tu le veux ?

— À ton avis ?

— Où est-ce que je pourrai te retrouver ? »

Il se souleva sur un coude et plongea son regard dans celui de Johanna.

« Si tu as vraiment le désir de me rejoindre, tu sauras où me trouver.

— Toujours énigmatique, hein ?

— Et toi, toujours aussi curieuse... »

Ils éclatèrent de rire et s'embrassèrent avec une telle violence que leurs dents s'entrechoquèrent. Elle se coucha sur lui.

« Tu trouves pas qu'il commence à faire chaud ?

— Très chaud ! Mais je m'en fous, je suis bien.

— Moi aussi, je suis bien. »

Blottis dans leur nid de chaleur et d'amour, ils retardaient le plus possible l'instant de leur départ. Il fallut un claquement de porte et un brouhaha de pas et de voix se rapprochant rapidement pour les sortir de leur bulle.

Chapitre 18

Les vestiges de l'incendie pourpre embrasaient le ciel. Le voile de traîne du soleil éclipsé attisait quelques foyers rougeoyants entre les reliefs. La lune, ronde, pleine, n'avait pas eu la patience d'attendre que l'astre solaire et sa suite aient complètement évacué la plaine céleste pour inaugurer son propre règne. Elle ouvrait son œil blafard à l'horizon, impatiente de régir le monde naissant de la nuit et des rêves.

Martial entendait de nouveau le chant de la forêt. Un chant de bienvenue, d'amitié retrouvée, célébrant le retour de l'enfant prodigue. Les ombres qui s'allongeaient au travers du chemin creux se dépouillaient de leur hostilité. Il avait retiré ses chaussures, ses chaussettes, et ses pieds nus goûtaient la fraîcheur cordiale de l'obscurité.

Il atteignit l'orée du sentier familial, l'embrasement étroite formée par les troncs et les branches enchevêtrées de deux chênes inséparables. En cet endroit, les frondaisons denses brisaient les ultimes aiguilles mordorées du jour agonisant. La nuit avait déjà installé ses quartiers, délayant les formes et les couleurs dans son encre grise.

Il s'engagea à tâtons dans le sentier, bras tendu, main ouverte, écartant les obstacles des branches, des buissons et des ronces. Il progressa lentement, s'enfonça dans des ténèbres de plus en plus profondes, dans une végétation de plus en plus touffue. Les plantes de ses pieds épousèrent la froidure montant de la terre, l'humidité de l'herbe, la rugosité cassante des morceaux d'écorce, la dureté tranchante des pierres perçant la mousse. Malgré sa main, son visage vint heurter une épine virulente qui le griffa de la tempe au menton. Son sang ruissela sur sa joue et sur son cou. Puis, ce fut une branche à la redoutable flexibilité qui lui cingla le front. À demi étourdi, il se fourvoya dans un buisson d'orties. Un chapelet de piqures grimpa aussitôt à l'assaut de ses chevilles et de ses mollets.

Il prit conscience que ces attaques cuisantes n'étaient pas le fait d'une hostilité déclarée, d'une volonté de nuire, mais une manière pour les sentinelles végétales de le préparer aux épreuves qui l'attendaient. Elles ne se défendaient pas, elles exprimaient, avec leurs moyens, leurs épines, leur élasticité de fouet, le poison de leurs feuilles, l'intérêt qu'elles portaient à l'humain qui franchissait le seuil de leur territoire. C'était leur façon de baiser sa peau, de semer sur son corps les marques tangibles et vives de leur consentement.

Martial s'arrêta et se déshabilla entièrement. La fraîcheur du crépuscule le fit frissonner. Il abandonna ses vêtements et reprit sa marche. Il eut rapidement l'impression d'être environné de multiples bras, qui, tous, tentaient de l'étreindre. Les hautes herbes frôlaient ses jambes, les fougères glissaient leurs langues rugueuses sur son sexe, ses testicules, son bas-ventre et ses fesses, des harpons souples et fourchus lui taillaient le torse, le dos et le cou. Il trébucha sur la crête

arrondie d'une racine et tomba lourdement dans un fourré épineux. Une cohorte d'aiguillons lui lacéra le flanc et le ventre. Il se releva avec difficulté, couvert de sang. Les brûlures couraient allègrement sur son épiderme. Grimaçant, serrant les dents, il avançait encore, de plus en plus vite, giflé, frappé, piqué, assailli de toutes parts.

Le chant de la forêt s'amplifiait, s'enfiévrant, se transformait en hymne sauvage et guerrier. Des coups de gong lui martelaient le crâne, invisibles tambours qui évoquèrent en lui une furieuse grêle de coups de poings sur une cloison lambrissée.

Lorsque, à l'intérieur du sauna, il avait entendu les bruits de pas et de voix, Martial avait voulu s'écarter de Johanna. Elle avait accentué la pression de ses bras et l'avait contraint à rester collé à elle. Arpin et deux autres serpents psy avaient déboulé comme des malades sur les lieux brûlants du crime. Les yeux du grand chef s'étaient injectés de sang à la vue de ces deux corps amoureux enlacés. Quant aux deux séides, incrédules, ils avaient eu les bobines atterrées de ceux qui découvrent par hasard que leurs femmes se livrent à la prostitution et/ou que leurs maîtresses travaillent à la fois pour le compte de la cia, du kgb, de la dgse et s'envoient en l'air avec tous les cadres de l'entreprise pour obtenir des renseignements secrets sur les ogives nucléaires vendues simultanément à l'Irak, au Koweït, à la Libye, à la Syrie et à l'Algérie, dans un louable souci de préserver l'Unité arabe, la paix mondiale et les finances de l'État.

« Qu'est-ce que tu fous, bordel, Johanna ? avait hurlé Jean-Paul Arpin, yeux hors de la tête. Tu as perdu la boule, ou quoi ? »

Son sourire légendaire s'était figé en orifice chauffé à blanc de lance-flammes. Johanna s'était alors relevée et l'avait défié, nue, ruisselante, fière.

Elle n'avait rien dit, et son sourire radieux avait été la pire des insultes jetées à la face souveraine du grand prêtre psy.

Des auréoles sombres s'étaient multipliées sur la chemise blanche et le pantalon bleu ciel d'Arpin.

« Tu vas pas me dire que tu as fait... ça avec ce pauvre mec complètement para... schizo ! »

De colère il avait buté sur les mots.

« Mais, putain de bordel, qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce qui se passe dans ta toute petite tête de merde ? Dégage de là, tu as compris. On va s'expliquer tous les deux. Vous deux aussi, foutez-moi le camp. Qu'est-ce que vous attendez ? Allez rejoindre le groupe. »

Penauds, dégoulinants de sueur, les deux acolytes avaient mis un certain temps avant de réagir.

Certain temps : formule bien pratique lorsque personne n'a eu l'idée de chronométrer la durée précise d'une action.

Puis, ayant finalement admis que c'était bien à eux que s'était adressé le psy pape, ils avaient déguerpi sans demander leur reste.

« Habille-toi et suis-moi. Et magne-toi. Quant à toi, connard, tu ne perds rien pour attendre, je te réglerai ton compte plus tard. »

Elle n'avait pas bougé, et cette immobilité avait été la pire des offenses faites à son suzerain psy et amant occasionnel. Les poings d'Arpin, fou de rage, s'en étaient alors pris au lambris suintant. La grêle démente de ses coups avait ébranlé tout le sauna qui avait commencé à gîter et à se disloquer.

Bien que présumé moins fort que son rival excédé, Martial s'était placé devant Johanna, prêt à sauter à la gorge du chef psy en pleine phase de démence. Il avait eu la curieuse impression que ses dents s'allongeaient, s'aiguisaient, que des poils noirs lui poussaient sur tout le corps, que ses membres se transformaient en pattes griffues. Il avait fixé la pomme d'Adam saillante d'Arpin. Tout le reste était devenu flou. Il n'avait vu que ce cou, ces veines gonflées de fureur sur lesquelles il aurait sans hésiter refermé ses mâchoires, qu'il aurait broyées, déchiquetées, sans le moindre remords parce qu'il aurait eu la férocité de défendre jusqu'à la mort sa louve en danger. Goût du sang dans la gorge.

Arpin s'était subitement calmé, intimidé par le couple dressé devant lui déterminé, insolent, farouche.

« D'accord, d'accord, tu veux pas venir... On verra ça plus tard. Je te rappelle, pour mémoire, les règles déontologiques : il est formellement interdit de coucher avec les participants au séminaire. Surtout avec cette espèce de... Tu étais pourtant d'accord, là-dessus, non ? Tu as signé la charte, il me semble. Tu t'es mise en faute, Johanna, gravement, tu t'es foutue dans une sacrée merde. »

Il était parti en claquant violemment la porte. Johanna et Martial avaient ri, s'étaient embrassés, léchés, caressés.

« J'y vais, avait dit Martial. Tu es sûre que tu ne risques rien ? Tu ne veux pas venir avec moi ?

— Pas maintenant. Je dois régler cette histoire. Je viendrai après. Je viendrai, je te le promets. »

Il avait posé ses lèvres sur les paupières de Johanna.

« J'ai eu l'impression que tu avais envie de le tuer, Martial...

— Si ce mec t'avait touchée, oui, j'aurais pu le tuer. »

Elle l'avait longuement observé avec une drôle de lueur dans les yeux bleus.

« Si tu veux me retrouver, avait murmuré Martial, pense très fort à un étang, une cabane en pierre et une vipère rouge.

— Un étang, une cabane, une vipère rouge, avait-elle répété.

— À tout à l'heure. »

Il était sorti du torride bain de vapeur, s'était rapidement essuyé et rhabillé. Marie le Bouledogue lui avait jeté un regard perplexe lorsqu'il était passé devant l'accueil. La Bourguignonne et son bon sens populaire avaient deviné que des événements pas très catholiques, ni même protestants, juifs ou musulmans, secouaient sérieusement le petit monde des « stagistes », tous des bizarres, ces Parisiens.

Sous les feux agonisants du soleil, Martial s'était aventuré dans le cœur de la forêt.

Les roulements des tambours, de plus en plus puissants, épousaient son rythme cardiaque. Tempes, poitrine, ventre, sexe. Ils résonnaient sourdement en lui. Le

sang sourdait en cadence de ses plaies. Il rampait maintenant dans l'étroit tunnel creusé par ses précédents passages. La végétation et la nuit se resserraient autour de lui. Le cernaient. L'étouffaient. Une foule invisible de tiges, de branches, de ronces, de feuilles, d'herbes, de plantes, se ruait sur lui. Le touchait. L'éraflait. Le grignotait. Il était en sueur malgré le froid. Il n'en fut pas certain, mais il lui sembla qu'il pissait sur lui. Que c'était sa propre urine qui lui brûlait l'intérieur des cuisses.

Étourdi, asphyxié, ensanglanté, il déboucha enfin sur la grève de l'étang. La lune se reflétait sur le miroir de l'eau, délicatement fendu par les vaguelettes que soulevait la brise nocturne.

Les étoiles s'allumaient une à une. Criblaient l'encre de la nuit. Un halo ténu effleurait la clairière. Exténué, à genoux, recroquevillé sur lui-même, Martial reprit son souffle. Ses blessures l'élançaient à chacun des battements de son cœur. Plaie vivante transpercée par les coups des mystérieux tambours. Par le chant diffus et farouche qui s'élevait du cœur de la forêt. La brise lécha sa sueur, son urine et son sang. Des frissons glacés s'évanouirent sur sa peau hérissée.

Il lui fallait maintenant ouvrir la mesure. Il se releva péniblement et poussa le vantail. Une obscurité totale, épaisse, impénétrable, régnait à l'intérieur. Il foula un essaim d'insectes endormis dont les thorax et les abdomens broyés libérèrent une substance gélatineuse, poisseuse. Il chercha en tâtonnant le volet. Heurta durement une grosse pierre. Une épingle de douleur lui larda l'ongle d'un orteil. Il poussa un cri. Les insectes paniqués crochaient ses pieds de leurs pattes affolées, de leurs dards venimeux. Ses chevilles et ses mollets, déjà criblés des pustules semées par les orties, s'engourdirent. Il atteignit à tâtons le mur éventré. Ne le lâcha que lorsqu'il eut enfin trouvé le volet qu'il ouvrit en grand. Un éclair de lune se diffusa sur un pan de torchis, sur le tas de gravois, sur le lierre.

Il se débarrassa des insectes et sortit en boitillant. Un vent violent se levait à présent. Les roseaux se contorsionnaient sous les rafales sifflantes. Des hordes de nuages effilochés filaient bon train sous la lune.

Il s'allongea devant l'étang dans la position habituelle. Tête près de la mesure et pieds au bord de l'eau. Le froid le mordait si méchamment qu'il regretta amèrement d'avoir abandonné ses vêtements.

Puis, alors que le ciel tout entier se couvrait d'un épais manteau nuageux, que le vent semblait vouloir déraciner les arbres, que le tumulte se faisait assourdissant, effrayant, une colonne de lumière se forma lentement au-dessus de lui. Faible, grisâtre, dans un premier temps, comme respectueuse des ténèbres qu'elle égratignait, elle s'éclaircit peu à peu jusqu'à devenir une arche courbe, blanche et brillante, un pont infini reliant ciel et terre. Lorsqu'elle se posa sur lui, sa chaleur l'irradia, le réchauffa, sa douceur ensorcela ses blessures. Instantanément, toute sensation de souffrance et d'inconfort déserta son corps. L'angoisse qui l'avait étreint se dissipa. Au rythme démentiel des tambours qui ébranlaient la nuit, une vie intense s'éveillait autour de lui. Des bruits confus de voix, d'agitation. Une rumeur folle, amplifiée par le vent.

Persuadé que des êtres bougeaient derrière lui, Martial résista à la folle

tentation de se retourner. Il ne voulait surtout pas prendre le risque d'interrompre le précieux contact avec la lumière qui le pénétrait. Il entendait distinctement des pas, des piétinements, des éclats de rire, des voix. Tout un sabbat se déchaînant en même temps que les éléments. Un éclair se découpa furtivement à l'horizon. Éclaboussa l'étang et la mesure d'une lueur électrique. Quelques gouttes de pluie criblèrent les feuillages et la surface de l'eau.

Comme la fois précédente, Martial se tordit de jouissance et de souffrance sur le sol. La lumière était trop puissante, trop intense, pour sa pauvre enveloppe corporelle. Il se traîna sur la mousse. Ses reptations l'aidaient à accepter l'instillation de la formidable charge énergétique. Tout en se balançant sur le dos, sur les fesses, il apercevait des formes phosphorescentes et dansantes. De grosses lucioles, des êtres de lumière insaisissables, fugaces. Son regard ne parvenait pas à les capturer vraiment. Il se demanda s'il n'était pas en train de rêver. Si son imagination ne lui jouait pas des tours. Si ce n'était pas entre ses paupières fatiguées que fusaient les ribambelles de phosphènes. Mais il dut se rendre à l'évidence : la ronde joyeuse et tourbillonnante naissait entre les murs de la mesure, se ruait dehors par l'embrasure de la porte, accompagnée de fragments étincelants de lumière brute, de rires, de chants, de sons de tambourins, de flûtes, de cloches.

La pluie tomba à verse. Son crépitement diffus se changea en bourdon grave. Se mêla au chœur du vent et de la forêt. Saisi d'une frénétique envie de chanter et de rire, Martial laissa échapper de sa gorge des sons mélodieux, des roucoulements, entrecoupés de quintes d'un rire clair et enfantin. Puis sa voix mua. Se transforma en un long hurlement venu du fond de ses entrailles. La boue et les feuilles humides se collaient sur son corps, le vêtant d'une fourrure épaisse et protectrice.

Un coup de tonnerre déchira la nuit. Les êtres de lumière se rapprochaient de lui, le frôlaient de leurs membres rayonnants. Fées, elfes, gnomes, lutins, esprits, spectres, personnages des légendes enfouies dans la mémoire des hommes, ils profitaient de ce moment de liberté accordé par le ciel. Ils réintégreraient ensuite leur éternelle prison de matière, s'enseveliraient dans l'oubli jusqu'à ce qu'une autre occasion leur soit offerte de célébrer, dans le cadre de leur royaume endormi, le nouvel être humain qu'ils auraient secrètement choisi.

Fées, elfes, gnomes, lutins, esprit, spectres : personnages mythologiques qui hantaient jadis les contes avant d'échouer dans les romans de fantaisie. Un adulte responsable ne peut absolument pas croire à l'existence des êtres élémentaires, un privilège strictement réservé aux enfants qui, n'ayant pas encore atteint l'âge fatidique de raison, restent coupables d'émerveillement.

Les éclairs, nerfs à vif d'un ciel tourmenté, zébraient la nuit de fulgurances rageuses. Martial, entièrement recouvert de terre, de feuilles, de brindilles, marchait à quatre pattes. Son flair, un flair subtil de loup solitaire, lui racontait l'histoire de chaque caillou, de chaque brin d'herbe sur lequel se posait sa truffe vagabonde. Lui confiait ses origines, son parcours, sa mission, sa fonction. Chacun participait humblement, quel que fût son niveau, quelle que fût son

importance, au jeu de la création.

Une lueur vive l'entraîna à lever les yeux. Il se retrouva devant une femme environnée d'un halo de lumière bleue.

Ses grands yeux emplis de bonté le contemplaient. Femme faite beauté et amour. Elle lui sourit tendrement avant de se volatiliser dans la nuit fuligineuse.

Un sentiment animal, un instinct sauvage et primitif montaient en lui. La tempête faisait rage. Les cordes de pluie et les rafales de vent harcelaient la forêt sans répit. L'orage libérait son fracas, donnait ses coups de cymbales. Les éclairs cinglants se proclamaient hérauts de l'apocalypse.

Un rat d'eau délogé par la peur de son frêle abri de roseaux s'aventura furtivement sur la rive de l'étang. Son odeur musquée exaltée par la pluie et l'effroi fouetta les narines de Martial. En deux bonds, il s'abattit sur le râble du petit rongeur et planta ses canines sur son cou. Les pattes du rat fouaillèrent frénétiquement la terre, mais Martial ne lâcha pas sa proie. Le sang tiède, giclant de la carotide sectionnée, lui inonda la gueule. Les couinements aigus du rongeur devinrent des râles sourds, tandis que ses pattes et sa queue cessèrent progressivement de bouger.

Martial but tout son sang en ronronnant de plaisir ; il se sentit déborder de vigueur. La vitalité du rat se transférait dans sa propre carcasse, stimulait ses instincts. D'un mouvement de tête, il retourna le cadavre et lui déchira l'abdomen avec les dents. Du museau, il fouilla dans les viscères encore chauds. Le fumet fétide des excréments se répandit hors des boyaux crevés, il ne s'en soucia pas, il lapa avidement les poches de sang disséminées autour des muscles et des organes, puis, lorsqu'il eut réussi à extraire le cœur et le foie, ses morceaux préférés, il s'assit tranquillement sur ses pattes arrière et les dévora avec appétit. Leur goût en était à la fois fade et piquant, amer et doux.

À peine eut-il terminé son repas qu'un grognement retentit derrière lui. Sens en alerte, il se retourna et vit deux immenses yeux jaunes s'ouvrir dans le sombre rideau de pluie. Une bête, dressée sur ses pattes, immense et noire de poils. Oreilles droites, mufle luisant, gueule entrouverte, langue pendante, flancs palpitants, elle soufflait bruyamment comme si elle venait d'effectuer une longue course.

Babines marbrées de sang, Martial tourna avec circonspection autour de son adversaire, épiant ses réactions. Les chants et les rires s'étaient tus, la lumière blanche et les esprits de la forêt s'étaient éclipsés, le laissant seul face à son ultime épreuve.

La bête bondit sur lui, le déséquilibra, chercha le défaut de sa gorge. Enchevêtrés, ils roulèrent dans les roseaux bordant l'étang. Les griffes de la bête labourèrent le poitrail de Martial, qui sentit une haleine brûlante sur son cou et entrevit, à la lueur subreptice d'un éclair, des crocs étincelants, affûtés, tout près de se refermer sur son épaule. Dominé, impuissant, il se déroba et se laissa couler dans l'onde noire entre les nénuphars. Émergea quelques mètres plus loin au milieu de l'étang. Une boule de feu fracassa un chêne dont une maîtresse branche, éclatant sous la violence de l'impact, s'affaissa doucement sur les

fougères. Une flammèche vive s'éleva du tronc calciné et illumina la clairière de sa langue tremblotante. La pluie l'éteignit rapidement. La bête, haletante, grondante, s'élança à la poursuite de Martial, soulevant à chacun de ses bonds d'immenses gerbes d'eau.

Martial prit conscience qu'il serait vain, illusoire, de chercher à la fuir. Il fallait la combattre. Il n'y avait aucune haine entre eux, simplement la certitude que de l'issue de cette lutte obscure et implacable dépendait la survie de l'un ou l'autre. À ce moment précis de leurs existences, en cette nuit de vérité, l'un devait impérativement céder sa place à l'autre. Un affrontement final que Martial avait instinctivement recherché depuis le début. La bête se jeta de tout son poids sur lui. Il la saisit à bras-le-corps et l'entraîna avec lui au fond de l'eau. Elle donna de furieux coups d'échine pour se libérer de son emprise, ses griffes lui écorchèrent le dos et les côtes. Le souffle commença à lui manquer, mais, tant qu'elle se débattit, il ne la relâcha pas, s'agrippant de toutes ses forces à sa fourrure, s'arc-boutant sur elle pour lui maintenir coûte que coûte la tête sous l'eau. Ses propres poumons, en feu, étaient sur le point d'implorer. Il s'embourbait dans la vase, l'eau s'infiltrait entre ses babines, dans ses narines, coulait dans sa trachée-artère, imbibait ses bronches, ses poumons. Des tentacules furetaient dans sa cage thoracique. Ses tempes, ses oreilles bourdonnaient. Alors, puisant dans ses dernières ressources, contenant les ultimes soubresauts de la bête, il lui serra l'échine dans l'étau de ses pattes, serra encore et encore, avec une telle force que les vertèbres craquèrent brutalement.

Les remous s'apaisèrent et un silence mortuaire enveloppa l'étang.

Suffocant, Martial se dépêtra comme il le put du cadavre, remonta à la surface, aspira goulument l'air, cracha, vomit, une à une, par le nez, par la bouche, les tentacules de la pieuvre d'eau. Complètement épuisé, il regagna la berge sur laquelle il resta allongé un bon moment, reprenant son souffle, laissant la pluie le laver de la boue et du sang.

Les chants, les rires, les roulements de tambours, les sons aigres des flûtes et des fifrelins, les tintements cristallins des clochettes retentissaient joyeusement autour de lui. Le tourbillon des êtres de lumière se précipita hors de la mesure, se propagea dans les haies, dans les futaies, dans les feuillages, dans les sentes. La pluie diminua d'intensité. La lune fit de timides réapparitions entre les bancs des nuages clairsemés.

Fatigué, mais dévasté de bonheur, Martial se sentait libre, léger. Toutes ses terreurs, toutes ses angoisses, avaient coulé à pic avec la bête. L'eau était dorénavant le gardien éternel et hermétique de ses errements passés.

Il vit encore le visage de la femme auréolée de lumière bleue.

Sa beauté troublée, mouvante, fuyante, le déposa doucement sur le rivage du sommeil.

La pression d'une main sur son épaule le réveilla.

Chapitre 19

Johanna, accroupie à ses côtés. Aussi nue et sauvage que lui.

Les ténèbres, blémissant sa peau, lui donnaient l'apparence d'une statue de plâtre. Les souffles du vent folâtraient dans ses cheveux blonds. Même si l'angoisse mangeait encore ses traits, elle paraissait immensément soulagée de l'avoir retrouvé. Un pâle sourire effleurait ses lèvres bleuies par la froidure de la nuit.

La lune, la prêtresse du ciel, déposait sa clarté laiteuse sur les reliefs et les frémissements de l'eau. Les nuages avaient complètement évacué la plaine céleste. Un calme profond, troué de temps à autre par les hululements des chouettes, baignait la forêt.

Martial se releva, encore faible et tremblant. Des taches de sang et de terre séchés maculaient son corps. Johanna se précipita dans ses bras. Glacée.

« Tu m'as trouvé facilement ? »

Elle secoua la tête sur son épaule.

« Je me suis perdue. J'ai eu peur, l'orage était si violent. Je ne sais pas comment j'ai fait pour arriver jusqu'ici.

— Comment ça s'est passé, avec l'autre ?

— Mal. Bien en fait. Il m'a virée. Enfin, ils m'ont tous virée. Il avait réuni les autres en conseil, genre tribunal d'exception. J'ai froid, réchauffe-moi. »

Elle avait la chair de poule. En la serrant contre lui, il remarqua les éraflures, les plaies, les boutons, les taches de sang qui parsemaient sa peau.

« Qu'est ce que tu as fait de tes vêtements ?

— Et toi ? Je ne sais pas. J'ai dû avoir envie de les enlever. Je ne sais plus où ni quand. »

La chaleur se diffusait peu à peu dans leurs deux corps enlacés.

« C'est dingue, murmura-t-elle. Dingue. Moi qui suis trouillardaude comme pas deux, regarde ce que tu m'as fait faire. »

Ses lèvres, son souffle et la pointe de sa langue frôlaient la nuque de Martial.

« En pleine nuit, à poil, sous la pluie, sous l'orage, complètement paumée. J'ai eu tellement peur que j'ai pissé sur moi !

— Toi aussi ? »

Ils éclatèrent de rire.

« Pourquoi est-ce que je suis venue ? Tu peux me le dire ?

— Tu as eu envie de le faire ?

— Ah oui, alors ! Même quand les autres m'ont foutue dehors, je ne pensais qu'à toi, à la cabane, à l'étang, à la vipère rouge. Une vraie gosse. En sortant de la réunion, j'ai foncé comme une folle dans la forêt. Au début, je courrais, je te jure. Tellement cinglée que j'ai balancé toutes mes fringues. Comme possédée. Puis, après, il y a eu de la pluie, le vent, l'orage. J'ai eu froid. J'ai essayé de revenir sur

mes pas pour récupérer mes vêtements. Je me suis complètement paumée. Je n'y voyais rien. Je me suis abritée sous une sorte de souche, et j'ai attendu que ça se passe. Ensuite j'ai marché au hasard. Je pensais toujours à la cabane, à l'étang, à la vipère. Je me suis égratignée de partout, puis j'ai entendu des bruits. Des hurlements, des cris. Ça m'a glacé le sang. C'est peut-être à ce moment-là que je me suis pissé dessus. Je n'étais pas fière. J'ai fini par te retrouver. Tu étais là, en train de dormir comme un bébé. Tu ne peux pas savoir ce que je suis contente de t'avoir retrouvé. »

Elle mordillait la peau de Martial, frottait joyeusement son ventre et ses seins contre lui, le serrait à l'étouffer.

« C'est dingue, reprit-elle. Nous sommes fous. Nous sommes tous les deux complètement fous. »

Elle l'embrassait avec une férocité animale. Il flaira le désir violent qui exsudait de leurs corps, la coucha sur le lit de mousse, lui écarta les bras et les jambes, huma ses aisselles, sa vulve, son anus, la lécha sur tout le corps. Sa langue insistait sur les souillures, sur les plaies empoissées de terre et de sang qu'il nettoyait soigneusement des brindilles, des feuilles, des épines. Le mélange de toutes ces saveurs, suc féminin, humus végétal, sang séché, urine et sueur, agissait sur lui comme un puissant aphrodisiaque, augmentait brutalement son désir d'elle, son envie de plonger tout entier en elle.

Elle l'implora :

« Viens... Viens... »

La main de Johanna avait agrippé le pénis de Martial et, tandis qu'elle rampait fébrilement sur les fesses pour s'en rapprocher, elle tentait maladroitement de le plonger entre ses cuisses ouvertes.

« Viens... »

Avec une lenteur exaspérante, il s'enfonça dans sa chair moite jusqu'à la garde. Se maintint un long moment au fond d'elle. Savoura la douceur de ce ventre qui l'enserrait. Ils firent l'amour une bonne partie de la nuit sous l'œil voyeur de la lune, jouant avec suavité, avec subtilité, avec perversité, des courbes fuyantes de leur jouissance, frôlant le plaisir sans jamais l'atteindre.

À maintes reprises, ils refusèrent d'en franchir le seuil. Quand l'un risquait de basculer dans le gouffre, l'autre, comme mystérieusement averti, l'en empêchait en s'éloignant de lui. L'un s'échappait et courrait se cacher au milieu des roseaux, derrière les buissons, à l'intérieur de la masure ; l'autre le poursuivait, le cherchait, l'appelait. La forêt résonnait de leurs cris, de leurs rires, de leurs gémissements. Si oreilles et cornes pointues poussaient sur la tête de l'un, l'autre utilisait des grâces et des ruses de naïade pour stimuler la métamorphose, et la terre tremblait alors sous une furieuse grêle de sabots. Lorsqu'ils se découvraient enfin, accroupis dans les herbes, dissimulés sous un tapis de feuilles, assis sur des gravats, ils se ruaient l'un sur l'autre comme des fauves furieux, se possédaient avec une violence animale, dans l'eau, sur un lit de boue, debout contre un arbre. La souffrance des séparations avivait la joie des retrouvailles. Parfois aussi, ils restaient allongés l'un à côté de l'autre, immobiles, essoufflés, reposant dans le silence de la nuit,

contemplant la lune et les étoiles. La buée légère qui s'envolait de leurs peaux brûlantes se dispersait dans les ombres.

L'aube ourla bientôt les cimes, s'avança, livide, furtive, entre les futaies, les surprit ivres de désir. Ivres l'un de l'autre.

Ils étaient revenus à leur point de départ : le lit de mousse face à l'étang. Il y avait de la gravité dans le regard trouble de Johanna fixant Martial perché sur elle, planté en elle, comme une supplique muette qui se prolongeait jusque dans ses plaintes et soupirs.

Alors il lui fit le don de sa semence et, tandis qu'ils s'abîmaient ensemble dans un ultime cri de détresse et de bonheur, elle lui fit le don de son ventre.

Pantelants, ils demeurèrent quelque temps l'un sur l'autre, l'un dans l'autre.

Ce fut un pâle rayon de soleil qui, trouant le feuillage d'un vieux chêne, les tira de leur torpeur.

« Martial, j'ai faim, murmura Johanna.

— Mmmm... »

Elle lui donna des petites tapes sur le dos.

« Martial, tu es lourd. Viens, paresseux... »

Elle parvient à se dégager de lui, s'accroupit au bord de l'étang, puisa de l'eau dans le creux de ses mains, puis elle le contourna à pas de loup et lui aspergea brutalement le visage. Il sursauta, grogna, ses grimaces la firent hurler de rire. En représailles, il lui saisit les deux jambes, la rattrapa par la taille au moment où elle tombait, la souleva et, malgré ses gesticulations, ses coups de talon, ses protestations, ses contorsions, s'avança dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, prit son élan et la projeta au milieu de l'étang. Il eut beau se reculer aussi vite que possible, il ne réussit pas à se soustraire aux épis glacés de la gerbe irisée.

Les cheveux blonds émergèrent comme une méduse dorée au bout de quelques secondes.

Martial sentit qu'une main empoignait sa cheville. Il n'eut pas le temps de réagir : Johanna se releva brusquement, le déséquilibra, et il s'affaissa à son tour dans le sein de l'onde froide. Saisi dans un premier temps, transi même, il apprécia rapidement la fraîcheur revigorante de ce bain forcé.

« Martial ?

— Oui ?

— C'est quoi ça ?

— Quoi ? »

Ruisselante, Johanna tendait son bras en direction des nymphéas. Il distingua, au milieu de la mosaïque flottante de fleurs blanches et de feuilles vertes, une petite boule grisâtre.

« On dirait un rat, dit Martial.

— Un rat ? »

Les événements de la nuit lui revinrent brusquement en mémoire.

Elle le fixait maintenant d'un air soupçonneux, méfiante, rembrunie, comme frappée par une intuition :

« C'était quoi, ces cris, ces hurlements, pendant l'orage ?

— Je pense que je me suis battu. Je suis même sûr que je me suis battu.

— Avec qui ?

— Je ne sais pas vraiment. Peut-être avec moi-même...

— Ce rat ? C'est toi qui...

— Je crois bien que c'est moi. Je crois même que je l'ai vidé de son sang. »

Elle resta un moment silencieuse, figée par l'horreur. Les perles d'eau, s'égouttant de ses cheveux, dévalaient ses seins, son ventre et ses cuisses, comme pressées de rejoindre l'étang d'où elles étaient issues.

« Pourquoi ? balbutia-t-elle.

— Parce que ça devait être fait. »

Elle se mit brusquement à hurler, à gifler rageusement la surface de l'eau.

« Ça me dépasse, merde ! Et merde ! »

La brise matinale frémissait sur sa peau arrosée par les rayons blêmes et obliques du soleil levant.

« Tu es fou, Martial. Vraiment fou, je veux dire. Et moi, je suis folle de t'avoir suivi. »

Elle s'ébroua et regagna la berge en trois enjambées furieuses.

« Johanna, tu dois me faire confiance », cria Martial.

Elle lui jeta un regard dur, presque haineux.

« Je t'ai fait confiance, et regarde où ça m'a menée. Dans ton monde. Et ton monde est un monde de dingues. Et merde ! Merde ! Je suis pleine de toi maintenant. Je n'ai même pas pris de précautions, je suis pleine de petits dingues qui grouillent dans mon ventre ! »

Elle crachait ses mots, haletait, s'étouffait et pleurait de rage, donnait des coups de pied dans la mousse et les herbes.

« Regarde où ça m'a menée. J'ai tout perdu : mon boulot, la tête. Tout ça pour quoi, hein ? Pour apprendre que tu saignes les rats comme un vampire. Comme un pauvre malade. »

Ses cris et ses larmes transperçaient Martial qui, pourtant, conservait son calme. La fureur et le goût de Johanna, même s'ils lui faisaient mal, n'ébranlaient pas sa stabilité intérieure. Il comprenait sa réaction, ses insultes, le rejet violent, viscéral de ce qu'elle considérait comme une boucherie inutile, écœurante.

« Et maintenant, pauvre dingue, c'est à moi que tu vas sucer le sang ? Hein, c'est à moi ? »

Ses pieds fouettaient une touffe d'herbe surmontant un talus. Martial pressentit l'imminence d'un danger.

« Arrête, Johanna ! Arrête ou... »

Un éclair rouge jaillit de la touffe d'herbe et s'enroula autour de la jambe de Johanna. Lorsqu'elle vit la gueule de la vipère se refermer sur le haut de son mollet, juste à la saignée du genou, une terrible décharge d'adrénaline la vida de toute son énergie, de toute sa colère. Tétanisée, elle ne ressentit d'abord qu'une légère brûlure lorsque les crochets déchirèrent sa chair et que le venin se propagea dans ses veines. La vipère déroula ses anneaux rubis et disparut dans un buisson. Johanna, livide, se laissa tomber de tout son poids sur le dos. Elle se balançait d'un

côté sur l'autre, se tenant la jambe, pleurant, gémissant. La douleur, fulgurante, irradiait maintenant toute la cuisse, s'étendait à son bassin, à son bas-ventre.

Martial s'arracha de l'étang, se précipita vers elle, l'immobilisa, écarta doucement sa main crispée sur les deux cratères rouges d'où s'écoulaient deux rigoles pourpres.

« J'ai mal...

— Ne bouge surtout pas. »

La peau se boursoufflait, se violaçait à l'endroit de la morsure. Les yeux de Martial fouillèrent fébrilement les environs, mais ne décelèrent rien qui aurait pu servir de garrot. Elle frissonnait, de plus en plus pâle. D'immenses cernes creusaient son visage. Ses larmes se mêlaient aux gouttes d'eau et au linceul de sueur glacée qui, déjà, la recouvrait.

Martial se pencha sur la morsure pour tenter d'aspirer le venin en dépit des menues lésions semées sur ses lèvres par les baisers enfiévrés de Johanna.

À cet instant, une certitude se fit jour en lui.

Ses mains. Ses mains pouvaient la guérir.

Il chassa l'idée, revint à son intention première, retourna délicatement Johanna sur le ventre pour bien dégager la saignée du genou. Un voile vitreux ternissait les yeux de la jeune femme. La panique gagnait Martial : ils étaient coupés du monde, il ne se voyait pas la transporter sur des kilomètres, trop de temps, trop de risques. Il fallait se débrouiller seul pour la sortir de là.

« Mar... tial... Je ne veux pas... »

Tes mains, Martial. Utilise tes mains.

La voix, puissante, avait résonné à l'intérieur de lui. Un envoûtement auquel il tenta encore de résister. Puis, désespéré, voyant que l'état de Johanna empirait, que sa respiration se faisait de plus en plus rauque, que la mort s'emparait déjà d'elle, il finit par céder aux injonctions de la voix et posa enfin les mains sur l'endroit de la morsure. Il ferma les yeux et recouvra instantanément son calme. La lumière blanche rayonnait en lui, vibrante, puissante. Elle se concentra dans ses paumes et, de là, commença à irradier le genou meurtri de Johanna.

« Je... je... vais... mou... rir... »

Non, tu ne mourras pas, Johanna. Non, tu ne mourras pas parce que la morsure de la vipère est juste le fruit de la colère, et que ta colère s'apaise à présent. Vois comme ton sang redevient rouge et clair. Sens que le froid de la mort t'abandonne, car tu ne veux pas mourir. Sens que la vie te reprend dans ses bras, dans sa tiédeur. Sens que l'autre vie qui germe en ce moment même en ton sein est à l'abri du danger. Abandonne-toi à moi, Johanna, pas à moi, Martial, mais à moi qui passe à travers Martial. Abandonne-toi à moi et je te délivre. Maintenant.

Martial veilla environ une heure sur Johanna endormie. Sa beauté, la beauté confiante de l'enfant endormi, l'émouvait, le ravissait. Il était relié à elle, au mouvement calme et régulier de sa poitrine, à sa respiration, comme il était relié à toute chose, aux arbres et à leurs racines, à l'eau et à son silence, à la brise et à ses fugues, à la mesure et à ses pierres polies par les ans, à la vipère rouge et au

contact de son ventre froid sur la terre. Il était le centre de la forêt et toute la forêt était contenue en lui.

Johanna ouvrit les yeux. Elle cligna des paupières, aveuglée par la clarté vibrante du jour. Martial se pencha sur elle et l'embrassa sur le front. Il n'y avait plus aucune trace d'animosité dans les yeux bleus qui revenaient à la vie.

« Je ne sens plus rien », murmura-t-elle.

Elle inspecta sa jambe : deux croûtes brunes s'étaient formées à l'emplacement de la morsure.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je crois bien que tu es guérie.

— Comment... qu'est-ce que tu as fait ?

— Je me suis simplement laissé guider. Je te raconterai. »

Elle se redressa et se plongea dans la contemplation du ballet des libellules bleues qui vrombissaient au-dessus des roseaux. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Martial la prit avec douceur dans ses bras.

« Martial... Pour tout à l'heure... Pour ce que je t'ai dit... Je ne savais plus...

— Bah, c'est impossible à comprendre pour quelqu'un qui n'a pas vécu ce que j'ai vécu.

— Tu ne m'en veux pas ?

— T'en vouloir ? Je dois te remercier plutôt. C'est grâce à toi que j'ai découvert que mes mains pouvaient guérir. Johanna ?

— Oui ?

— Tu n'as vraiment pris aucune précaution : tu es enceinte. Et ça date de cette nuit... »

Main dans la main, ils reprirent tranquillement le chemin du château sous les ors rutilants du soleil.

« On ne peut tout de même pas arriver comme ça, à poil, pouffa Johanna, apercevant la façade ocre qui se dessinait entre les ramures.

— Bah, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, lança Martial en riant. Pour eux !

— Avec un peu de chance... »

Mais la chance n'était pas au rendez-vous : le groupe tout entier, bergers psy et brebis déjantées, famille marocaine et châtelaine rassemblés dans la cour devisaient par petites grappes devant un buffet. Nappe blanche, serveurs stylés et compassés en vestes blanches, fleurs blanches, sourires blancs, robes blanches, chemises blanches, on n'avait pas lésiné sur l'immaculé à Puyrabon, le tout donnant une vague impression de cérémonie solennelle pour intégristes attardés.

Johanna et Martial ne ralentirent pas leur marche au sortir de la zone boisée. Ils traversèrent avec dignité le parc et l'allée gravillonnée sans se soucier des faces ébahies, des bouches bées, des jus de fruit ou du vin renversés, des petits fours recrachés, des yeux écarquillés, du silence abasourdi, des dents grincées, des sourires entendus, des colères rentrées, des sentiments offusqués, des croyances bafouées. Ils gravirent l'escalier du perron, exposant à la face du monde leurs fesses en mouvement, et mon Dieu, il se trouva bien dans l'assistance quelque

homme ou quelque femme à qui le spectacle ne déplût pas foncièrement.

Cependant, aucun n'arriva ce jour-là à la cheville de Marie le bouledogue, toujours de garde à l'accueil. Elle atteignit en effet les sommets irrespirables de l'étonnement paroxystique. Définitivement étranglée par son collier à clous, elle dut s'affaler sur sa chaise pour retrouver un semblant de souffle et mettre un peu d'ordre dans son capharnaüm à idées.

« Tout nus, tout nus, vous m'entendez, qui z'étaient, et pas l'air gêné, avec ça. Comme si z'étaient chez eux, ces Parisiens, faut toujours qu'y s'croient chez eux, où qu'y sont... »

Les Parisiens devinrent, à partir de ce jour des Parichiens, « ben oui, y s'conduisent comme les chiens qui font ça dans la rue », et n'eurent plus aucune chance de remonter dans son estime bourguignonne.

Épilogue

Martial, Laurence et Jeff se gorgaient de soleil, assis à la terrasse d'un café situé en face de la gare de Lyon.

Jeff : Jean-François, dit Jeff, nouveau petit ami de Laurence, pour une fois du même âge qu'elle, repéré, essayé et adopté au stage d'initiation à l'art théâtral.

Ils n'arrêtaient pas de s'embrasser. Au beau milieu d'une phrase, leurs lèvres, comme affamées par des années de baisers maigres, se dévoraient goulûment et se recrachaient à regret, rouges et luisantes.

Or donc, Jeff était un petit mec brun, tout en angles, en muscles saillants sous la chemisette jaune, en vivacité, en naïveté désarmante et en œil noir explosif. Laurence, à en juger par les œillades langoureuses dont elle le couvait, semblait très amoureuse. Elle paraissait également en pleine forme, du moins en apparence. Sa peau naturellement mate se drapait dans un bronze du plus bel effet. Un serre-tête maintenait fermement sa tignasse sur sa nuque. Cela faisait bien longtemps, voire une éternité, que Martial n'avait pas eu le plaisir et le privilège de voir son visage en entier. Ses seins gonflés d'ivresse palpaient sous la mince étoffe de son débardeur.

Martial était venu la récupérer au tgv de 16 h 12. Il avait eu un mal de chien à se garer. Après moult circonvolutions, il avait fini par abandonner la voiture en fâcheuse posture, à cheval sur un couloir d'autobus et un trottoir. L'armée bleue menaçante des aubergines se profilant à l'horizon ne l'avait pas dissuadé de jouer l'avenir de son véhicule à la roulette de la fourrière.

Aubergine : plante vénéneuse, agressive et verbalisante proliférant sur les trottoirs urbains.

Laurence, son sac, son bronzage et son Jeff, s'était jetée dans les bras de son père sur le quai. Il les avait emmenés à la brasserie sobrement baptisée Gare de Lyon où il attendait quelqu'un d'autre.

Les passants marchaient au ralenti, anesthésiés par la canicule et de subites poussées de vacances anticipées. Une bonne odeur de farniente flânait dans les rues de Paris au grand désespoir des quelques spécimens de travaillomaniaques reconnaissables à leurs mines hivernales renfrognées et à leur nervosité mal rentrée. Entre deux baisers, Laurence et Jeff lui racontèrent, avec le zèle qui caractérise les nouveaux convertis, le stage de théâtre, supergénial, et leurs ambitions flambant neuves. Là-bas, ils avaient monté tous les deux un petit spectacle en moins de quinze jours et, à l'issue de leur unique représentation, les professeurs – attention, hein, des pros – les avaient vivement encouragés à persévérer dans cette voie. Ils projetaient donc de partir tous les deux dans un coin paumé de l'Ardèche où les parents de Jeff possédaient une vieille baraque jamais retapée pour y affiner et rôder leurs sketches, et à leur retour, au début septembre, de présenter leur travail dans les différents cabarets et cafés-théâtres

parisiens.

« T'es d'accord, papa ? »

S'il n'avait pas été d'accord, il se serait retrouvé dans la situation du type inconscient essayant de stopper avec ses seules mains la course folle d'une locomotive en panne de freins lancée dans la pente d'une montagne.

« Moi, je n'y vois aucune objection. Seulement, il va falloir l'annoncer à ta mère... »

La locomotive avait déjà renversé tous les obstacles sur son passage :

« Maman ? J'l'ai branchée au téléphone ! Elle est d'accord, à condition qu'j'me démerde au point de vue fric.

— Tu as de l'argent, non ? »

Elle sourit de toutes ses dents et, pour une fois, se pencha pour l'embrasser, lui. Elle était heureuse, Laurence, ses yeux pétillaient comme le breuvage noir à bulles crépitant dans son verre. La voir comme ça, passionnée épanouie, réchauffa le cœur de Martial plus sûrement que l'ardent soleil de juin. Et ce, même si des pustules rouille fleurissaient encore dans la saignée de son bras nu. Elle remarqua que le regard de son père accrochait les cratères forés par les aiguilles des seringues.

« Je... j'ai pas tout à fait arrêté, murmura-t-elle, avec un air soudain de gravité. Mais, y a du mieux... »

Martial hocha la tête.

« Est-ce que tu veux vraiment t'arrêter ? »

Jeff suivait la conversation avec un intérêt soutenu, preuve que le sujet était souvent revenu sur l'oreiller entre Laurence et lui.

Elle répondit sans la moindre hésitation :

« Maintenant, oui.

— Je vais peut-être pouvoir t'aider.

— M'aider ? Comment ? »

Martial marqua un temps de pause, juste pour le plaisir enfantin d'entretenir le suspense. Depuis qu'il était revenu de Puyrabon, il avait envie de jouer avec tout. Tout événement, toute personne qui croisaient son chemin se transformaient immédiatement en jeu excluant toutes formes de sérieux et de drame. Ainsi, lorsqu'il avait rendu visite à Félicité pour la remercier de tout ce qu'elle avait fait pour lui et lui annoncer que leurs routes se séparaient désormais, l'entrevue, qui pu virer au mélo larmoyant, s'était transformée en franche partie de rigolade. Même avec Madame il lui arrivait de rire aux larmes et, bien qu'ils fissent toujours chambre et sexualité à part, leurs relations s'étaient considérablement améliorées et allégées. C'est fou ce qu'elle avait pu maigrir en une petite semaine, Madame. Elle n'avait pas encore réintégré sa silhouette de 18 ans, mais elle naviguait à vue dans les eaux potables d'avant le cataclysme boulimique. En tout cas, Martial l'avait guérie des quelques maux la tracassant depuis une quinzaine d'années. Sceptique au début, Madame avait fini par reconnaître que ses douleurs, ses chères douleurs, avaient complètement disparu, que ça faisait drôle de ne plus avoir mal, qu'on se sentait comme suspendu au-dessus du vide, avec

rien à quoi se raccrocher, et que ça fichait un peu la frousse.

Martial lui avait dit que, si elle persistait à cultiver ses douleurs, elles reviendraient, tôt ou tard, occuper une chair dans laquelle elles se sentaient si bien accueillies.

« Alors, papa ? Comment tu peux m'aider ? »

Quelque chose comme un fol espoir brillait dans les yeux de Laurence.

« En te guérissant peut-être... »

— Toi ? Mais comment ?

— Je me suis découvert des dons en Bourgogne. Fais pas ces yeux de hibou. Je sais, ça paraît absurde comme ça, à première vue. On essaiera dès ce soir, si tu veux. Non, pas ce soir, je sors. Demain matin alors. »

Fasciné par Martial, bouche en cul-de-poule, yeux exorbités, Jeff contemplait le père de sa nana comme s'il s'agissait du Christ ressuscité.

« Ben, d'où ça t'vient, ce... cette... enfin... »

— Je me suis baladé en forêt pendant le séminaire, et là, il m'est arrivé de drôles de trucs. Ça serait trop long à raconter.

— T'as déjà essayé sur quelqu'un ?

— Sur ta mère.

— Ça a marché ?

— Tu lui demanderas...

— Sur qui d'autre ? »

Martial, levant la tête, désigna la femme blonde qui slalomait entre les tables et les consommateurs avachis.

« Elle... »

Laurence ne put masquer sa surprise lorsque Johanna Mirtul entra dans son champ de vision. Quant au baiser fougueux déposé par la psy sur les lèvres de son père, il l'estomaqua.

« Tu vois, reprit Martial en souriant, tu as ramené un copain de ton stage, moi, j'ai ramené une copine du mien. On est quittes. »

La surprise s'estompa rapidement pour céder la place à la défiance sur le visage de Laurence. Jeff n'en finissait pas d'être épaté par Martial, ce mec, un vieux quoi, qui ne payait pas de mine, qui se prétendait guérisseur, j'te jure, et qui sortait avec une blonde vachement mignonne et super bien roulée.

Johanna commanda une eau minérale. Ils se poussèrent pour lui faire une petite place.

« Bonjour Laurence.

— ...

— Ça c'est bien passé ton stage ?

— Mieux que la coiffure ! »

Ça la déprimait brusquement, Laurence, de découvrir son paternel amouraché du symbole vivant de tous ses emmerdements. Pourtant, à y regarder de plus près, Johanna n'arborait plus cet air insupportable de vouloir gober tout son monde comme un boa jamais rassasié. Ses cheveux dorés brillaient comme les rayons d'un soleil intérieur et dans ses yeux se reflétait un ciel d'azur vibrant et

lumineux.

« Tu m'en veux toujours, hein ?

— ... »

Laurence se hâta d'allumer une cigarette et de se planquer dare-dare dans le nuage de fumée. Jeff, qui ne saisissait pas toutes les subtilités des rapports entre sa copine et la copine du père de sa copine, l'imita pour se donner une contenance.

« Laurence, je me suis trompée. Ça arrive à tout le monde de se tromper, non ?

— ...

— Pas à tout le monde ! intervint Martial. Ma fille, elle, ne se trompe jamais... »

Devant la bouille de son père la mimant dans ses mauvais jours, Laurence ne put se retenir d'éclater de rire.

« Putain, vous êtes un marrant, vous ! apprécia Jeff, rigolard. Vous devriez jouer avec nous.

— D'accord, d'accord, excusez-moi, concéda Laurence. J'suis pas encore habituée à... tout ça... »

En désignant Johanna et Martial, elle évoquait ce revirement inattendu, cette complicité soudaine qui bouleversait ses idées toutes faites, qui brisait les socles sur lesquels elle avait érigé ses archétypes.

Johanna alluma à son tour une cigarette.

« Moi non plus, je n'y suis pas encore habituée, soupira-t-elle.

— Johanna et moi, on fait un bout de chemin ensemble parce que chacun apporte quelque chose à l'autre, tu comprends ? » Martial avait saisi les mains de sa fille et baisait les extrémités de ses doigts. « J'ai besoin d'évoluer. Tu as besoin d'évoluer. Pourquoi, elle, n'aurait-elle pas l'envie et le besoin d'évoluer ? De plus, Laurence, tu devrais cesser de mettre tes erreurs sur le compte de quelqu'un d'autre. À ce rythme-là, c'est ton propre compte qui deviendra rapidement débiteur. »

Sans dire un mot, Laurence se leva, altière, contourna la chaise de Jeff, la table, deux autres chaises occupées par les fesses débordantes d'un obèse, le serveur empêtré dans ses verres, et tomba dans les bras de Johanna. Cheveux blonds, cheveux bruns et larmes se mêlèrent comme une nuit pluvieuse étreignant un jour ensoleillé.

« Si on fêtait ça, proposa Martial. Je téléphone à ta mère et on va tous ensemble au cinéma et au restaurant. D'accord ?

— Ben, ouais, super ! », s'exclama Jeff.

Plus tard, alors que les deux tourtereaux s'embrassaient pour la millième fois sur le trottoir, Johanna se pencha sur l'oreille de Martial qui attendait le bon vouloir du serveur pour régler la note :

« J'ai décidé de le garder.

— Vraiment ?

— Puisque je te le dis.

— Ça ne te fait pas peur ?

— Je dois vraiment être folle, j'ai envie d'avoir un enfant de toi. Une petite

louve. Je ne sais pas si on restera ensemble, si on vieillira ensemble, et même j'en doute fort, mais je m'en fous. C'est à prendre et surtout, à ne pas laisser.

— Tu devrais peut-être arrêter de fumer... »

Or donc, Martial Bonneteau, ex-clone reconverti dans les affaires du Je, s'installa à la fin du mois d'août comme guérisseur dans un coin perdu de Bretagne.

Bretagne : province rattachée à la France caractérisée par les algues vertes, les porcheries, les galettes au beurre, les coins perdus, les chapeaux ronds, les coiffes et le caractère bourru de ses habitants.

Il loua une grande maison au bord de l'océan. Johanna Mirtul, ex-psy-quelque-chose reconvertie dans le métier d'artiste peintre, habita quelque temps avec lui jusqu'au moment où elle mit au monde un enfant, une fille, puis ils s'accordèrent pour faire maison à part, elle pour peindre, lui pour guérir. Ils avaient tellement de bonheur à se voir, tous les trois, qu'ils retardaient jusqu'à l'inéluctable le moment de leurs séparations. De temps à autre, lorsque la pleine lune régentait la nuit, Martial et Johanna faisaient l'amour jusqu'à l'aube, comme dans la forêt de Puyrabon, et chacun refusait de rouler sur le versant décevant du plaisir, si bien qu'ils se quittaient encore plus fous de désir et d'amour l'un pour l'autre.

Madame, quant à elle, maigrit encore et encore, vendit l'appartement que lui avait laissé Martial, acheta un studio en plein cœur du 14^e arrondissement et trouva une place de vendeuse dans une boutique de chaussures. Elle prenait souvent le train pour la Bretagne et débarquait chez Martial pour se faire soigner de ses chères douleurs, visites fréquentes qui n'étaient, il le comprit rapidement, que des prétextes pour le revoir. Ils ne divorcèrent pas, peut-être parce que Madame espérait secrètement passer un bout de vieillesse avec l'homme qui restait son mari.

Au retour de leur séjour en Ardèche, Laurence et Jeff dégotèrent un cabaret qui accepta de donner leur spectacle et où ils obtinrent un franc succès critique et un embryon de succès public. Ils déboulaient parfois dans l'une des deux maisons de Bretagne, s'occupaient de la petite qu'ils adoraient, la gardaient au long des nuits où Johanna et Martial disparaissaient mystérieusement, déambulant peut-être dans d'autres mondes.

Laurence arrêta définitivement l'héroïne trois semaines après les traitements de son père.

Olivier et Pat, les garçons, embrassèrent les carrières auxquelles ils étaient prédestinés, s'enfonçant, lentement mais sûrement, dans un processus de clonification avancée, dont Martial, sachant que c'était inutile, ne chercha pas à les soustraire. Peut-être devraient-ils atteindre les rives de la cinquantaine ou d'autres lointains rivages stratifiés par le temps pour amorcer le début de la quête de leur propre Je. Quoi qu'il en soit, ils ne vinrent jamais voir leur père.

La renommée de Martial franchit peu à peu les frontières, régionales d'abord, nationales par la suite. Sa réputation déclencha, bien entendu, les foudres de l'ordre des Médecins qui n'admettait point qu'on pût soigner en dehors de sa

Haute Magnificence, en dehors également du giron tout-puissant des laboratoires pharmaceutiques, et qui ne tolérait pas qu'on pût guérir sans avoir accompli les dix années d'études qui vous posent un spécialiste de la santé. Quelques procès retentissants s'ensuivirent, qui obtinrent un résultat contraire au but escompté puisqu'ils ne firent que conforter Martial dans une popularité grandissante. Pour sa défense, précisons qu'il guérit quelques malades jugés, par lesdits spécialistes, incurables.

Un jour, il eut la bonne surprise de découvrir Monsieur Albert, son ex-patron, assis bien sagement dans la salle d'attente. Le pauvre souffrait cruellement, mais dignement, d'hémorroïdes et d'un ulcère à l'estomac. Une autre fois, ce fut Germaine-la-comptable qu'il débarrassa de ses névrites et de son haleine infernale. Tous les employés de la société Cobal défilèrent ainsi à tour de rôle dans son cabinet.

Et même Marie le bouledogue bourguignon.

« Dites voir, quand vous vous êtes perdu, c'te nuit, dans la forêt de Puyrabon, vous savez, avec la dame blonde du stage, z'auriez pas rencontré des fois une bête noire aux yeux jaunes ? À c'qui s'dit par chez nous, on peut d'venir fou si on la regarde dans les yeux... Des fois, j'l'entends, oui, j'l'entends hurler, de ma chambre, et ça m'fait bien peur...

— Une bête noire aux yeux jaunes, hein ? Vous ne devriez pas en avoir peur, Marie. C'est peut-être une sombre partie de vous-même, qui hurle à la mort pour que vous lui rendiez une petite visite... »

Toujours aussi dérangé, le Parichien, mais j'vous assure, c'est incroyable c'que ses mains ont pu faire du bien à mon pauvre dos.

Le livre que vous achevez aura connu une histoire assez particulière : écrit il y a une quinzaine d'années, hors des sentiers de la SF (genre où excelle ce génial écrivain), son manuscrit a été confié en septembre 2009 au petit groupe d'étudiants de l'atelier livres du département Infocom de La-Roche-sur-Yon que je dirige. En effet, chaque année, je demande des manuscrits inédits à des auteurs déjà publiés sur lesquels travailler afin que mes étudiants puissent pratiquer *in vivo* les étapes de la conception d'un ouvrage.

L'ensemble des participants à l'atelier livres s'est donc d'abord mobilisé pour la saisie du texte, se répartissant les feuillets à tapuscirer, sur leur temps libre ; puis mes étudiantes ont rassemblé tous les textes et effectué un important travail de relecture ortho-typographique, pour enfin définir ce qui « fait » un livre : format, maquette, polices de caractère, corps du titre et du texte, etc. Elles ont créé les feuilles de styles, rédigé le protocole de composition et réalisé toutes les étapes de la mise en page pour obtenir un résultat homogène. L'ouvrage a enfin été envoyé à son auteur pour relecture.

C'est là que le hasard accélère soudain l'histoire...

Une de mes étudiantes, Marie Savoret, qui a fait son stage de fin d'études Au diable Vauvert, parle avec enthousiasme au Diable, qui publie Pierre Bordage, de ce roman pourtant inconnu.

En juillet 2011, j'ai pris contact avec la directrice de la maison d'édition. Je lui explique notre travail au sein de l'atelier livres et lui parle de ce don de Pierre Bordage. Pour boucler la boucle, le Diable confie à l'atelier livres le soin de remettre en pages ce texte selon la maquette de la maison.

Et c'est ainsi que plusieurs années après, ce roman resté inédit d'un auteur pourtant idolâtré par ses lecteurs, est enfin publié.

J'aimerais donc ici remercier tous ceux qui ont rendu possible cette belle aventure : Pierre Bordage, bien entendu, Marion Mazauric, Stéphane Lapeyre, Marie Savoret ; les quinze étudiants de la promo 2008-2010, ainsi que les quatre étudiantes de la promo 2010-2012.

Marijo Pateau,
enseignante

IUT de La Roche-sur-Yon
département Information et communication



La Laune, 30600 Vauvert
www.audiabile.com

Catalogue disponible sur demande
contact@audiabile.com

© Éditions Au diable vauvert, 2012

Du même auteur

LES GUERRIERS DU SILENCE, roman, *L'Atalante*
TERRA MATER, roman, *L'Atalante*
LA CITADELLE HYPONÉROS, roman, *L'Atalante*
WANG I, LES PORTES D'OCCIDENT, roman, *L'Atalante*
WANG II, LES AIGLES D'ORIENT, roman, *L'Atalante*
ABZALON, roman, *L'Atalante*
ORCHÉRON, roman, *L'Atalante*
ROHEL LE CONQUÉRANT, série, *L'Atalante*
ATLANTIS, roman, *J'ai lu*
GRAINES D'IMMORTELS, roman, *Flammarion*
LES GRIOTS CÉLESTES I, QUI-VIENT-DU-BRUIT, roman, *L'Atalante*
LES GRIOTS CÉLESTES II, LE DRAGON AUX PLUMES DE SANG, roman, *L'Atalante*
NUIT-LUMIÈRE, MYSTÈRES EN GUILLESTROIS, roman, *Librio (J'ai lu)*
KAENA, roman jeunesse, *Mango*
LES PROPHÉTIES I, L'ÉVANGILE DU SERPENT, roman, *Au diable vauvert*
LES PROPHÉTIES II, L'ANGE DE L'ABÎME, roman, *Au diable vauvert*
LES PROPHÉTIES III, LES CHEMINS DE DAMAS, roman, *Au diable vauvert*
L'ENJOMINEUR 1792, roman, *L'Atalante*
L'ENJOMINEUR 1793, roman, *L'Atalante*
L'ENJOMINEUR 1794, roman, *L'Atalante*
NOUVELLE VIETM, nouvelles, *L'Atalante*
PORTEURS D'ÂMES, roman, *Au diable vauvert*
LES FABLES DE L'HUMPUR, roman, *Au diable vauvert*
LES DERNIERS HOMMES, roman, *Au diable vauvert*
LA FRATERNITÉ DU PANCA, FRÈRE EWEN, roman, *L'Atalante*
LA FRATERNITÉ DU PANCA, SŒUR YNOLDE, roman, *L'Atalante*
LA FRATERNITÉ DU PANCA, FRÈRE KALKIN, roman, *L'Atalante*
LA FRATERNITÉ DU PANCA, SŒUR ONDEN, roman, *L'Atalante*
CEUX QUI SAURONT, roman jeunesse, *Flammarion*
LE FEU DE DIEU, roman, *Au diable vauvert*

Cette édition électronique du livre *Mort d'un clone* de Pierre Bordage a été réalisée le 21 décembre 2011 par les Éditions Au diable vauvert.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en décembre 2011 par Firmin Didot (ISBN : 9782846264099).

Dépôt légal : janvier 2012.

ISBN : 9782846264105.

Le format ePub a été préparé par ePage

www.epagine.fr

à partir de l'édition papier du même ouvrage.